

Frédéric Nietzsche

PAGES
MYSTIQUES

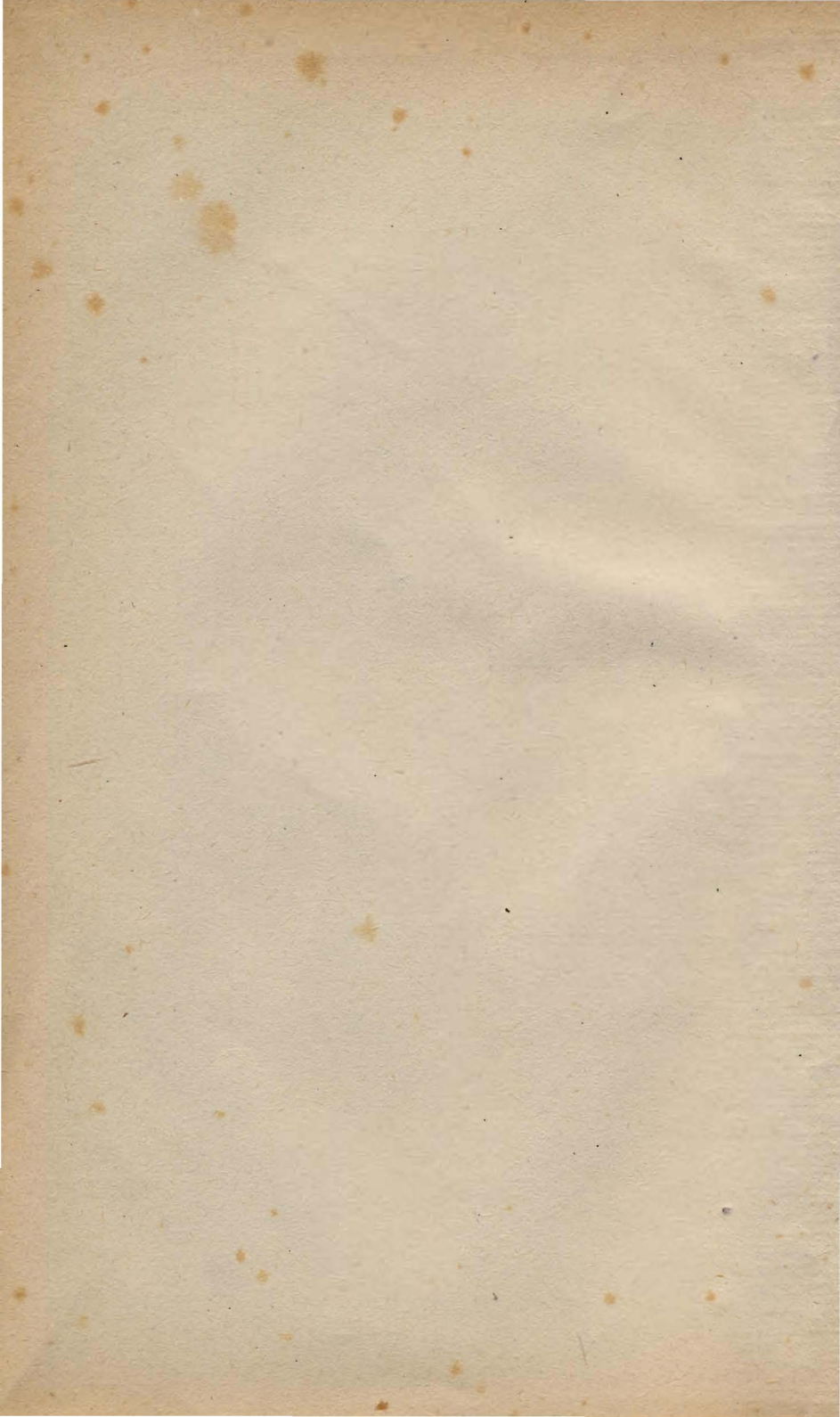
*Extraits traduits et accompagnés
d'éclaircissements par*

A. Quinot



Robert Laffont

MCMXLV



*Copyright by Robert Laffont Paris.
Tous droits réservés pour tous pays.
Censure n° 3590. — N° 89.*

PAGES MYSTIQUES

*Aux Enfants de Zarathoustra, qui, de
leurs doigts de feu, écrivent le Mané, Thécel,
Pharès de ce qui doit tomber.*

Dans cinquante ans, les yeux de quelques-
uns... s'ouvriront peut-être sur ce que j'aurai
fait.

NIETZSCHE, *lettre au Dr Paneth, mai 1884.*

PRÉFACE

Le présent ouvrage s'attache à dégager un aspect encore peu étudié de la pensée nietzschéenne ; il a pour objet de mettre en lumière, par les textes, le sens mystique du Divin chez Frédéric Nietzsche.

La biographie de Nietzsche est si connue qu'il suffira, semble-t-il, de rappeler ci-dessous les dates marquantes dans l'évolution spirituelle du grand penseur — celles de la composition de ses œuvres surtout — en distinguant, outre les trois périodes traditionnellement admises, une période chrétienne initiale, non négligeable du point de vue qui est le nôtre, et en qualifiant la dernière de « théosophique », pour des raisons qui apparaîtront par la suite.

I. — PÉRIODE CHRÉTIENNE

1844. — Naissance de Frédéric Nietzsche à Ræcken (Thuringe), où son père était pasteur.

1849. — Mort du père de Nietzsche.

1850-1858. — Education familiale à Naumbourg.

1858-1864. — Etudes secondaires à l'école de Pforta.

II. — PÉRIODE DU ROMANTISME MÉTAPHYSIQUE

1864-1867. — Etudes supérieures aux universités de Bonn et de Leipzig.

1865. — Initiation à la philosophie de Schopenhauer.

1869. — Nomination comme professeur de philologie à Bâle.

1869-1871. — Visites chez Richard Wagner à Tribschen.

1870-1871. — La Naissance de la Tragédie.

1873-1876. — Considérations inactuelles (en particulier, Schopenhauer Educateur, 1874, et R. Wagner à Bayreuth, 1875-1876).

III. — PÉRIODE POSITIVISTE

1876-1879. — Choses humaines, trop humaines. — Le Voyageur et son Ombre.

1879. — *Retraite pour maladie.*

1880-1881. — *Aurore.*

IV. — PÉRIODE THÉOSOPHIQUE

1881, août. — *Grande expérience mystique de Sils-Maria (Haute-Engadine).*

1881-1882. — *Le Joyeux Savoir.*

Hiver 1881-1882. — *Séjour à Gênes et Portofino.*

1882. — *Avril-mai : séjour à Messine et publication des Idylles de Messine ; mai-novembre : relations avec Lou Salomé.*

1883. — *Zarathoustra I et II.*

1884. — *Zarathoustra III.*

1885. — *Zarathoustra IV.*

1883-1884. — *Le Vouloir de Puissance (posth.). — Dithyrambes de Dionysos (posth.).*

1885-1886. — *Par delà Bien et Mal.*

1886-1887. — *Seconde édition, avec préfaces, des principaux ouvrages antérieurs à 1883.*

1887. — *La Généalogie de la Morale.*

1888. — *Le Crépuscule des Idoles (posth.). — L'Anti-christ (posth.). — Ecce Homo (posth.).*

1889-1900. — *Maladie mentale et mort de Nietzsche.*

Du grand deuil de la première enfance à la catastrophe terminale, cette vie contient beaucoup de souffrances. Beaucoup de souffrances physiques : soit héréditaire, soit contractée par une navrante malchance, une affection incurable fait, dès la trentaine, du jeune homme florissant un pitoyable valétudinaire, dont les accès de santé apparente se détachent, avec une véhémence elle-même inquiétante, sur un fond morbide ; il connaît les longs alitements et les cruelles insomnies aux lancinantes migraines, les incoercibles haut-le-cœur, les maux d'yeux qui frustrent les prunelles de l'éclat du jour. Beaucoup de souffrances

morales aussi : il ressent vivement les déceptions qui frappent ses admirations, ses amitiés, ses amours naissants, l'amertume des incompréhensions et des injustices, le froid qui lui glace le cœur jusque dans sa famille, l'esseulement qui l'isole au sein de l'étrangère agitation des hommes ; sans parler de ses afflictions et anxiétés mystiques, de ses peines d'amour divin. Multipliées, et encore intensifiées par leur influence réciproque, de telles détresses, quoique coupées de joies délirantes, lui feront souvent désirer la mort, presque la vouloir.

Cette vie offre aussi l'« aventure » : non seulement le perpétuel nomadisme la poussant, inquiète, de climat en climat, mais l'expérience psychique dangereuse, l'exode toujours repris hors des persuasions et des sécurités acquises, la criante palinodie de l'âme. Né dans la religion chrétienne, le jeune Nietzsche est d'abord chrétien de tout cœur, avec un élan candide ou, plus tard, une passion tourmentée. Puis, sans cesser de planer, sa religiosité, se dégageant des formes traditionnelles, se transpose dans une métaphysique extasiée, non sans attaches avec le lyrisme wagnérien et empruntée pour une large part à la philosophie de Schopenhauer, révéree en ses suggestions de pensée et de vie. Ensuite, c'est la libération aussi complète que possible de toute chaîne doctrinale, par une critique relativiste et positiviste, de réserve enjouée ou d'ironique examen voltairien, de doute ou de négation ; redescendu sur terre, Nietzsche se tient alors, esprit froidement acéré, sur le plan intellectuel où se complaisent le Dr Rée, son ami, et maints penseurs contemporains : celui de l'observation et de l'analyse. Mais enfin, pour clore cette vivante dialectique des opposés, triomphe un fort jaillissement de chaude affirmation et de personnelle synthèse figurative ou créatrice, se dépassant à l'infini. Nietzsche est encore Nietzsche, le malade, le vaincu ; mais il est aussi le beau rêve fraternel qui dormait dans la pierre de son individualité et qui a pris corps sous le marteau du sculpteur ; il est Zarathoustra le Saint, Zarathoustra le Vainqueur, inspiré aux chants divins, dont la prophétique magie doit susciter toute grandeur et toute splendeur à venir ; Zarathoustra : revanche de sa souffrance et récompense de ses avatars d'esprit, de ses aventures d'âme.

A cette souffrance et à ces aventures palinodiques, Nietzsche

ne se contente pas de se résigner ; en son optimisme profond, son amor fati leur donne plein acquiescement et, à la réflexion rétrospective, leur trouve les meilleures raisons d'être. « Laissez venir à moi l'aventure, elle a l'innocence du petit enfant » : ainsi fait-il parler Zarathoustra. Les changements de son cœur et de ses conceptions lui semblent signes de vocation et illustration particulière d'une sorte de loi spirituelle des trois états. L'âme de choix, telle qu'il la conçoit, est faite pour la foi et l'amour divin ; mais elle ne développe toute sa noblesse aimante que grâce à une évolution initiatrice, qui s'ouvre un chemin entre des « métamorphoses » successives et contraires. Cette évolution va normalement d'une ferveur heureuse à une autre ferveur heureuse, plus neuve et plus haute, par l'intermédiaire d'une phase négative de pénible détachement, propre à préparer la phase positive suivante, en purgeant le cœur élu des dociles sentiments vénérateurs qui ont rempli leur rôle et fait leur temps. L'esprit prédestiné se tourne non seulement contre ce qu'il honorait naguère, mais, expiateur de ses audaces, contre le vif de lui-même, où son hypercritique impitoyable tue toute vraie joie. La désaffection sceptique de l'essentiel ne représente chez lui, par bonheur, qu'une maladie de croissance dont il guérira, pour s'épanouir en cette santé débordante qui rit, chante et dit oui. Le remède sera dans l'excès même du mal : plus la rupture des liens antérieurs aura été déchirante et dévastatrice, plus il s'y ajoutera de tragiques épreuves complémentaires, et plus la convalescence appelée à fondre le givre du cœur sera sûre et proche, plus le renouveau spirituel qui doit suivre aura de délicate richesse et de délices. Tout le mauvais, tout le pire aura été salutaire : le pire dans la souffrance sous toutes ses formes ; « le chemin de notre Ciel passe par notre propre enfer ». C'est là, sans doute, une interprétation autobiographique stylisée à l'excès, en son perspectivisme justificateur un peu arbitraire ; mais, sous réserve des correctifs indispensables, elle paraît constituer un utile commentaire du schématique tableau ci-dessus, qui, dans sa sèche précision, évoque l'odyssée d'une foi initiale à une foi dernière, plus novatrice, dont il reste à examiner, sur pièces, les contours et le contenu, à interroger la mystérieuse transparence et à discerner l'objet complexe.



Bien qu'on possède les ouvrages de Nietzsche depuis plus d'un demi-siècle et que, sur eux, des centaines d'études aient été publiées, il reste en effet, latente, une question « Nietzsche », il reste, intacte, une énigme « Nietzsche », du moins pour la dernière période de sa vie intellectuelle. Lui-même savait qu'il devait y en avoir une et voulait qu'il y en eût une. Il y a fait des allusions répétées. Il a parlé de son « masque », à la fois fatal et intentionnel, de ses « jardins secrets » aux sûres grilles, de son monde ésotérique, « bien défendu contre les spectateurs grossiers et la curiosité trop familière ». Il s'est félicité aussi de son « long et clair silence », soucieux de ne pas se trahir par le mutisme, de ce silence désert en une langue pour tous et pour personne. Enfin, il a prévu que le ^{xx}e siècle, sans doute en France pour commencer, saurait le « découvrir » et que, dès lors, la profondeur de sa pensée intime s'ouvrirait de plus en plus à des yeux compréhensifs, à des yeux d'initiés.

De quelle nature est cet occulte fond conceptuel qui, suivant la confiance même de Nietzsche dans son Mont aux Oliviers, disparaît sous le cristal de la parole la plus vraie, tant il est profond ? Il ne pourrait être aussi profond sans être ontologique. Pour avoir toute profondeur, ne faut-il pas qu'il ait rejoint le fond le plus profond des choses et vibré avec le cœur le plus profondément divin de l'être ? Le Surhomme, la Volonté de Puissance, le Retour éternel : surfaces ou demi-profondeurs, degrés ou modes, expressions relatives du Divin ; mais l'essentiel et absolu Divin n'est-il pas postulé ici par les différents indices, par les différentes valeurs partielles de la réalité divine ? Si oui, le mot de l'énigme nietzschéenne ne peut être qu'éminemment métaphysique et, chez un penseur aussi enclin à la vénération pieuse, éminemment religieux.

On a parfois entrevu ce centre de flamme spirituelle dans la féconde maturité de Nietzsche, mais sans bien saisir le caractère de la religiosité devinée. C'est surtout le cas de M^{me} Andréas-Salomé (Fr. Nietzsche, Vienne, 1894). L'auteur du Joyeux Savoir l'ayant associée un peu à sa riche vie intérieure de 1882, elle a cru pouvoir dire (p. 38), qu'une étude digne de ce nom consacrée à Nietzsche « est essentiellement une étude de psycho-

logie religieuse ». Elle n'a pas seulement reconnu son profond instinct de ferveur et sa large intelligence des choses de la foi : elle a discerné son « génie religieux » (p. 35) et il lui est apparu que l'émotion religieuse était la source vive de toute sa philosophie. Elle a su qu'il sentait en lui un principe divin ; mais, avec le fragile appui de quelques textes sans netteté, elle en a conclu trop vite qu'afin d'assouvir ou tromper ses besoins mystiques, afin de remplacer le Dieu perdu, il se divinisait lui-même, sans plus, par une sorte d'ardent subjectivisme absolu. Elle n'avait pas assez d'affinité ni de sympathie d'âme pour accéder vraiment à son monde intime et pour se rendre compte que ce Divin en lui, noble pouvoir de bienheureux accueil et d'élan adorateur semblable à celui de tous les grands mystiques, se dépassait lui-même vers un Divin supérieur, dont il se savait issu et avec lequel il lui était quelquefois donné de ne faire qu'un, non par identité substantielle, mais par identification extatique ; tout au plus lui arrive-t-il, dans une note (p. 242), de le reconnaître à demi.

La même tendance a été représentée en France, avec moins de pénétration dans l'analyse et de richesse dans les vues, par un petit ouvrage paru en 1925 aux Editions du Siècle sous la signature d'Amance : *Divinité de Frédéric Nietzsche, Germe d'une religion d'Europe*. En une exaltation assez nébuleuse, Nietzsche y est donné pour une incarnation consciente et enivrée d'un Divin tout à fait immanent ; ici encore, son théocentrisme est ramené à l'égocentrisme.

Cette prétendue auto-déification exclusive a, pour les commentateurs, l'avantage d'être un moyen terme entre l'incroyance et la croyance religieuse, ce qui la rend propre à concilier certains des traits discordants qu'affecte la dernière philosophie de Nietzsche ; aussi a-t-elle laissé plus d'une trace dans les travaux sur celui-ci, même quand la « piété » n'y est pas considérée comme le facteur prédominant de sa psychologie. (cf. F. Würzbach, *Nietzsches Werke*, Musarion Verlag, t. XX, p. 273). Elle suppose un panthéisme nietzschéen où le Divin serait censé se confondre avec le cosmique, sans le déborder aucunement ; mais, en réalité, la métaphysique de Nietzsche apparaît au fond comme une théodicée de caractère panenthéiste plutôt qu'immanentiste : si le Divin est en tout et si tout est dans

le Divin, un haut couronnement de transcendance domine tout ; l'amour dionysiaque de soi ne fait que préluder à l'amour du plus Haut que soi. La religion de Nietzsche est ainsi plus et mieux qu'un narcissisme, comme elle est plus que le culte de l'idéal sur-humain. du Vouloir de Puissance et de l'éternel Retour. Nous découvrons là non un mystique « sans Dieu » — on s'est trop hâté de le dire tel —, mais un mystique au sens plein : un contemplatif croyant au suprême Divin, même quand il ne le nomme qu'à demi, un croyant transporté d'amour pour son Dieu et de fusion rêvée ou consommée en son Dieu, sommet de toute la hiérarchie de l'être, du vénérable et du désirable.

Qualifiera-t-on, avec le plus récent interprète français de Nietzsche (J.-E. Spenlé, Nietzsche et le Problème européen, Colin, 1943 ; cf. Seillière, Apollôn ou Dionysos, Plon, 1905) la ferveur et le prophétisme nietzschéens de dionysiaques ? « Nietzsche... était..., écrit M. Spenlé (pp. 71, 84), une des consciences les plus prophétiques et les plus religieuses des temps modernes, la forme la plus moderne et la plus paradoxale de l'homo religiosus. Mais, par une étrange et cruelle ironie, cette conscience religieuse, née à une des époques les plus foncièrement irreligieuses, ne trouvait, dans son temps et dans son milieu natal, aucun aliment approprié, aucune inspiration congéniale, et c'est vers la Grèce antique qu'il s'était retourné, pour retrouver son élément vraiment divin dans l'affirmation la plus haute et la transfiguration la plus totale de la vie », avec « le Dieu Dionysos ». Il y a là beaucoup de vrai et la lumineuse figure de Dionysos a grand éclat dans le panthéon nietzschéen ; mais Dionysos n'y est qu'un principe divin entre d'autres principes divins, qu'un dieu entre d'autres dieux, et, développant certaines tendances de l'orphisme ancien, un nouvel orphisme y fait, de façon voilée, graviter cette pluralité mythologique vers l'Unité supra-dionysienne : le Principe des principes, le Dieu dont Dionysos n'est qu'une puissante émanation et une haute image, le Dieu qui est Dieu tout court.

Ce Dieu, évidemment, n'est pas celui des orthodoxies religieuses. Cette théologie est doctrine extra-confessionnelle, théologie de poète, conçue avec autant de personnalité que d'aimante docilité de cœur : sous de multiples influences historiques, les unes orientales, d'autres helléniques, d'autres encore judéo-chrétiennes ;

sous l'effet aussi d'impérieuses expériences directes, poignantes ou enchantées, de lucide inspiration, de connaissance intuitive, de vision symbolique et mythique ; mais non sans une large part de tendre spontanéité dans l'adhésion, de souple liberté dans l'élaboration d'art et, en somme, d'originalité créatrice. La Haine, l'Amour, le bienheureux Sphairos d'Empédocle s'y retrouvent, mais à peine reconnaissables sous les formes très nietzschéennes de l'Esprit du Poids, de l'Esprit dionysien et d'un mystérieux Minuit suprême ; et si Dieu y est le Devenant et le Revenant par excellence, comme en d'autres théologies d'évolution cyclique, cette conception y entraîne un cortège très particulier d'idées, d'images, de sentiments et de vouloir, parmi les éclairs d'une pensée prophétique dont l'altière grandeur ne ressemble à nulle autre.

Aussi, malgré sa parenté avec toute la théologie allemande du Devenir, qui excède ou tend à excéder les limites du christianisme, cette religion reste à part : croyance hors cadres, foi purement individuelle, quoique tendant à un prosélytisme différé, théosophie géniale, mais provisoirement solitaire. La qualification de théosophe — theosophos — pourvu qu'elle ne répondît pas à une intention péjorative, n'eût pas été pour déplaire à l'ancien philologue de Bâle, car, dans le domaine des choses divines, il se considère comme l'initié de Dionysos et aussi de sa divine compagne, la Sagesse première-née, l'ésotérique Sophia, dont sa propre sagesse zarathoustrienne reflète la Clarté, de sorte que son illumination intérieure fait de lui un « Sachant » du Divin. Théosophe donc, si l'on veut se rallier à ce terme, mais héritier puissamment inspiré de la grande tradition théosophique des Bœhme, des Novalis et des Schelling.

* * *

En Nietzsche, insistons-y, l'inspiré, le mystique n'est pas tout ; pas plus qu'il ne convient d'ignorer celui-ci et son feu passionné, il ne faut, en sens inverse, oublier le Nietzsche sceptique et sa froideur corrosive. Le soleil spirituel du grand penseur a eu ses nuages et ses éclipses ; la période de 1876 à 1881, surtout, fut pour lui un long obscurcissement du Divin. Son humanisme intellectualiste traite alors les problèmes de la

foi avec un vif intérêt critique, mais sans croyance transcendante ni, en somme, particulière bienveillance. Les valeurs religieuses et les dieux mêmes lui apparaissent alors comme créés par l'homme, comme mourant par l'homme ; toute recherche de l'Absolu substantiel lui semble chimère ; volontiers il brûlerait tout ce que son cœur avait adoré. Loin de méconnaître l'opposition de cette période négative aux voisines, il y verra plus tard, nous le savons, le type même de l'antithèse évolutive dans la vie de l'esprit ; et, de fait, le renversement des attitudes mentales représente une crise fréquente du développement spirituel.

Si les heurts dans le successif ont un caractère assez normal, plus difficiles à interpréter sont les contradictions dans le simultané ou le quasi-simultané. De la dernière période datent, par douzaines, des textes embarrassants : non seulement des pages qui ne sont pas directement mystiques et des pages indifférentes, mais des passages contraires de lettre ou d'esprit, avec des indications, des déclarations de doute et d'incroyance. On peut, il est vrai, expliquer beaucoup d'entre eux en invoquant le jeu malicieux sur les mots, l'antiphrase ironique, le défi faisant parade des blâmes reçus ; ou encore l'artifice de présentation dialectique déguisée et d'exotérisme défensif ; ou enfin la mise en valeur didactique, pour des degrés différents d'initiation, tantôt d'expériences actuelles et tantôt d'expériences révolues, personnellement dépassées, mais utiles à la direction d'autrui. Cependant, il subsiste un important résidu de textes opposés sans recours à la spiritualité qui leur est contemporaine.

Plusieurs raisons, qui peuvent se combiner, s'en laissent entrevoir. D'abord, Nietzsche est bien moins scandalisé que nous par la contradiction, car, dans son irrationalisme métaphysique, il place le contradictoire à la racine même des choses et jusqu'au cœur du Divin. La danse pétulante des dieux, pense-t-il, voltige sur les pieds légers du hasard conceptuel plutôt que sur ceux de la trop rigide et pesante raison, dont l'humanité a tort d'être si fière. La cohérence absolue lui semble incompatible avec la richesse de la vie psychique, l'absolue non-contradiction, avec l'exubérance dionysienne où fleurit toute profusion du Devenir.

Or des données sentimentales opposées accidentent presque en même temps le courant inquiet de cette conscience mystique, dont les heures mouvementées se suivent sans se ressembler.

En un continuel ondoisement dont les orageuses fluctuations rappellent le rythme binaire de maintes vies ferventes, la vie fervente de Nietzsche a ses hauts et ses bas, ces derniers allant jusqu'au zéro d'affectivité pieuse ou à un sentiment antagoniste. Dans l'intervalle de ses moments lumineux et chauds, il connaît des passes d'ombre ou de nuit glacée ; et il ne nous les cache pas, car, à diverses fins, il étale délibérément jusqu'aux « engelures » de ses frimas.

À l'effet de ces intermittences du cœur, s'ajoute celui du mimétisme dionysiaque. Dans sa profonde sympathie universelle, due au sentiment d'une universelle parenté divine, l'initié de Dionysos est sensible à tout appel du dehors et prompt à sortir de soi pour vivre la vie des autres êtres ; enclin à tout imiter, tout représenter, tout incarner, il emprunte tel ou tel contenu mental, calque telle ou telle attitude, entre dans tel ou tel personnage. En particulier, comme sous la fascination tentatrice du vieux Serpent mythique, il lui arrive de se mettre à la place de son mortel ennemi, l'Esprit du Poids, Celui qui toujours nie, de ne faire plus qu'un avec l'Antéchrist impie et expiateur, « Prince écarlate de toute insolence » ; et alors, docile à la logique interne de son rôle diabolique, l'entraînement passionné de son jeu sanglant peut le mener loin dans la critique dissolvante et la négation.

Au reste, d'autres anomalies de la personnalité semblent intervenir ici. Le moi de Nietzsche est loin de s'enfermer en un cadre rigide. Dans le sentiment spiritualisé qu'il a de lui-même — son miroir de Dionysos —, il apparaît mobile et multiforme comme une flamme : avidement, son expansion absorbe le non-moi ; dilaté, il se replie sur soi ; concentré, il tend à se dissiper hors de soi ; évanoui presque, il se précise à nouveau ; reformé, il se fragmente. Susceptible de dédoublement passager avec autoscopie, pourquoi ce moi-protée ne le serait-il pas de dualité ou même de multiplicité durables ? Tout se passe comme s'il y avait en Nietzsche, plus ou moins discontinus dans la conscience claire et dans leur expression, mais — soit parallèles soit enchevêtrés — continus dans les profondeurs du subconscient, deux ou plusieurs Nietzsche, frères ennemis et ennemis frères. En la prêtant à son Zarathoustra, Nietzsche n'a eu garde d'atténuer cette singularité psychique, car il voit dans la haute

alliance des contraires aigus un signe distinctif du génie, un trait surnormal et surhumain. Héraclitéenne et romantique synthèse, la personnalité d'un fils de Dionysos est personnalité à la seconde puissance, l'esprit dionysien, société d'esprits où le Voyageur du Ciel converse avec ses Ombres de la Terre, l'Adorateur avec le Blasphémateur ou l'Ironiste, l'Affirmateur avec le Négateur ou le Sceptique ; mais, à vrai dire, en un colloque subtilement hiérarchisé qui, toute vivante souplesse, traduit des rapports délicats de supérieur et maître à inférieurs et serviteurs, la déférence d'harmonieuse subordination allant du moins divin au plus divin.

Si le Nietzsche mystique n'est qu'un Nietzsche partiel, cette personnalité de diffraction paraît prédominante et, pour ainsi dire accomplie en soi, elle se comporte comme une de nos personnalités intégrales. Elle a sa cohérence organique centrée, sa double systématisation caractéristique de perceptions et d'images correspondant aux sens de la chair et à ceux de l'esprit, ses directions habituelles de pensée intuitive et prophétique, ses thèmes symboliques suivis, son faisceau de vouloirs à longue échéance et son langage propre, rendant toujours le même timbre psychique, trahissant toujours la même vie ardente, altérée, ivre ou saturée de divin, diverse et une. Fortement individualisée ainsi dans sa richesse, n'est-elle pas plus instructive pour le psychologue ou l'historien des idées que bien des personnalités totales ?

* * *

Avec ses plénitudes et ses lacunes, ses constantes et ses métamorphoses, la spiritualité de Nietzsche — doublée de la très libre et très incisive pensée critique qui en est le paradoxal substitut ou l'envers — se déploie, par poussées successives, de l'enfance à la mort de l'esprit. C'est son évolution complexe qu'à l'aide des morceaux ici rassemblés, reflets d'âme au fil des années, on se propose de présenter dans l'ordre de son développement.

L'auteur de cette tentative n'oublie pas le risque d'arbitraire inséparable d'un tel choix de textes, mais il croit s'en être gardé le plus possible. Beaucoup de pages qui n'ont pu trouver place

auprès des morceaux retenus sont encore d'inspiration similaire, quoique de mysticité moins caractérisée ou moins directe, plus exotérique ou plus polémique. A eux seuls, les textes réunis sont d'ailleurs trop nombreux en leur concordance pour qu'un miracle d'artifice dans la sélection eût pu donner spécieusement un ensemble homogène aussi abondant.

Déjà, ces textes parlent par eux-mêmes et par leur convergence naturelle. Quand il a fallu y apporter un complément d'accès-sible clarté, on n'a pas cru devoir emprunter les éclaircissements nécessaires aux commentateurs antérieurs, à Naumann, Gram-zow, Weichelt, Messer ou Siegel. Dans son cadre génétique, la méthode d'élucidation a été en une large mesure comparative ; mouvement alterné d'analyse et de synthèse, elle a eu pour principale ressource les rapprochements, soit de Nietzsche avec ses prédécesseurs, soit de Nietzsche avec Nietzsche. En particulier, la parenté de sa pensée et de sa langue mystiques avec le style figuré dont s'émaillent souvent les littératures religieuses ou théosophiques du passé a été de grand secours pour éclairer le sens des raccourcis d'expression, des symboles et des mythes. Obtenue grâce à cette méthode, l'intelligence du vocabulaire ésotérique employé est, à son tour, devenue un de ses plus utiles auxiliaires.

Au reste, on s'est méfié de l'esprit de système et des solutions préconçues. Sans doute, il a fallu d'abord des soupçons et des pressentiments, des lueurs et des hypothèses ; mais, par des moyens de confrontation non sans rigueur et un long examen, ces anticipations provisoires ont été vérifiées, triées et, seulement quand elles semblaient le mériter, retenues pour se consolider en vraisemblances ou en certitudes ; c'est, somme toute, par des procédés non sans rapport avec la méthode scientifique qu'une fissure d'accès au monde réservé de Nietzsche a été ainsi, avec respect, ouverte, patiemment élargie et un peu utilisée à une indispensable entrevision d'ensemble. Ensuite, pour chaque difficulté, on a voulu l'explication topique répondant le mieux, compte tenu du contexte, aux influences subies par l'auteur, à ses habitudes d'esprit, à l'ambiance où vivait son rêve ; et, dans le doute, on a suivi cette seule règle que, de deux sens également compatibles avec la lettre d'un grand écrivain, il sied de préférer le plus digne de celui-ci : le plus profond, qui presque

toujours se trouve être, en définitive, le plus net et le plus beau.

Le but poursuivi est essentiellement de comprendre et faire comprendre. Toute critique des travaux déjà édités sera, par la suite, délibérément écartée. Il s'agit moins d'évincer les interprétations antérieures, souvent légitimes sur leur plan et intéressantes, que de leur en ajouter une nouvelle, légitime aussi sur le sien. A quoi bon faire ici leur procès ? Que, par exemple, on veuille bien comparer l'explication esquissée ci-dessous du Chant Au Mistral (extr. 89) avec celle qu'en a donnée récemment M. Spenlé (ouvr. cité, pp. 78-80) : on se convaincra que les deux gloses, l'une excellemment exotérique et l'autre ésotérique, sont très différentes, mais sans incompatibilité réelle, comme sans commune mesure de vérité, de sorte qu'elles ne sauraient guère donner matière à polémique utile.

Quant aux conceptions mêmes de l'auteur, elles seront abordées avec cette sympathie d'intellect hors de laquelle il n'y aurait pas d'entendement véritable, à l'exclusion de tout esprit d'indiscrète apologie, mais aussi, n'hésitons pas à le dire, de toute pointe antagoniste et de toute discussion agressive : ne se dressent-elles pas un peu comme un mont à l'épreuve des traits pleuvants ? D'ailleurs, pour qui, au prix d'efforts prolongés de creusement et de pénétration, finit par regarder une grande doctrine non plus du dehors, mais du dedans, toute cette richesse d'idées, avec sa profonde harmonie génétique et sa vivante logique interne, se revêt de licite fraîcheur et de désarmante innocence conceptuelle.

La question de vérité ne sera donc presque jamais soulevée. Nietzsche lui-même ne se la posait guère, ou du moins ne la posait et résolvait pas comme on le fait d'ordinaire. A cet égard, sa position s'est écartée assez tôt de celles des logiciens classiques ; dès 1873, il ne donne plus aux mots « vérité » et « mensonge » qu'un sens extra-moral et presque extra-logique. Pragmatiste avant la lettre, il voit dans le vrai, plutôt que son caractère d'abstraite concordance, sa fonction vitale et dynamogénique ou sa poétique valeur d'expression. La vérité se rapproche ainsi du mythe. Tous deux ne représentent que des « perspectives » de l'esprit, laissant la réalité absolue hors de leur optique humaine ; il n'existe entre eux que des différences d'appellation,

de ton dans les luminosités et de degré dans la force de l'adhésion subjective. Sans doute, à des moments privilégiés, la Vérité, avec des ailes de flamme, semblera descendre du ciel comme une déesse, en un éblouissement d'évidence ; mais, pour la censure réflexive du Voyant, peut-être tout frémissant encore de son extase, elle ne sera vraisemblablement, même en cette intense fulguration, qu'un mythe personnel — sa Vérité —, qu'un mythe insigne, plus éclatant et plus impressionnant que les autres mythes.

* * *

Quelle que soit leur valeur de connaissance aux yeux des métaphysiciens, les pages mystiques de Nietzsche ne manquent pas d'intérêt pour la littérature religieuse comparée.

Selon la promesse des vieilles légendes, Zoroastre, l'« Etoile d'Or » iranienne, renaît en notre Zarathoustra et divers éléments de l'antique fonds iranien renaissent avec lui : le culte de la divine Pureté, du Feu des hauteurs et de l'enivrant Hôma spirituel ; le long conflit qui oppose les fidèles de la Sagesse radieuse à la Puissance des ténèbres et à la création maudite du lourd Serpent ahrimaniens ; la Tentation maligne, victorieusement soutenue par le Saint, et la défaite, la conversion finales du Tentateur ; le millénarisme découpant la tragédie de l'Histoire en larges alternatives, aux vicissitudes éclairées d'espoir messianique ; enfin le caractère sacré ou profondément évocateur de certains animaux : le chien, qui vient en tête des frères de l'homme au service d'Ormazd et, sous une forme fantastique, combat pour lui, la nuit, contre Ahriman, — l'aigle du Ciel sans bornes, au symbolique enlacement, de lutte ou d'amour, avec le reptile terrestre.

Zarathoustra porte aussi dans ses veines du sang d'Orphée. Non seulement le moderne chantre de Dionysos connaît et célèbre l'exaltation orgiaque qui unit l'âme au Fond et à la Cime des choses, mais encore il se berce des rêves célestes qui ont fait des orphiques et des orphisants les précurseurs éthérés des chrétiens. Dans l'ombre de la Caverne humaine, il a la hantise du Retour cyclique dont s'effrayaient les initiés de l'Hellade, mais aussi l'éclatante obsession du Soleil qui les éblouissait. A son appel,

les figures et similitudes dionysiaques, endormies depuis de longs siècles, s'éveillent et rentrent dans la danse du devenir. Ressuscité une fois de plus, Bacchos retrouve en Ariane, la Claire, toutes ses sœurs et ses épouses passées. Zarathoustra, son fils aimant, son fils aimé, lui est un peu consubstantiel, de sorte que ses Dithyrambes sont ceux d'un Dionysos. La Vigne mystique mûrit à nouveau ses raisins d'or et, sous les roses de la vie, le Vin d'Amour remplit cratère et coupe. Psyché remonte en sa barque légère pour son périple aux mers lointaines du Bonheur divin. Ainsi, poétiquement réalisateur, Nietzsche nous donne le « Livre » orphique, l'« explication orphique de la Terre » dont Mallarmé a rêvé.

Mais son prophète sent également en lui quelque chose de Moïse, d'Isaïe et du Jésus moins doux annoncé par Jésus. Depuis les Redresseurs d'Israël, jamais voix plus persuadée n'avait exalté la grandeur du Divin, jamais parole plus cinglante, fustigé les petitesse de l'humain. Dédoublé, le Jugement judéo-chrétien prête son tragique aux deux temps forts de l'avenir. Le grand Midi concorde avec les guerres daniéliques du milieu de l'Histoire, le « Hazar » de Zarathoustra avec les mille ans de l'Apocalypse. Et plus d'une résonance de l'Evangile, comme des Psaumes, se laisse percevoir dans les versets de la Bible nietzschéenne ; entre le message de Sils-Maria et le Message venu de Judée, ces deux formes de la Bonne Nouvelle, les ressemblances sont tantôt directes et tantôt inverses, tantôt fraternelles et tantôt parodiques, mais d'une parodie qui, dans la déformation frémissante de son écho, s'affirme encore preuve d'affinité et signe d'hommage : lyrisme, resté religieux, d'un héritier à la fois ironiquement hostile et attendri de respectueuse gratitude. Suffisante est la communauté des sources d'inspiration pour que l'Inspiré du XIX^e siècle, en ses effusions imagées, rappelle quelquefois le style spirituel d'un Ruysbroek ou d'un Jean de la Croix, tandis que, par ailleurs, il rejoint la tradition hétérodoxe procédant d'Eckart et de Bœhme.

D'autre part, une parenté que Nietzsche a implicitement reconnue rapproche, parmi ses œuvres, celles du cycle zarathous-trien de la littérature musulmane pénétrée de soufisme et dont le représentant le plus connu de lui semble être Hafiz. Souvent, c'est la même inclination mi-panthéiste à se perdre dans l'Im-

manence sacrée des choses ou la même orgueilleuse tendance à s'identifier au Divin le plus transcendant, à être Dieu ou, du moins, le fou de Dieu ; souvent, le même goût de la « vertu qui donne » et retient en donnant, de l'allusion rapide, de l'éclipse réticente, de la métaphore servant de voile, du masque qui soustrait le saint aux soupçons inquisiteurs ou aux admirations indésirables ; souvent aussi le même symbolisme — du soleil et de l'ombre, des jardins odorants, du vin et de l'ivresse — pour l'amour divin.

Enfin, le Zarathoustra, les Poésies et les fragments posthumes font plus d'une fois penser à la lyrique religieuse de l'Inde. Dionysos s'y souvient d'avoir été le Bacchus Indien. Ce que son Initié dit de lui, les dévots de Siva l'ont souvent dit de leur Dieu : n'est-il pas le Dieu émeraude, le Dieu qui, d'un Jour cosmique à l'autre, devient, meurt et renaît, le Dieu de l'orgiasme, le Créateur, le Conducteur et le Destructeur, Dieu qui danse et qui, de leur Matin à leur Soir, fait sans arrêt danser les mondes ? Ce que les chantres-poètes hindous nous apprennent du « samâdhi », ce vertige où l'élément le plus profond et le plus impersonnel de l'âme humaine, le Soi, l'« Atman », se noie dans l'Ame des âmes, dans le « Brahman », cadre avec ce que Nietzsche-Zarathoustra nous apprend de ses « songes ». Lou Salomé (ouvr. cité, p. 242), l'a bien vu : « Le hasard voulut, dit-elle, que sans doute un des derniers ouvrages scientifiques étudiés sérieusement par Nietzsche fût un livre consacré à la philosophie hindoue..., le livre remarquable de Paul Deussen : Le Système du Vedânta (Leipzig, 1883). Il est impossible de ne pas en reconnaître l'influence dans les écrits de Nietzsche postérieurs à 1883, surtout pour la divinisation du Philosophe-créateur et son identification avec le Principe suprême de la vie universelle... Quand on rapproche les textes épars de Nietzsche sur certains états d'âme considérés dans leur signification à demi mystique, on est souvent tenté d'écrire en marge, à titre d'éclaircissement, les mots Atman et Brahman ».

Ainsi, dans la partie la plus fervente de l'œuvre nietzschéenne confluent maints courants de littérature spirituelle, issus de tous les coins du passé. Non pas syncrétisme composite, mais vivant aboutissement et organique synthèse, la poétique religion personnelle sous-jacente, en sa riche condensation, mérite, plus

encore que celle de Gœthe, d'être appelée une religion des religions et son lyrisme concentré met discrètement en valeur une symbolique des symboliques, un peu semblable à celle que Creuzer, vers le début du siècle, avait didactiquement développée. Grande est ici la complexité des analogies, des influences, des rapports de toute sorte, qu'il y aurait, en des études comparatives, intérêt à démêler.

* * *

Non sans prix culturel en son épanouissement littéraire et comme scripturaire, la religiosité de Nietzsche mérite aussi l'attention par son aspect et son apport proprement psychologiques. Avant tout elle offre une contribution documentaire très appréciable à la psychologie de la mysticité. Certes, une difficulté provient de ce que la spiritualité imaginée de Zarathoustra n'est pas identique à la spiritualité vécue de Nietzsche. D'après ses propres déclarations et d'après l'évidence même, ce dernier a pris pour base vivante de sa fiction la vérité sanglante de son cœur blessé d'Amour, mais, dans un but de cohérence, d'art ou de pédagogie héroïque, il l'a sans doute, et en une mesure souvent peu vérifiable, modifiée, élaguée, accentuée ou sublimée. Beaucoup de prudence et une incessante mise en parallèle avec les confidences directes s'imposent donc pour l'interprétation légitime, forcément plus ou moins rectificative, des confessions indirectes. Sous réserve de la discrimination, nécessaire dans le détail, entre l'inventé et le réel, on découvrira, une fois levé le voile des symboles, que Nietzsche dépeint avec un véritable luxe de nuances l'amour divin, l'amour du Haut et du Très-Haut, qui, sous ses formes accomplies, lui apparaît comme le précieux apanage des hommes dépassant l'humanité ordinaire. Non seulement Nietzsche-Zarathoustra aime Dionysos, Puissance vitale ou Bienfaiteur du cœur, mais des cantiques impérissables disent son amour pour la Nuit céleste ou la féconde Eternité qui se confond avec elle, et pour l'Eternel tout court, le Fatum suprême, l'amor fati par excellence revenant à l'amor Dei.

L'Amour nietzschéen est regret. Aux différentes époques de sa vie religieuse, Nietzsche connaît, vive ou sourde, la nostalgie

d'une mystérieuse région étrangère où ne mène aucune route terrestre et qui ne ressemble à aucun de nos pays, d'une région à la fois plus idéale et plus réelle, dont il garde comme une mélancolique réminiscence. La perte de cette douce Patrie, que nulle patrie humaine ne saurait remplacer, laisse l'âme noble orpheline : ce qu'elle a quitté, n'est-ce pas la sphère maternelle du Divin ? or, hélas ! loin de sa liberté légère, de sa riante clarté et de sa chaleur propice, elle n'a que confinement dans la lourdeur, tristesse des yeux dans une ombre maussade et esseulement dans le froid du cœur. Pour sa consolation, il est vrai, il lui a semblé parfois, en des minutes pleines de soleil, retrouver le Ciel ici-bas ; ces merveilleux instants trop brefs, que n'a-t-elle pu les voir vivre davantage ! ce sont les plus chers et les plus regrettés de ses morts.

L'Amour nietzschéen est désir. Le désir de l'Aimant séparé du Divin aimé monte comme une fontaine jaillissante, en chantant l'espoir du Retour. Il monte vers la solitude divinement sociable de la Montagne sainte. Il monte plus haut : vers la lumineuse Beauté dont l'âme est écartée par le poids du corps, demeure diaphane de la Fiancée mystique et du Bonheur sans entraves. Il monte plus haut encore : vers l'Apogée de tout Divin, de toute Joie et de tout Désirable, vers la délicieuse Fraîcheur sereine où il lui tarde de se reposer et d'éteindre sa flamme ; pressentiment terrestre et ébauche lointaine du grand désir céleste, dont, à la fin, la magie extatique appellera l'Indicible et qui, traversant l'Infini, ira, vœu de la Vigne, au-devant du Vendangeur à la Serpette bénie.

L'Amour nietzschéen est possession. Au désir de l'âme, qui peut se compléter d'une douce attente vague, répond souvent une auguste Présence diffuse, une Ambiance divine subtilement enveloppante ; et parfois aussi, brusque ou lente, puissante ou tendre, une précise Approche céleste. Endormant les sens charnels, le Divin se rend perceptible à l'esprit, se fait voir, entendre, profondément sentir. La durée peut alors devenir de l'éternel. Entre le Jour songeur et la Nuit pensive, il y a mariage et plus que mariage. Il n'est pas jusqu'au suprême Divin qui ne condescende à une telle étreinte, si étroite que l'âme, étourdie, ne sait plus si elle est en Lui ou s'Il est en elle.

L'Amour divin est Bonheur. Ferveur et félicité spirituelle

se conditionnent l'une l'autre, la ferveur donnant la félicité et la félicité avivant la ferveur, de sorte que le même symbole, celui des colombes, peut représenter à la fois la tendresse et le bonheur mystiques. Chez le valétudinaire de disposition si variable qu'est Nietzsche, ce bonheur, exceptionnel, tranche sur de larges intervalles pénibles de mal physique et d'atonie morale ou de dégoût, mais le penseur épris d'absolu lui prête volontiers une continuité idéale et il en fera presque la règle chez son Zarathoustra, qui, autre Nietzsche mieux portant et plus stable, ne démentira pas son nom de « Bienheureux ». La jouissance du Divin étend son registre sentimental de la calme euphorie dans la légèreté illuminée de l'âme à la joie éblouie ou attendrie, parfois mouillée de pleurs, à la griserie des vins mousseux de Dionysos, à l'exultation qui danse et plane, au délire de rire, de chant et de jubilation, à l'ivresse balbutiante et enfin au silencieux raptus paradisiaque, voisin de la volupté sexuelle. Au reste, le bonheur dionysiaque n'exclut pas la souffrance : unissant les extrêmes affectifs, il fait entrer dans la béatitude des cimes les affres des gouffres, car l'excès de la joie exige de l'angoisse, de l'épouvante et de l'horreur, comme veut l'ombre toute surabondance de lumière.

Les degrés du bonheur spirituel correspondent ici assez bien au progrès dans l'intimité et l'union avec le Divin. L'expérience nietzschéenne des états unitifs est précieuse, en particulier, pour le plus élémentaire d'entre eux, semblable à la « quiétude » ou à l'« union » simple d'autres mystiques, et qui est présentée, dans le langage de Zarathoustra, sous le nom de « Solitude » : Solitude qui diffère beaucoup de l'esseulement, dénuement moral de l'exilé parmi les hommes, puisqu'elle est la vie loin des hommes en compagnie du Divin. Celui-ci reste souvent indistinct : en son omniprésence indéfinissable, mais intensément vivante, il entoure l'âme dionysienne d'une lucidité méditative, d'une atmosphère suave et d'un bonheur pénétrant. Parfois, pourtant, il se précise en se sexualisant : il devient l'Eternel-Féminin, la Mère ou l'Épouse idéale : il prend des traits et fait des gestes anthropomorphiques, peut-être empruntés, comme le doigt affectueusement grondeur (extr. 74), aux plus chers souvenirs personnels du Solitaire. De toute façon, entre cet esprit et cette Essence spirituelle se déroulent alors, dans la

liberté sereine des hauteurs parfumées, d'interminables entretiens : éloquents dialogues muets, tendres échanges de silences rêveurs, de vues contemplatives concordantes, de lumineux sourires, initiateurs ou compréhensifs. Le moi humain garde son individualité distincte, mais il est comme porté, âme et corps, par la mer du Divin et affranchi du poids. En cette alcyonienne douceur de vivre, qu'animent des accès légers d'ébriété dionysiaque, le temps semble passer avec des pieds ailés. Ainsi, on comprend l'apostrophe émue de Zarathoustra : « O Solitude, Solitude, ma Patrie ! Trop longtemps j'ai vécu insociable en d'insociables pays étrangers pour ne pas rentrer chez toi avec des pleurs ! »

Outre la Solitude mystique, Nietzsche connaît personnellement — soit purs, soit accompagnés de visions ou d'auditions extra-sensibles — de « hauts » états d'âme qui lui donnent le sentiment de planer sans effort au-dessus de la Terre et de soi, et où, en des horizons d'espace et de durée infiniment élargis, mouvements et rythmes se déploient avec une amplitude extraordinaire, qui n'exclut pas une surprenante et majestueuse lenteur. Il prête à son Zarathoustra divers « songes » extatiques, qui produisent l'impression du vécu par leur netteté concrète et leur variété même ; avec un cachet bien particulier et des nuances nouvelles, on y retrouve les caractères connus de l'extase : l'oubli des choses visibles et du corps, l'introversion concentrée, le cœur-à-cœur et souvent l'identification plus ou moins complète avec le Divin, l'ivresse de l'âme, qui se sent déliée et transfigurée, sinon fondue en une Félicité qui la dépasse. Parfois même, « hardi voilier, mi-nef, mi-rafale, muet comme les papillons, impatient comme les faucons », l'esprit du Voyant semble s'arracher à sa prison corporelle, pour regagner le monde des esprits ; il vole alors, « frémissant, trait dardé au sein d'un ravissement ivre de Soleil ». N'est-ce là qu'invention ou adaptation poétique et effet de style ? N'y sent-on pas un vivant raccourci, profondément et intensément expérimental en sa substance, une saisissante confidence indirecte d'intime vérité condensée, dont la psychologie du « vol spirituel », comme dit, elle aussi, la mystique chrétienne, peut tirer quelque profit ?

Plus original encore, et plus important, sans doute, pour la

psychologie du sentiment religieux, se découvre le côté prophétique de la mysticité nietzschéenne. Sous ce rapport, le cas de Nietzsche n'est-il pas unique dans les temps modernes ? A une époque de stricte méthode historique, condamnant jusqu'à la philosophie de l'Histoire, il sent avec force en lui, renouvelés et mêlés, le souffle du prophétisme juif et celui de la mantique grecque. L'« inspiration » décrite dans une page fameuse d'Ecce Homo, est souvent inspiration prophétique, puisqu'il s'agit du Zarathoustra et que Zarathoustra est prophète plus encore que poète. Quant au Chant Ivre, il représente, semble-t-il bien, la transposition littéraire d'une transe prophétique réellement éprouvée. Sans souci des rires ou sourires moqueurs, Nietzsche ose être, et, il faut le reconnaître, non sans profonde richesse de vues, un « vates » tardif qui se prend au sérieux. Sauf exception, ses anticipations n'ont pas un caractère discursif ; elles ne supputent pas l'avenir par raisonnement : quoique attentives aux signes prémonitoires, elles discernent surtout le futur par une sorte d'immédiate aperception, directe ou figurative. Il arrive que les choses encore virtuelles ne soient que pressenties, avec angoisse ou joie, par le grand Emotif ; mais, souvent, son œil spirituel les surprend en elles-mêmes ou les saisit au miroir des symboles. D'ailleurs, le prophétisme nietzschéen — et c'est là son principal trait distinctif — n'est pas seulement comme une télépathie et une télévision : il croit être aussi une télurgie. Haute magie de vouloir et d'action, qui condescend, il est vrai, à paraître emprunter les voies ordinaires de la causalité naturelle, il crée l'avenir prévu en le suggérant par sa parole et en le dictant par d'impérieuses préfigurations ; de la sorte, il se dresse, « destin, sur son destin ». En particulier, le Couchant de Zarathoustra appelle l'or pourpré de tous les grands Couchants dont il est le nécessaire prélude ; et Nietzsche — plus d'un aveu furtif l'indique — a, dans ses bons moments, espéré présider en personne à la Fête incantatrice et sacrificielle de Midi, modèle réduit, mais efficace, des Fêtes de Minuit. Sa mission, en laquelle il avait foi, l'eût impliqué, si la maladie et la mort n'en avaient exclu la possibilité : mission religieuse, certes, car ce qu'il pensait avoir la responsabilité d'annoncer et d'évoquer à distance, ce n'était rien de moins que ce Très-lointain où, sous le vague voulu de l'expression, il faut voir

l'extatique Divin du Soir de l'Histoire et toute la splendeur du Super-Divin.

Accessoirement, mais très normalement, le Voyant est aussi poète et la façon dont il extériorise plus ou moins son expérience religieuse intime apporte de précieuses données de fait à la psychologie de l'expression mystique. Plutôt que travail, la composition littéraire lui est jeu exaltant et passionné. Surtout à la faveur de la Solitude tutélaire et animatrice, une forte inspiration soulève au-dessus d'elles ses facultés de conception ou de traduction poétique, qui, avec plénitude, s'exercent sans le moindre effort. Comme un torrent se frayant issue, l'ineffable bondit en un flot de symboles : le symbole est, en effet, l'exutoire naturel que se crée instinctivement l'expérience mystique. La ferveur dionysiaque n'a pas à chercher les termes métaphoriques appropriés : ils jaillissent d'eux-mêmes ; c'est comme si, devenues tendrement intelligentes, les choses apparentées affluaient pour combler, chacune à sa place, les lacunes de la transposition lyrique qui, sur un plan plus superficiel, recompose l'idylle ou le drame d'Amour caché au fond de la conscience. Chaudement accueillis, les éléments figuratifs sont vivement appréhendés en une prise immédiate, de même nature intuitive que la voyance prophétique et bien différente de la technique laborieuse d'un froid allégorisme, sans doute pourraient-ils, après coup, se traduire à leur tour en un limpide commentaire, comme ceux que Jean de la Croix donne de ses poèmes symboliques ; mais plus cette explication serait discursive et détaillée, courante et unie, plus elle s'éloignerait de l'atmosphère intérieure, étrangement électrisée, que l'expression dithyrambique avait pour objet de reconstituer en ses tonalités singulières ; le but serait manqué, parce que dépassé. Cela explique déjà un peu que Nietzsche s'en soit tenu volontiers aux images de premier jet qui, avec leur synesthésie spontanée — leurs attractions et interférences, leur associations et substitutions d'équivalents, leurs combinaisons et condensations — caractérisent sa langue mystique, de réelle mais distante clarté. Dans le même sens, d'ailleurs, agissent les inhibitions d'une ombrageuse pudeur spirituelle et les suggestions d'une subtile morale aristocratique, avec les secrets calculs d'une didactique progressive liée à une complexe politique religieuse, mais relevant, pour tout

dire, d'une tendance foncière, et comme abyssale, à l'ésotérisme.

Nous nous trouvons, de la sorte, devant les régions les plus mystérieuses d'une âme exceptionnelle, que sillonnent poussées et confluences subliminales, courants et contre-courants profonds, émergences lumineuses et obscurs refoulements ; peut-être, en somme, est-ce par là que la fervente pensée symbolique de Nietzsche intéresse le plus, non seulement la psychologie de la mysticité, mais la science générale de l'âme, qui pourrait mettre à profit les facilités relatives présentées à l'examen par les grossissements expérimentaux d'une vie mentale généreuse, où maints traits du normal s'offrent enrichis et accentués.

* * *

Le psychisme mystique ainsi entrevu se prolonge logiquement par une morale mystique, dont la connaissance serait de nature à modifier l'influence nietzschéenne. Au premier plan, la philosophie morale de Nietzsche apparaît, sinon comme un amoralisme (car Zarathoustra ne dit pas lui-même, ni n'approuve le « Tout est permis » de son Ombre mauvaise, de son Double démoniaque), du moins comme un dynamisme un peu barbare et volontiers belliqueux, ne reculant pas devant certaines inversions des appréciations éthiques et redoutable pour les faibles ; au second plan, comme un aristocratisme exigeant pour soi autant que pour autrui et nuancé autant qu'énergique, mais avec quelques aspects partiels d'excèsif amour du moi. A un profond arrière-plan, les choses se présentent autrement : infiniment au delà de la distinction entre bien et mal humains, le Suprême Divin constitue le Bien souverain, Valeur des valeurs en fonction de laquelle s'étagent les éléments d'une sorte de métamoralité plus qu'humaine, où tout se subordonne à l'amour divin. Vie pour le Divin ou dans le Divin, la vie dionysiaque est essentiellement vie d'Amour, comme est mort d'Amour, mort pour Dieu ou mort en Dieu, la mort dionysiaque. Toutefois, les réalités humaines intéressent cet idéal supérieur, car il luit en l'homme un reflet des dieux et c'est parmi les hommes, c'est avec leur concours que doivent s'accomplir les gestes du Divin.

La grande vertu de cette morale ésotérique est la vertu qui

donne. Elle n'exclut pas le développement et l'enrichissement de la personnalité, ni même cette espèce d'égoïsme sacré qui est butinement des trésors de miel à donner ; elle n'écarte pas non plus les nécessaires duretés sans lesquelles le Drame des drames ne saurait se dérouler ; mais elle préfère les ingénieuses bienveillances et les malicieuses délicatesses d'une fine justice distributive et d'une charité renouvelée, qui viennent former, en particulier, la plus exquise des politesses. Avant tout, elle donne la Connaissance dans l'Amour, source du bonheur dans la noblesse : elle la donne de haut en bas, par un exotérisme amène et mesuré ; elle la donne aussi d'égal à égal virtuel, en un ésotérisme fraternellement cordial, dont les noix, difficiles à casser, sont substantifiques et savoureuses. Elle donne les germes de sa supériorité et les moyens de son dépassement à qui doit la dépasser. Elle donne même, elle se donne, échelon de l'Echelle infinie, à la suprême Hauteur. Elle donne au présent, qu'elle élève avec elle, à l'avenir, qu'elle fonde, au passé, qu'elle accueille, légitime et couronne en ses créations.

La vertu qui donne se hausse jusqu'à la mort volontaire. Les créateurs religieux doivent savoir mourir. Jésus a su mourir, c'est pourquoi on a cru en lui ; le christianisme s'est érigé avec la Croix du Golgotha. Zarathoustra et ses fils lointains sauront aussi, après avoir donné, se donner tout entiers. Leur mort sera différente de celle du Crucifié — moins lugubre, souriante et couronnée de roses —, mais non moins belle et féconde. Zarathoustra fêtera sa Victoire décisive en s'abîmant, promesse aux échos prometteurs, dans le gouffre lumineux de Midi ; quant aux Surhumains, leur mort libre sera une apothéose de conséquence infinie, en un rire d'infinie clarté. Il serait injuste de reprocher à Nietzsche de n'être pas, lui-même, mort en beauté selon sa doctrine. Ce serait méconnaître l'insoluble problème dont l'obsédante acuité le tenaillait : était-il ou non Zarathoustra ? le Messager de Midi ou seulement le messager du Messager ? Aurait-il, non assez de constance, mais assez de santé et de longévité pour jouer jusqu'au bout ce rôle de prophète impliquant une fin dramatiquement prophétique ? Un tel dénouement ne faisait-il pas partie d'un vaste ensemble idéologique, politique et guerrier aussi plein d'exigences que de complexité ? Et eût-il été donné à un penseur très discuté et trop peu suivi — Faucille

devançant trop les cent Faucilles — de rapprocher assez la réalisation de ces inéluctables conditions historiques pour pouvoir cueillir sa récompense d'utile sacrifice à la Fête de la Moisson ? Avec des doutes, le grand Réveur espéra un peu ce miracle ; son incertaine attente lui fit repousser la tentation fréquente d'une mort de délivrance qui, tout en mettant un terme à ses maux, eût, peut-être prématurément, consacré le demi-échec de sa mission ; il attendit en vain et il mourut, à une heure qu'il n'avait pas choisie, d'une mort dont il n'aurait pas voulu, pour s'être trop tendu vers l'impossible mort d'accomplissement.

Il serait injuste aussi, après avoir fait à la morale nietzschéenne le reproche d'être trop laide, de lui faire celui d'être trop belle, en une surenchère du don à l'usage des dieux ou des anges, plutôt qu'à la portée des hommes. Nietzsche n'a pas imposé sa hauteur à l'homme moyen : loin de l'étaler aux yeux de façon indiscreète, gênante et humiliante, il l'a autant qu'il a pu, sans cependant l'interdire, dissimulée et minimisée, la réservant en présent royal aux élites de l'avenir.

Annexe de sa morale, sa politique se propose, comme l'ont montré de remarquables études récentes (notamment dans Jaspers, Nietzsche, Berlin et Leipzig, 1936, et J.-E. Spénlé, *ouvr. cité*), d'assurer l'avènement de ces élites en une Europe, mieux, en un monde réorganisé et dûment hiérarchisé. La « grande politique » nietzschéenne est cela, mais elle n'est pas rien que cela ; la sélection et l'hégémonie des types supérieurs n'en formaient pas l'objet dernier. Assurément, l'auteur de *Par delà Bien et Mal* s'est penché, avec l'attention concentrée d'un législateur de l'avenir, sur le problème européen et extra-européen de l'Après-Midi, mais il l'a résolu dans le cadre, au moins intermittent, de ses vues spirituelles les plus larges et non sans lui ménager le recul de fuyants lointains, avec, au-dessus de l'Histoire, des fins divines, auxquelles vont, subtils ou forts, les fils de tout un réseau de moyens humains et plus qu'humains.

Cette ample politique est Vouloir de Puissance, puisqu'il y a Vouloir de Puissance en tout devenir ; mais son néo-impérialisme s'écarte beaucoup de l'ambition ou du conservatisme ordinaires ; à la puissance terrestre, soit humaine, soit surhumaine, il n'accorde qu'une valeur indirecte, instrumentale et subalterne ; s'il épouse — vouloirs et pouvoirs inquiets, ombres tour-

mentées — les prétentions menaçantes ou les conquêtes menacées de ce trouble monde sans maturité, c'est en vue d'une maturation radieuse, qui les domine, les pacifie et les résorbe. La lutte et la violence apparaissent au Politique dionysien comme utiles et recommandables dans la mesure où la discorde peut préparer sa propre fin, mais, en soi, comme portant l'empreinte, lourdement appuyée, de l'Esprit du Poids. Les grands événements de révolution ou de guerre ? bruit d'enfer et mensonge de gloire, quoique l'homme d'Etat nietzschéen doive les faire servir aux plus hauts intérêts spirituels. Midi et la Tombée du Soir de l'humanité sont des Heures tumultueuses, secouées d'inouïes conflagrations, mais de conflagrations attisées d'Amour, empourprées de Connaissance et qui, en leurs visées, se dépassent infiniment. Ainsi, dans la grande Politique, le Vouloir de Puissance, considérant toutes choses selon leurs plans échelonnés et avec leurs valeurs relatives, ne s'attache pas aux déchirements du devenir pour eux-mêmes : à travers eux, persévérant dans son action et un en sa diversité, il poursuit l'harmonie de l'Etre et la Puissance sans vouloir.

Le grand Politique doit, au sens le plus élevé du terme, être homme de théâtre, l'Histoire, à partir de son milieu, étant Tragédie. Il regarde ses ennemis comme des collaborateurs à la même œuvre, comme des interprètes fraternels du même Hiérodrame, appliquant la parole : « Mes frères, tournons divinement nos efforts les uns contre les autres. » Pour bien comprendre et par suite bien jouer, il replace dans l'acte la scène qu'il joue et l'acte dans la pièce. Au cours d'une scène, il prépare la scène d'après, même si elle est opposée, même si elle fait succéder pour lui la défaite au succès. De longue main, la Politique nietzschéenne sait aiguïser un héroïque machiavélisme de la chute volontaire ; en telle ou telle période à venir, les vainqueurs organiseraient leur décadence et machineraient leur déclin ; au besoin, ils formeraient insidieusement en leurs assujettis, voire en leurs « esclaves », les vainqueurs de la période suivante ; ils donneraient, s'il le fallait, ses secrètes directives, ses fourriers et ses chefs à l'insurrection, brusque ou lente, des opprimés qui resserrerait son flot montant autour de la montagne des Maîtres, pour en faire la conquête, prolonger leur mission par la sienne et préparer une montée plus haute encore. La

Victoire finale de Zarathoustra n'est-elle pas à ce prix ? Et elle-même ne va pas sans abnégation et sans la rançon du total sacrifice.

Telle est la Politique au-dessus de la politique qui se laisse deviner entre les lignes des pages mystiques de Nietzsche. Si paradoxale et utopique qu'elle paraisse — arc trop fort attendant d'improbables Philoctètes — contestera-t-on qu'elle mérite mieux que mépris ou indifférence, et ne manque pas de grandeur ?

* * *

Toutes ces choses qu'inclut ou emporte la pensée nietzschéenne la plus religieuse, il restera, certes, à les dégager et développer, car, avec son exégèse un peu succincte, le présent ouvrage ne veut être regardé que comme un commencement ; mieux : comme le commencement d'un commencement. Son ambition, qui se suffit, se borne à donner l'éveil, signaler de façon probante les indices d'une opulence souterraine et amorcer les voies pour y accéder. La veine, qui semble précieuse, est trouvée, la mine, ouverte ; mais elle attend des mains, avec de bons outils.

Celles du modeste travailleur qui écrit ces lignes, et à qui l'âge interdit les longs desseins d'approfondissement élargi, seraient loin de suffire. Tout au plus, pourvu que la destinée soutienne ses forces et facilite sa tâche par une pente propice des circonstances, pourra-t-il avancer encore un peu la besogne, en quelques ouvrages complémentaires d'analyse interprétative ou de provisoire synthèse ; mais, quoi qu'il lui soit permis de faire, il n'aura guère, en fin de compte, dépassé le seuil de cette mystérieuse terre promise des modernes Trophonios. Il se sera enrichi d'elle sans en avoir appauvri l'intérêt neuf ; pour une large part, elle reste et restera profondeur intacte, secret inexploré, richesse vierge, appelant maints autres chercheurs d'or, maints nouveaux quêteurs de trésors, de problèmes et de tâches : de ceux sur qui comptait Nietzsche, quand il s'en remettait aux hommes adorant deviner, obscurs « que grisent les énigmes, qu'enchanter le demi-jour et dont l'âme est attirée en tous gouffres par des flûtes. »

Aix-en-Provence, juin 1944.

RÉFÉRENCES ET ABRÉVIATIONS

Br. — *Friedrich Nietzsches gesammelte Briefe*, Inselverlag, Leipzig, (6 vol.).

Kr. — *Friedrich Nietzsches gesammelte Werke*, Kröner Verlag, Leipzig, (tomes I à XVI ; 1910-1911).

Mus. — *Friedrich Nietzsches gesammelte Werke*, Musarion Verlag, Munich, (t. I, Écrits de jeunesse, 1923 ; t. XX, Poésies, 1927 ; t. XXI, Écrits autobiographiques, 1928).

Les crochets signalent les titres ou autres mots ajoutés aux textes de Nietzsche par le traducteur.

Les astérisques renvoient aux explications de l'Index final.

Dans cet Index et dans les études suivies, les n^{os} donnés seuls sont ceux des extraits du recueil.

PÉRIODE CHRÉTIENNE
ÉCRITS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE
1858-1864

LE CHRISTIANISME DE NIETZSCHE JEUNE

Fils et petit-fils d'ecclésiastiques, Frédéric Nietzsche montra dès l'enfance des dispositions à une piété vive et concentrée. Il étonnait ses camarades de Naumbourg, par ses façons sérieuses de « petit Pasteur » et il les émouvait par sa diction gravement expressive des textes religieux. En imagination ou en esprit, il entendait l'Inaudible (1). Et il voyait l'Invisible ; ne devait-il pas écrire plus tard : « A douze ans, j'ai vu Dieu dans toute sa Gloire » ? Il se livrait aussi à d'audacieuses méditations théologiques, d'un précocement gnosticisme supra-moral : « Dès l'âge de treize ans, dira-t-il (Kr. VII, 290-291), l'origine du Mal me hantait... Je donnais comme de juste l'honneur à Dieu, faisant de lui le Père du Mal. »

Le vibrant adolescent ne semble pas avoir été sensiblement refroidi dans son ardeur de croyance par l'atmosphère un peu monacale de Pforta ; mais, au fur et à mesure de son développement intellectuel, l'éveil croissant de son sens critique accentua sa tendance à l'hétérodoxie. Avec un intrépide libéralisme (7), il finit par dissoudre les dogmes en vaporeux symboles et par ne plus voir dans la doctrine chrétienne qu'une traduction figurée de la Vérité religieuse profonde, qu'une interprétation imaginative et didactique, susceptible à son tour d'être interprétée par la libre religion du cœur.

Chez l'élève de Pforta, cette interprétation personnelle est à la fois expérimentale et abstraite, éprise de tradition et hardiment prophétique. D'une part (8 et 9), Frédéric Nietzsche cède au puissant attrait de Jésus, divin refuge ; il est ravi par la chère apparition miraculeuse qu'en un jour

nostalgique (65) il regrettera tant, par sa face d'ineffable clarté, par le doux éclair de son regard, rais de reproche ou de tendresse ; il entend son appel, auquel il répond en un fervent amour, souhaité toujours plus étreignant et plus fidèle ; dans ses meilleures heures, il boit passionnément la Vie abondante à la Source qui désaltéra son enfance, il vit avec le Christ et baigne en la suavité du Christ. D'autre part, cependant (7), il violente le temps et situe volontiers ce Christ dans l'avenir plutôt que dans le passé ou le présent ; il envisage déjà Dieu ou le Fils de Dieu comme un Dieu-Devenir, un Dieu qui se fera : la Terre cessera d'être un lieu d'exil quand l'Homme aura su y créer sinon le Divin même, du moins la vivante demeure du Divin.

Divin enveloppé de voiles, surtout en ce qu'il a de plus haut ! Le Suprême Divin est aussi la Suprême Énigme. Malaisément saisissable, il ne se révèle guère que par son action saisissante sur l'âme, par son travail et ses remuements dans l'âme, où fouillent ses prises, où il se déchaîne « comme un ouragan » (10). Il est le Maître irrésistible qui vous dompte et qu'on sert, et qu'on aime avec crainte sans le bien concevoir : le Dieu peut-être connaissable, mais resté presque inconnu et dont ce ne serait pas trop de toute une vie génialement religieuse pour déchiffrer un peu le mystère. Cet Inconnu, c'est le Dieu judéo-chrétien encore, mais, en puissance, que ne recèle-t-il pas ?

I

NOËL

Enfant et adolescent, Nietzsche avait, nous venons de le voir, un sentiment profond et parfois intense des choses religieuses. La fête de la Nativité, en particulier, avait fait sur lui vive impression ; dans un cahier autobiographique intitulé Souvenirs de ma vie, il notait à quatorze ans, quelques mois avant de composer la présente poésie : « La fête de Noël reste le plus heureux jour de l'année. C'est avec une joie vraiment paradisiaque que je l'attendais depuis longtemps, mais, les derniers jours, je ne pouvais presque plus attendre. Les minutes passaient une à une et les journées me semblaient longues comme jamais. » (Mus. XXI, 28).

O jour si beau, jour si bon,
si enivrant, si merveilleux,
libre et aérien comme l'aigle
et, comme la source issue des guérets
en une tendre bordure de fleurettes,
brillant, frais et pur !

Mon cœur exulte de te voir
et, tel que l'alouette, s'élance.
Je crois entendre un concert de harpes
qui, en accents mystérieux,
me confie maint doux secret
et, ravie, mon oreille écoute.

MAL DU PAYS

Le doux angélus
vibre sur la campagne.
Il sait me dire
qu'en ce monde
nul ne trouva jamais
sa Patrie, le bonheur de la Patrie :
— à peine issus de la terre,
nous retournons à la terre.

Quand ainsi vibrent les cloches,
je songe
que tous, nous devons rejoindre
la Patrie éternelle.
Heureux, qui vit
ravi à la terre
et chante des chants du Pays
louant cette béatitude !

Pforta, 1859. — Mus. XX, 12. — Cf. extr. 92.

* * *

AU LOIN

Au loin, au loin
luisent les astres de ma vie,
et, d'un regard mélancolique,
je contemple mon Bonheur futur,
ah ! avec tant d'élan, tant d'élan,
et souvent un recul d'ivresse craintive !
De même que, sur les cimes, les voyageurs arrêtés
parcourent des yeux le lointain
et les campagnes fleuries
où, divinement douces et tièdes,

des haleines bruissent et que, muets, ils écoutent
 avec un mystérieux frisson :
 de même, je vois des temps bienheureux
 s'ouvrir à moi et guider
 mon esprit, hors du cadre
 des pensées sèches et vaines,
 vers ces Joies éternelles.
 — La barque de Caron à mes yeux se balance...

Pforta, 1859. — Mus. XX, 13.

* *

4

[CE MONDE EST TROP PETIT]

Pour l'esprit noble, ce monde est trop petit ;
 sur les ailes de l'exaltation, il s'élance
 bien au-dessus de cette vanité de la vie,
 se réfugie en de meilleures, d'heureuses hauteurs,
 où des astres proches tournent autour des soleils,
 et voit dans l'univers agir l'Infini,
 l'Omnivoyant...

Fragm. d'une pièce de 1860 (Perdu). — Mus. XX, 16.
Cf. Kr. VIII, 380 :

« Pour une telle ambition,
 cette Terre n'est-elle pas trop petite ? »

* *

5

BONNE VIEILLE

Au grand soleil, dans le repos de midi
 gît, muet, l'hospice ;
 une bonne vieille est assise
 à la fenêtre, pâle comme cire.

Son œil est terne, ses cheveux de neige ;
 son corsage est propre et simple ;
 elle semble bien aise et sourit en paix
 dans le chaud soleil.

A la fenêtre fleurit un rosier,
 tout entouré d'abeilles :
 c'est donc que la paisible vieille ne trouble pas
 l'actif bourdonnement ?

Son regard plonge dans la fête de soleil,
 en cette béatitude muette :
 ce sera plus beau encore au Ciel,
 chère bonne vieille !

1860. — *Mus. XX*, 15.

* *

6

[FANTOMES D'AUTOMNE]

La brume d'automne partout ; en la vapeur grise
 fondus,
 les spectres des monts passent, légers.

.....

Noyées dans la nuit,
 les formes nébuleuses tremblent, blêmes,
 autour des tombes.

Fragm. d'une pièce de 1861 (Automne). — Mus. XX, 20.
Cf. extr. 38.

* *

7

[LE CHRISTIANISME DU CŒUR]

... Le christianisme est essentiellement affaire de cœur ;
 c'est seulement quand il s'est intégré à nous, quand il est deve-

nu âme en nous, que l'homme est chrétien vrai. Les doctrines maîtresses du christianisme n'expriment que les vérités profondes du cœur humain ; ce sont purs symboles, comme le très haut doit toujours l'être du plus haut encore. Faire son salut par la foi ne signifie rien d'autre que cette vieille vérité : le cœur seul, et non la science, peut rendre heureux. Dieu s'est fait homme, cela indique simplement que l'homme ne doit pas chercher son salut dans l'Infini, mais placer son Ciel sur la terre ; le mirage d'un monde supra-terrestre avait mis les esprits humains en fausse posture vis-à-vis du monde terrestre : il tenait à l'enfance des peuples. L'âme ardente de l'humanité en sa jeunesse adopte ces idées avec enthousiasme et c'est pleine de pressentiments qu'elle énonce ce mystère débordant du passé dans l'avenir : Dieu s'est fait homme. En passant par des doutes et des luttes pénibles, l'humanité parvient à sa virilité : elle reconnaît en soi « le commencement, le milieu, la fin de la religion ».

Fragm. d'un écrit de 1862 « Sur le Christianisme ». — Mus. I, 70-71.

* *

8

TU AS APPELÉ : SEIGNEUR, JE VIENS

Tu as appelé :
 Seigneur, j'accours
 et attends
 aux marches de ton Trône.
 Enflammé d'amour,
 lumière venant si bien du cœur,
 douloureusement
 ton regard m'entre au cœur : Seigneur, je viens.

J'étais perdu,
 étourdi de vertige,
 tombé,
 voué aux tourments d'enfer.

Tu te dressais de loin ;
 ton regard indiciblement
 mobile
 fut si souvent sur moi ! Me voici, venant avec élan

Je frémis d'horreur
 devant les noirs abîmes
 du péché
 et mon œil fuit la vue du passé.
 Je ne peux te quitter ;
 dans les nuits affreuses,
 navré,
 je te regarde et dois me retenir à toi.

Tu es si douce,
 fidèle et vraiment,
 profondément tendre,
 apparition chère du Sauveur des pécheurs !
 Exauce mon désir,
 mon vœu obsédant
 de m'abîmer
 en ton amour, suspendu à toi. —

1862. — *Mus. XX, 23-24.*

Cf. XX, 29 (poésie de la même année) :

« ... O lumineuse Apparition céleste,
 ... quand tu m'as regardé
 à tes pieds
 et, en une tendre étreinte,
 serré contre toi,
 j'étais si heureux,
 mon cœur battait si fort ! »

* *

GETSÉMANI ET GOLGOTHA

Le clair de lune troue d'hésitants rayons
 épars l'ombre de minuit ;

des nuées volent comme rompues par l'ouragan,
troupe dispersée après une furieuse bataille ;
le Cédron mugit en d'impétueux élans —
le mont des Oliviers dort sur son socle muet.

Seigneur, tes disciples sommeillent, étendus
sur le sol humide, et mainte image angoissante
chasse le repos de leur âme et alarme
la paix entourant les dormeurs.
Ils te voient en songe venir à eux,
ils te voient soupirer, avec angoisse prier.

Mais tu es prosterné seul. Nul des mondes ne conçoit
les souffrances dont le flot bat ton grand cœur ;
tu es ployé sous un faix sans mesure,
et toute blessure s'ouvre et saigne.
C'est ta très cruelle agonie ;
Terre et Enfer veulent te terrasser.

Alors se dresse à tes yeux un mont de supplice,
avec une croix et maints hardis blasphémateurs :
c'est ton mont, ta croix, ton poteau de martyre.
C'est *ton* lot — non ! ton propre vouloir.
Et par surcroît — ce qu'homme jamais ne saura dire —
l'Enfer même vient t'accuser.

Tu veux porter le Péché et il approche,
du fond de la nuit rampant au jour ;
elle approche, hagarde, la mauvaise graine du Doute,
l'Abomination muette et profonde, inexprimable.
Ils approchent de toi, le geste menaçant ;
ils veulent t'abattre en la mort et la terre.

Tu luttas fort — les pleurs sanglants que tu verses
disent la douleur sans fond de ton âme :
« Il ne s'éloignera pas, le calice de sang,
il faut le boire ; Dieu, que ton vouloir se fasse ! »
Et à son tour, d'un léger coup d'aile,
Un ange approché, comme au jour de la Tentation.

Lieux d'un très saint passé,
 Getsémani et Golgotha, vous lancez
 le message de toute joie à travers l'éternité :
 vous dites la réconciliation de l'homme avec Dieu,
 par le Cœur qui a ici lutté
 et là, versé son sang et vaincu la Mort.

Lieux d'un présent saintement grave,
 auxquels va l'âme lasse,
 recueillie en l'attente des flots éternels de Vie
 que fait couler encore un ange de Dieu !
 Les malades approchent — et le Ciel s'ouvre,
 et l'onde de Vie flue.

Lieux qui serez le Tribunal de l'avenir,
 espoir des justes, effroi des pécheurs !
Devant vous, gloire et splendeur vaines s'effaceront ;
de vous, une rosée de bénédiction pleuvra sur les mondes.
 Ainsi, tournés dans les deux sens, vous dominez les temps,
 rocs témoins dans le cours des éternités.

1864. — *Mus.* XX, 56-57.

Cf. extr. 8, 62, 81, 94, 104, 136.

* *

IO

AU DIEU INCONNU

Une fois encore, avant de poursuivre ma route
 et de jeter les yeux devant moi,
 esseulé, je lève les mains
 vers toi, auprès de qui je cherche refuge,
 et à qui, au tréfonds de mon cœur,
 j'ai solennellement consacré des autels,
 pour que sans cesse
 ta voix me rappelât.

Profondément s'y marquent ces mots de feu :
au Dieu inconnu.

Je suis sien, bien qu'en la tourbe du mal
je sois resté jusqu'à cette heure ;
je suis sien — et je sens les nœuds
qui dans ma lutte me ploient
et, en mon désir de fuir,
m'attachent à son service.

Je veux te connaître, Inconnu,
Toi dont les prises plongent en mon âme,
qui passes dans ma vie comme un ouragan,
Inconcevable, de qui je tiens ;
je veux te connaître et plus, te servir.

Pièce composée par Nietzsche à la veille de quitter Pforta, 1864. — Mus. XX, 63.

Chez Nietzsche jeune, le culte intime du Dieu inconnu, Deus absconditus répondant à ses expériences les plus mystérieusement religieuses, se superpose à la foi de ses pères plutôt qu'il ne s'y substitue ; cf. extr. 9. — V. aussi extr. 93.

PÉRIODES ROMANTIQUE
ET POSITIVISTE

1865-1881

PÉRIODES ROMANTIQUE
ET POSITIVISTE

1863-1881

LE ROMANTISME MÉTAPHYSIQUE DE NIETZSCHE

Peu après son arrivée à Leipzig, Nietzsche prit directement contact avec la pensée de Schopenhauer dans *Le Monde comme Vouloir et Représentation*. « Un jour, raconte-t-il (Mus. XXI, 46-47), je trouvai ce livre dans la bouquinerie du vieux Rohns et, l'ayant en mains pour la première fois, je le feuilletai. Je ne sais quel démon me souffla : « Emporte ce livre. » C'est ce que je fis, contre mon habitude de ne pas me presser dans mes achats de librairie. Rentré chez moi, je me jetai, avec mon butin, dans le coin du divan et m'abandonnai à l'action de cet énergique et sombre esprit. Il y avait là tous les passages clamant le renoncement, le refus, la résignation ; j'avais là un miroir où se découvraient à moi, en une terrible grandeur, le monde, la vie et ma propre âme ; là me regardait l'œil solaire parfait et détaché de l'Art ; là je voyais maladie et cure, exil et refuge, enfer et ciel. » Dès lors, Nietzsche devait être — et dans une certaine mesure le rester — sinon un disciple de Schopenhauer, dont il critique sur plus d'un point la philosophie, du moins un ami de la pensée schopenhauerienne.

Trois ans après, il entra en relations suivies avec Wagner, qui, notamment dans *Tristan et Iseult*, s'était largement inspiré de cette même pensée. C'est sur Schopenhauer que roula leur premier entretien. « Tu comprendras, écrivait-il ensuite à Rohde (Br. II, 90), quelle joie ce fut pour moi de l'entendre parler de Lui avec une chaleur tout à fait indescriptible, disant ce qu'il lui devait et comment c'est le seul philosophe qui ait vu clair dans l'essence de la musique. »

Ces deux événements font dater dans la biographie intellectuelle de Nietzsche, l'influence de Schopenhauer et de Wagner

concourant fort, avec celle des grands romantiques antérieurs, à expliquer la pensée nietzschéenne de la présente période et même de la dernière.

* *
*

La conception de Schopenhauer qui semble avoir produit le plus d'impression sur Nietzsche est la théorie du Vouloir universel, considéré comme l'expression immédiate, à jamais déplorable, de l'En-soi le plus profond. Il adopte cette doctrine pessimiste, tout en remontant volontiers du Vouloir cosmique au « pur Vouloir » et du pur Vouloir à Ce qui n'est plus Vouloir, à Ce sur quoi il peut, dans l'éternel, reporter ses trésors inemployés de religieuse tendresse et qu'il appelle « l'Etre premier », « l'Etre vrai » ou « l'Un primordial ».

Réel de dignité souveraine et entaché pourtant d'une divine imperfection, l'Etre primordial est rongé d'un Mal interne : en sa surplénitude heureuse, mais opprimée, il renferme un germe de division contre soi. L'Un veut remédier à son Mal ou du moins l'oublier en s'oubliant ; il cherche diversion dans l'extase d'une vision enchanteresse, mère des apparences que nous appelons les choses ; il tend à se perdre dans l'ivresse de l'illusion esthétique et le morcellement de la pluralité : tel est son Vouloir, immanent à toute vie, à toute existence créée ; tel est le remède essayé par lui contre son Mal. Remède irrationnel et, à plus d'un égard, pire que le Mal, puisqu'il n'en est guère que le beau, mais cruel développement. Dans l'Etre originel, le mystérieux Non-Voulant, il y avait déjà quelque chose de métaphysiquement mauvais, mais dans le Vouloir, victime de sa propre fatalité et tourmenteur de sa création, il y a quelque chose de plus mauvais encore. Malheureuse et dure (12 et 13), la Nature inspire autant de terreur que de vénération et de pitié ; elle est le vivant témoignage d'une douloureuse chute divine.

* *
*

Pluralité est déchéance ; mais, du sein de l'apparence plurale, une aspiration s'élève vers la substantielle Unité.

Animées de l'esprit dionysiaque (14), les existences éparées se rapprochent en un brûlant désir de fusion entre elles et au-dessus d'elles. A la poussée centrifuge du Vouloir répond l'élan centripète de l'Amour orgiaque et mystique. Dans l'oubli de toute individualité, de toute distance et de toute barrière, l'aile de l'extase regagne les hauteurs claires où le Divin n'a plus de voiles pour la contemplation de la vraie Connaissance, ni de défense contre les aimantes étreintes, et où l'âme, ne faisant qu'un avec l'Etre (16), dont Dionysos est l'approximation mythique et le prête-nom, vit par instants la Souffrance et la Joie infinies (Kr. I, 117).

Comme Schopenhauer, Nietzsche voit dans l'art, et surtout dans la musique, le grand auxiliaire de cette évasion du terrestre. Schopenhauer avait dit (*Le Monde...*, III, § 52) : « La musique... est tout à fait indépendante du monde phénoménal et l'ignore absolument ; elle subsisterait jusqu'à un certain point en l'absence du monde, ce qu'on ne saurait dire des autres arts. Car la musique est objectivation et écho immédiats du Vouloir même : c'est pourquoi l'effet de la musique l'emporte tant, en puissance et pénétration, sur celui des autres arts, ceux-ci ne parlant que de l'ombre, tandis qu'elle parle de l'Etre. » Pour Nietzsche également (II et 16), l'Esprit de la musique voisine avec l'Etre, la musique, le plus dionysiaque des arts, chante le Vouloir descendant de l'Etre, ainsi que l'Amour remontant des créatures, et dans l'harmonie des sons, hors de l'espace et du temps, s'ouvre le Cœur des choses ; toute-puissante en ses sortilèges, la magie des accords ravit l'âme à la Terre et l'unit au Divin.

La musique pure donne pour un moment l'ivresse d'un semblant de mort et fait désirer la mort effective, délivrance suprême, retour à la Nuit wagnérienne, où l'apparence s'efface et où cesse la souffrance du vouloir. Cette Nuit n'est pas néant : de même que Schopenhauer croyait à la palingénésie des vouloirs individuels, de même, dans *La Naissance de la Tragédie* (16), Nietzsche laisse entendre que, pour lui non plus, malgré la perte de sa foi chrétienne, tout ne finit pas avec la mort, qui, au contraire, reste le grand espoir de la rentrée au bercail, en une surréalité ineffable.

*
*
*

Cette « métaphysique d'artiste », poésie plutôt que système, paraît sombrer dans le scepticisme après les *Inactuelles*. Pourtant, même alors, Nietzsche n'est pas sans garder quelque intime affinité avec les âmes religieuses (22) et quelque besoin secret du Divin. Certes, on ne peut accepter sans réserves l'interprétation rétrospective de ses préfaces ultérieures, qui fait de la période agnostique le prolongement souterrain ou l'amorce latente unissant deux périodes d'affirmation : la foi au Suprême Divin, sauf erreur, s'y trouve vraiment étouffée ; mais il reste sans doute au fond, refoulée seulement, la croyance à une réalité supérieure, lumineux royaume ouvert, dès cette vie ou dans une autre vie, à l'âme divinement déliée de ses attaches terrestres. Ce noble et distant spiritualisme semble bien affleurer dans l'extrait 21, ainsi que dans les titres d'ouvrages : *Choses humaines, trop humaines*. — *Le Voyageur et son Ombre* ; et le petit poème (48) consacré plus tard à ce dernier livre ne se termine-t-il pas par un vers significatif, pour qui sait lire :

« ... Sous moi, le monde, l'homme et la mort » ?

II

[RÔLE MYSTIQUE DE LA MUSIQUE]

Dans le dithyrambe collectif à sa naissance, le dithyrambe printanier, l'homme veut s'exprimer non comme individu, mais comme représentant de l'espèce. Le fait qu'il cesse d'être homme individuel est rendu par le symbolisme de l'œil, par le langage mimé, en tant que comme satyre, comme être de nature parmi d'autres êtres de nature, il parle en gestes, et cela sous la forme supérieure du langage des gestes, celui de la danse. Mais, par les sons, il exprime les plus intimes pensées de la Nature ; non seulement le Génie de l'espèce, comme dans le geste, mais le Génie de l'existence en soi, le Vouloir, se fait ici comprendre immédiatement. Avec le geste, donc, il reste dans les limites de l'espèce et, par suite, du monde des phénomènes, mais avec les sons ils résout pour ainsi dire le monde-apparence en son Unité originelle ; le monde de Maïa s'évanouit devant sa magie.

Ainsi la musique est envisagée comme rapprochant l'homme de la Nature, du Vouloir au sens schopenhauerien, principe de toute réalité, et comme traduisant à la fois les sentiments humains et ce Vouloir même.

Mais les trois principaux éléments que Nietzsche distingue dans la musique (la rythmique, la « dynamique », c'est-à-dire sans doute l'expression plus ou moins accentuée des parties successives de la mélodie, et l'harmonie) ont à cet égard des fonctions différentes. La première n'est pas sans rapport avec le symbolisme assez superficiel du geste ; mais les deux autres, et surtout la dernière, ont une signification plus profonde :

L'intensité des poussées du Vouloir, la quantité variable de plaisir ou de déplaisir, voilà ce que nous reconnaissons dans la *dynamique* des sons. Mais leur essence vraie, non susceptible d'expression imagée, se cache dans l'*harmonie*... Tandis que le rythme et la dynamique sont encore en une certaine mesure des aspects extérieurs du Vouloir manifesté en symboles et gardent presque l'empreinte de l'Apparence, l'harmonie symbolise la pure essence du Vouloir. Dans le rythme et la dynamique, le phénomène particulier doit, par suite, se caractériser encore comme apparence ; de ce côté, la musique peut s'ériger en art de l'Apparence. Le résidu inanalysable, l'harmonie, parle du Vouloir en dehors et en dedans de toutes les formes phénoménales, et ainsi n'est pas seulement symbolisme du sentiment, mais *symbolisme de l'Univers*...

Fragm. d'un écrit posth. de 1870. — Kr. IX, 95-96.

Cf. IX, 219 : « Le principe de la musique réside au sein de cette Force qui, sous la forme du Vouloir, tire de soi le monde, constitué par sa vision. Le principe de la musique se trouve au delà de toute individuation... Le Vouloir, comme forme tout à fait primordiale de l'Apparence, fait l'objet de la musique. »

IX, 123 : « Musique absolue et mysticisme absolu se développent ensemble. »

XIV, 139 : « La musique, écho d'états dont l'expression intellectuelle a été le mysticisme : — sentiment d'illumination personnelle, traduction symbolique. »

De façon générale, d'ailleurs (IX, 210-211), « l'art a une signification métaphysique... C'est d'une même source qu'émanent art et religion. »

Cf. aussi extr. 16, 137.

12

A LA MÉLANCOLIE

Aux yeux pessimistes du poète, la Nature se personnifie en une Divinité sombre, souffrante Déesse dont il ne peut attendre que souffrance et mort cruelle, et à qui pourtant il ne refuse pas son culte.

... Tu m'as parlé, incapable d'humain mensonge,
vraie sous tes dehors si sourcilleux.
Rude Déesse de la sauvage Nature de roc,
Amie, tu aimes m'apparaître proche ;
tu me montres alors, menaçante, les traces du vautour
et l'envie qu'a l'avalanche de m'opposer son non.
Partout respire, grinçant des dents, la convoitise du sang,
douloureux désir de faire de la vie une proie.
Séductrice, sur sa roide table de roche,
la fleur, là-bas, se tend vers les papillons.

Je suis tout cela — j'en frémis — :
papillon séduit, fleur solitaire,
vautour et torrent de glace,
plainte de la tempête — tout cela pour ta gloire,
farouche Déesse en l'honneur de qui, courbé bas,
tête au genou, je gémis un hymne lugubre ;
pour ta seule gloire, ma perpétuelle
soif de vie, de vie, de vie...

*Gimmelwald, juil. 1871. — Kr. VIII, 339-340.
Cf. extr. 13, 19.*

13

APRÈS UN ORAGE DE NUIT

Le déchaînement des forces naturelles dans l'orage donnait à Nietzsche jeune un vif sentiment du divin ; cf. une lettre à Gersdorff du 7 avr. 1866 (Br. I, 25-26), où il dit comment l'exaltent tempête et foudre, qui lui semblent l'expression du « pur Vouloir ».

Pour le caractère prêté à ce divin, v. la pièce précédente.

Aujourd'hui, cape de brume, tu te suspends,
sombre Déesse, à ma fenêtre.

Lugubre voltige la nuée des flocons blêmes,
lugubre y bruit le ruisseau gonflé.

Ah ! dans la brusque lueur des éclairs,
dans le fracas indompté du tonnerre,
dans la vapeur du val, fait de moiteur empoisonnée,
le breuvage de mort a été ton œuvre, Magicienne !

Tremblant, j'ai déjà entendu, dans les minuits,
tes hurlements de joie ou de douleur,
j'ai vu tes yeux fulgurer et ta droite,
comme une lame, brandir la foudre.

Et, telle, tu t'approchas de mon lit solitaire,
toute cuirassée, avec des reflets d'armes,
et battis ma fenêtre d'une chaîne d'airain,
en me disant : « Apprends qui je suis !

Je suis la grande Amazone éternelle,
jamais féminine, douce ni sensible,
guerrière avec la haine et le sarcasme d'un guerrier,
en sa victoire, tigresse.

Mon pied fait partout des cadavres de ce qu'il foule ;
des brandons jaillissent du courroux de mes yeux,
des poisons de ma pensée — mais à genoux ! prie !
ou pourris, ver, feu follet, éteins-toi ! »

Gimmelwald, juil. 1871. — Kr. VIII, 341.

* *

14

[L'IVRESSE DIONYSIAQUE]

... Schopenhauer nous a décrit la prodigieuse *épouvante* qui saisit l'homme quand il est soudain trompé en sa confiance dans les formes de la connaissance des phénomènes, le principe de raison, sous quelque'un de ses modes, paraissant souffrir une exception. Si, à cette épouvante, nous ajoutons le suave transport qui, devant l'abolition du *principii individuationis*, monte en même temps du plus profond de l'homme, mieux, de la Nature, nous entrevoyons l'essence du dionysiaque, que nous saisirons surtout par l'analogie de l'ivresse. Soit sous l'influence du breuvage narcotique auquel tous les hommes ou peuples primitifs ont consacré des hymnes, soit grâce à la puissante approche du printemps pénétrant de joie toute la nature, s'éveillent ces élans dionysiaques en la poussée desquels le subjectif s'efface jusqu'à l'entier oubli de soi. Au moyen âge allemand encore, soulevées par cette même force dionysiaque, des bandes sans cesse croissantes, chantant et dansant, roulent leur flot d'un lieu à l'autre ; en ces danseurs de Saint-Jean ou de Saint-Guy, nous reconnaissons les chœurs bachiques des Grecs, avec leur préhistoire en Asie-Mineure, et même à Babylone et dans les orgiaques Sacées. Il est des hommes qui, par défaut d'expérience ou obtusion d'esprit, se détournent avec moquerie ou pitié de tels faits comme de « maladies collectives », dans le sentiment de leur propre santé ; ils ne se doutent certes pas, les pauvrets, du teint cadavéreux et de l'air spectral qu'a cette santé à eux, quand passe la vie ardente des exaltés dionysiaques.

Sous le charme du dionysiaque, l'alliance de l'homme avec l'homme n'est pas seule à se renouer : devenue étrangère, ennemie ou sujette, la Nature, de son côté, fête une fois encore sa réconciliation avec son Enfant prodigue, l'Homme. Spontanément, la terre offre ses dons et, pacifiques, les fauves des rochers ou du désert s'approchent. Le char de Dionysos disparaît sous les fleurs et les guirlandes ; panthère et tigre vont attelés sous son joug. Qu'on transpose en un tableau l'exaltant chant de « la Joie » de Beethoven, et qu'on ne soit pas en reste d'imagination quand les millions d'êtres tombent frémissants dans la poussière : c'est ainsi qu'on se rapprochera du dionysiaque. Maintenant l'esclave est homme libre, maintenant éclatent toutes les rigides, les hostiles barrières que la nécessité, l'arbitraire ou « l'audacieuse mode » ont établies entre les hommes. Maintenant, selon l'évangile de l'harmonie universelle, chacun se sent non seulement uni à son prochain d'un cœur réconcilié et débordant, mais identique à lui, comme si le voile de Maïa s'était déchiré et ne flottait plus qu'en lambeaux devant le mystérieux Un originel. Chantant et dansant, l'homme se comporte comme membre d'une communauté plus haute : il a désappris de marcher et de parler, et il est près de s'envoler en dansant dans les airs. Ses gestes disent l'enchantement. De même qu'à présent les bêtes parlent et que la terre donne lait et miel, quelque chose de surnaturel élève en lui la voix : il se sent dieu, lui aussi va ravi* et soulevé comme il a vu en songe aller les dieux. L'homme n'est plus artiste, il est devenu œuvre d'art. La puissance esthétique de la Nature entière, pour le contentement souverain de l'Un primordial, se révèle ici sous les accès de l'ivresse*. La plus noble glaise, le plus précieux marbre ici se pétrit ou se taille : l'Homme ; et aux coups de ciseau de l'Artiste dionysien universel répond le cri des mystères d'Eleusis : « Vous vous prosternez, millions d'êtres ? Pressens-tu le Créateur, Monde ? » —

Extr. de La Naissance de la Tragédie. — Kr. I, 23-25.

Cf., outre Schopenhauer (Le Monde comme Vouloir et Représentation, IV, § 63), Schiller, avec son hymne A la Joie, mis en musique par Beethoven dans la Neuvième Symphonie.

et où le chœur étend, heureux, son fraternel amour aux « millions d'êtres » du monde entier, qu'il associe à la pensée du Créateur. Si Nietzsche nomme ici Beethoven plutôt que Schiller, c'est qu'à ses yeux la conception du premier, par sa puissance naïvement ardente, a seule un caractère dionysiaque. « Que le poème de Schiller « A la Joie », dit-il ailleurs (Kr. IX, 220-221), ne cadre nullement avec la dithyrambique ivresse de salut universel dont exulte cette musique, et même soit noyée comme un pâle clair de lune par cette mer de flammes, qui m'ôterait ce sentiment très sûr ? »

Cf. aussi Kr. XVI, 226-227 : « L'état de joie qu'on appelle ivresse est proprement un haut sentiment de puissance... Les perceptions de temps et d'espace sont modifiées : d'immenses lointains sont embrassés du regard et, pour ainsi dire, découverts ; extension de la vue à des ensembles et des distances plus considérables ; affinement de l'organe, qui perçoit maints détails très menus et très fugitifs ; divination, faculté de comprendre grâce au plus léger secours, à la moindre suggestion... Dans l'ivresse dionysiaque, il entre excitation sexuelle et volupté. Extrême calme de certains sentiments d'ivresse (plus exactement, ralentissement des impressions de temps et d'espace)... »

Cf. enfin extr. 15, 118, 129.

* *

15

[LE DITHYRAMBE]

Dans le dithyrambe dionysiaque, l'homme est porté à la plus haute exaltation de ses facultés symboliques. Quelque chose d'inouï tend à se traduire, l'évanouissement du voile de Maïa, l'Identité comme Génie de l'espèce, voire de la Nature. Maintenant, l'essence de la Nature doit s'exprimer symboliquement : un monde nouveau de symboles s'impose, et c'est tout le symbolisme corporel, non seulement celui de la bouche, du visage, de la parole, mais la complète mimique de la danse, animant de son rythme tous les membres. En outre s'élèvent les autres forces symboliques, celles de la

musique, en son rythme, sa dynamique et son harmonie, avec une soudaine impétuosité. Pour comprendre ce déchaînement de toutes les forces figuratives, il faut que l'homme ait atteint déjà ce degré de dépersonnalisation qui, en elles, demande expression : le ministre du culte dithyrambique de Dionysos n'est donc compris que de ses pareils...

Fragm. de La Naissance de la Tragédie. — Kr. I, 28-29.
Cf. extr. II, 137.

* *

16

[IDENTIFICATION A L'ÊTRE]

Une consolation métaphysique nous arrache momentanément à l'agitation des apparences changeantes. En de brefs instants, nous sommes vraiment l'Être premier lui-même et nous ressentons son appétit, son Bonheur effrénés d'exister. Lutte, douleur, anéantissement des phénomènes nous semblent alors imposés par l'excès des formes d'existence sans nombre qui font irruption dans la vie en se heurtant, par l'exubérante fécondité du Vouloir universel. L'aiguillon furieux de ces souffrances nous point au moment même où nous ne faisons qu'un avec l'immense Bonheur primordial de l'existence et où, dans le ravissement dionysiaque, nous pressentons ce que ce Bonheur a d'indestructible et d'éternel. L'effroi et la pitié ne nous empêchent pas d'être des Heureux-vivants, non en tant qu'individus, mais comme identifiés au *seul* Vivant, dans l'ivresse créatrice de qui nous nous fondons.

Fragm. de La Naissance de la Tragédie. — Kr. I, 117.

* *

[LA MUSIQUE DE « TRISTAN »]

Nietzsche veut montrer que la musique pure, abstraction faite des paroles, a un pouvoir redoutable d'évocation et de liaison métaphysiques.

Je dois réserver mes remarques à ceux qui, en parenté immédiate avec la musique, y trouvent comme leur sein maternel et ne sont guère reliés aux choses que par d'inconscients rapports musicaux. A ces vrais musiciens, je demande s'ils peuvent imaginer un homme capable de percevoir le troisième acte de « Tristan et Iseult » dépourvu de tout auxiliaire verbal ou imagé, rien que comme une immense phrase symphonique, sans rendre le souffle en la tension convulsive de toutes les ailes* de l'âme. Un homme qui, comme ici, aurait pour ainsi dire appliqué son oreille au ventricule du Vouloir universel, qui sentirait le frénétique désir d'existence, torrent mugissant ou très doux ruisseau vapoureux, se répandre de là dans toutes les artères du monde, cet homme ne se briserait pas du coup ? Il supporterait, en la misérable enveloppe de verre* de l'individu humain, d'ouïr l'écho des cris sans nombre de joie ou de douleur venant du « vaste empire de la Nuit* universelle », sans irrésistiblement, à l'appel de cette pastorale métaphysique, chercher bercail dans sa Patrie d'origine ?...

Mais ici se fait jour la force *apollinienne*, tendant, par le baume d'une illusion enchanteresse, à remettre l'individu presque brisé : soudain nous croyons ne plus voir que Tristan se demandant, immobile et la tête lourde : « Le vieil air ! que m'éveille-t-il ? » Et ce qui nous impressionnait comme un profond soupir jailli du Centre de l'Etre ne fait plus que nous dire comme « déserte et vide est la mer ». Et alors que, l'haleine coupée, notre vie nous semblait s'éteindre en l'expansion convulsive de tous sentiments et qu'un simple fil nous rattachait à cette existence, nous n'entendons et ne voyons

plus que le héros blessé à mort et pourtant ne mourant pas, avec son cri désespéré : « Désir ! désir ! en mourant, désirer ; ne pas mourir de désir ! »...

Extr. de La Naissance de la Tragédie. — Kr. I, 148-149.

Cf. I, 553-554 : « Tristan et Iseult : le véritable opus metaphysicum de tout art, œuvre qui a sur elle le regard en déclin d'un mourant, avec son insatiable, son très doux désir des mystères de la Nuit et de la Mort, loin de la vie qui, méchanceté, mensonge, séparation, brille d'une clarté matinale, d'une clarté crue, fantastique et effrayante ; avec cela, drame de la plus austère rigueur de forme, souverain en sa simple grandeur et, par là, en harmonie avec le mystère dont il parle, la mort dans le corps vivant, l'unité dans la dualité. »

IX, 251 : « Dans Tristan, mot, pensée et image contre-pèsent l'idéalisme tout à fait dévorant de la musique. »

XV, 39 : « Je crois connaître mieux que personne les miracles dont Wagner est capable, les cinquante mondes de ravissements inconnus pour lesquels il avait des ailes que nul autre n'avait. »*

IX, 118 : « Cette élévation est toute religieuse : le chef-d'œuvre dramatique peut par suite remplacer la religion. »

Cf. aussi extr. II, 20, 137.

* *

18

[PHILOSOPHES, ARTISTES ET SAINTS]

Il faut qu'on nous élève — et quels sont ceux qui nous élèveront ?

Ce sont ces vrais hommes, ces évadés de l'animalité : philosophes, artistes et saints* ; à leur apparition et par leur apparition, la Nature, qui autrement ne saute jamais, fait son unique saut et c'est un saut de Joie, car elle se sent pour la première fois arrivée au but, c'est-à-dire là où elle comprend qu'elle doit désapprendre d'avoir des buts et qu'elle a trop

misé au jeu de la vie et du devenir. En cette connaissance, elle se transfigure et une douce lassitude vespérale, que les hommes appellent « la beauté », repose sur sa face. Ce que par cette expression transfigurée elle traduit alors, c'est le grand *éclaircissement* de l'existence ; et le suprême souhait que puissent faire les mortels, c'est de prendre longuement part, et l'oreille ouverte, à cet éclaircissement. Si l'on songe à tout ce que Schopenhauer doit avoir *oui* au cours de sa vie, on se dira sans doute : « Ah ! mes oreilles sourdes, ma tête trouble, mon bon sens vacillant, mon cœur racorni, ah ! tout ce que j'appelle mien, comme je le méprise ! Ne pouvoir voler, mais seulement voleter ! Regarder au-dessus de soi et ne pouvoir s'élever ! Connaître et prendre ferme le chemin du point de vue à horizon illimité du philosophe et, après quelques pas, chanceler et reculer ! » Et ce vœu grandiose ne dût-il se réaliser que pour un jour, comme on offrirait volontiers en échange le reste de sa vie ! — monter aussi haut que jamais penseur ait monté, jusqu'en l'air pur de l'Alpe et du glacier, là où les choses n'ont plus de brume, plus de voile et où leur nature essentielle s'exprime en traits durs et rigides, mais avec une sûre intelligibilité... Rien que d'y penser, l'âme devient solitaire et infinie ; mais si son vœu se réalisait, si son regard, comme un rayon de lumière, tombait de haut, fulgurant, sur les choses, et que s'évanouissent honte, crainte et désir, quel nom donner à son état : à cette neuve et énigmatique émotion sans agitation où ensuite, comme l'âme de Schopenhauer, elle resterait éployée sur l'immense livre hiéroglyphique de l'existence, sur la science pétrifiée du Devenir ; non pas nuit, mais lumière embrasée, lumière de pourpre inondant le monde ?...

La Culture... met chacun de nous devant cette unique tâche : *favoriser en nous et hors de nous la formation du philosophe, de l'artiste et du saint, et, par là, travailler à l'accomplissement de la Nature*. Car, de même que la Nature a besoin du philosophe, elle a besoin de l'artiste à une fin métaphysique : pour être éclairée sur soi, pour que lui soit présenté en image claire et achevée ce que dans l'agitation de son devenir elle ne peut jamais voir distinctement — et pour pouvoir ainsi se connaître... Enfin la Nature a besoin du saint, chez qui

le moi est tout dissous et dont la vie souffrante n'est plus ou presque plus l'objet d'un sentiment individuel, mais bien d'un très profond sentiment de ressemblance, de sympathie et d'identité avec tout ce qui vit ; du saint, chez qui se produit ce miracle de transformation que le jeu du Devenir ne rencontre jamais en ses hasards, cette finale et suprême incarnation dans l'homme à laquelle tend la poussée de toute la Nature vers sa délivrance de soi. Sans nul doute, nous avons tous des affinités et des liens avec lui, comme nous avons des affinités avec le philosophe et l'artiste. Il vient des instants, et comme des étincelles du Feu de tout éclat et de tout amour, à la lueur desquels nous ne comprenons plus le mot « moi » ; il est au delà de notre être quelque chose qui, en ces instants, devient de l'en-deçà, et c'est pourquoi, du plus profond de notre cœur, nous désirons des ponts entre ici et là-bas...

Extr. de Schopenhauer Educateur. — Kr. I, 438-441.

Cf. IX, 204 : « Chez les génies et les grands saints, le Vouloir parvient à sa délivrance. »

* *

19

[LE SENTIMENT TRAGIQUE]

Que l'individu soit promu à quelque chose de supra-personnel — tel est l'objectif de la tragédie ; qu'il désapprenne la terrible angoisse que la mort et le temps donnent à l'être individuel ! car dans le moindre instant, le plus infime atome de son existence, il peut rencontrer quelque chose de sacré qui rachète toute lutte et tout malheur : *l'état d'âme tragique*. Et si l'humanité entière doit mourir un jour — qui en douterait ? — il s'impose à elle, comme mission suprême pour tous les temps à venir, de se souder si bien à l'Un et au Général qu'elle puisse aller *comme un tout* à la fin qui l'attend, avec un *sentiment tragique*. Cette mission suprême renferme tout ennoblissement humain ; son rejet définitif

évoquerait la plus sombre image qui pût s'offrir à l'âme d'un ami de l'humanité. C'est là mon impression. Il n'y a qu'un espoir, qu'une assurance pour l'avenir de l'Humain : c'est que le sentiment tragique ne meure pas. Il faudrait qu'une lamentation sans égale retentît sur la terre si les hommes le perdaient tout à fait ; par contre, il n'est pas de joie plus enivrante que celle de savoir ce que nous savons — sur la renaissance de la pensée tragique dans le monde. Car cette joie est une exultation toute supra-personnelle et unitive devant la communion et le progrès assurés de l'Humain.

Extr. de Richard Wagner à Bayreuth. — Kr. I, 523.

Cf. IX, 117 : « La tragédie fait pressentir une délivrance du monde. »

IX, 123 : « ... Les Eléates, Héraclite, Empédocle, philosophes tragiques. La religion tragique chez les Orphiques. »

IX, 230 : « La tendance tragique, due à l'Esprit de la musique. »

XIV, 370 : « Tant qu'elles restent riches, débordantes de force, les races fortes ont le courage de voir les choses comme elles sont : tragiques. »

XV, 66 : « Je promets une époque tragique : l'art souverain dans l'acquiescement à la vie, la tragédie, renaîtra quand l'humanité se rappellera les guerres les plus acharnées, mais les plus nécessaires [celles de Midi ou celles du Soir], sans en souffrir. »

XVI, 268-270 : « La prédilection pour les choses déconcertantes et redoutables est symptôme de force... La joie puisée dans la tragédie distingue les époques et les caractères forts. Son non plus ultra est peut-être la divina commedia... La profondeur de l'artiste tragique consiste en ce que son instinct esthétique embrasse du regard les suites éloignées..., qu'il acquiesce à l'économie générale des choses, qui justifie le redoutable, le méchant, le déconcertant, et ne se borne pas à le justifier. »

XVI, 377 : « J'ai placé la Connaissance devant des images si terribles que tout « plaisir épicurien » est ici impossible. Seule, la joie dionysiaque est assez accueillante — : c'est moi qui ai découvert le tragique. »

Cf. aussi extr. 47, III, 123.

[LES DEUX RÉALITÉS]

« Je veux que vous alliez d'un bout à l'autre de mes mystères, vous avez besoin de leurs purifications et de leurs commotions. Osez le faire pour votre salut et évadez-vous du canton crépusculaire de la nature et de la vie qui, seul, semble connu de vous ; je vous mènerai en un monde réel, lui aussi : à vous de dire, en revenant de mon antre à votre jour, quelle est la vie la plus réelle, et où est vraiment le jour et où, l'antre. C'est en son dedans, et avec trop d'excès, que la Nature est le plus riche, puissante, heureuse, redoutable ; vous ne la connaissez pas dans la vie ordinaire : apprenez à redevenir Nature, puis, avec elle et en elle, laissez-vous transformer par ma magie d'amour et de feu. »

C'est l'Art de Wagner qui parle ainsi aux hommes...

Fragm. de Richard Wagner à Bayreuth. — Kr. I, 536.

Cf. I, 543 : « A nous, qui ne faisons que goûter, sans le créer, l'art du drame dithyrambique, le rêve semble presque plus vrai que la vie éveillée, que le réel ; combien, à plus forte raison, le créateur doit-il discréditer cette opposition ! ... Peut-être s'offre-t-il comme le seul Eveillé, le seul ayant le sens du vrai, du réel, parmi des dormants* incohérents et tourmentés, parmi des êtres en proie tous à l'illusion et à la souffrance. »*

Cf. aussi extr. 16.

* *

QUAND VIENT MIDI

Celui pour qui le Matin de la vie a été actif et orageux a, vers le Midi de la vie, l'âme prise d'un étrange besoin de repos, qui peut durer des mois et des ans. Le silence se fait autour de lui, le son des voix est de plus en plus lointain ;

le soleil laisse, presque d'aplomb, tomber ses rayons sur lui. En un pré caché dans les bois, il voit le grand Pan dormir ; toutes choses de la nature sont endormies avec lui, une expression d'éternité sur la face — lui semble-t-il. Il ne veut rien, ne se soucie de rien, son cœur ne bat pas, seul son œil vit — c'est une mort qui n'endort pas les yeux. Cet homme voit alors maintes choses qu'il n'a jamais vues, et, à perte de vue, tout est enveloppé et pour ainsi dire enseveli en un réseau de lumière. Il se sent heureux à ce spectacle, mais c'est un lourd, lourd bonheur... Aux hommes vraiment actifs, les états de connaissance prolongés apparaissent presque inquiétants et morbides, mais non déplaisants.

*Extr. du Voyageur et son Ombre. — Kr. III, 358-359.
Cf. extr. 96.*

* *

22

LA PRIÈRE POUR DEMANDER LA FOLIE]

Avec un intérêt passionné, Nietzsche s'est penché sur le problème de la folie, envisagée en particulier (II, 132, 172) dans ses rapports avec le sentiment religieux. Ici, c'est en profonde sympathie d'âme — lui qui écrira (extr. 63) : « La cécité de l'aveugle et son tâtonnement chercheur doivent attester la puissance du Soleil de ses visions » — qu'il refait la prière de ceux qui ont demandé pour leur mission le sceau de l'inconscience et du délire, et imploré la grâce d'être des fous de Dieu.

Si... des idées, des appréciations, des tendances nouvelles et dissidentes n'ont cessé de surgir, ce fut en redoutable compagnie : presque partout, c'est la folie qui fraie la voie

à la conception neuve, qui brise le joug d'une coutume, d'une superstition vénérée. Comprenez-vous pourquoi ce dut être la folie ? C'est-à-dire quelque chose en la voix et le geste d'aussi effrayant et imprévisible que les caprices démoniaques du temps ou de la mer, et commandant par suite une crainte et une attention du même genre ? Quelque chose qui porte la marque de l'absolument involontaire avec autant d'évidence que les convulsions et l'écume de l'épileptique, et semble faire du fou le masque, le porte-parole d'une Divinité ? Quelque chose qui, donnant au messager même de l'idée nouvelle respect et peur de soi au lieu de remords, le pousse à s'en faire le prophète et le martyr ? —...

Qui osera jeter un regard dans le chaos des détresses morales atroces et sans mesure où précisément les hommes les plus féconds de tous les temps ont sans doute languï ? Et entendre ces soupirs des solitaires, des esprits troublés : « Ah ! donnez-moi la folie, Puissances célestes ! La folie, pour qu'enfin je croie en moi. Donnez-moi des délires et des convulsions, des clartés et des ténèbres soudaines, l'épouvante d'un froid ou d'un chaud comme nul mortel n'en a encore senti, celle du vacarme et des spectres ; faites-moi hurler, jeter des cris plaintifs, comme une bête ramper : pourvu que je trouve crédit auprès de moi. Le doute me dévore ; j'ai tué la Loi, la Loi me fait trembler comme le cadavre un vivant : à moins d'être *plus* que la Loi, je suis de tous le plus réprouvé. L'esprit nouveau qui est en moi, d'où vient-il, s'il n'est de vous ? Prouvez-moi donc que je suis vôtre : la folie seule me le prouvera. »...

Fragm. d'Aurore (Importance de la folie dans l'histoire de la moralité). — *Kr. IV, 21-23.*

* *

23

[ÉLOGE DU CHRISTIANISME]

Il m'est venu à l'idée... qu'en mon livre l'incessant débat intime avec le *christianisme* devait vous sembler étrange et

même pénible ; c'est pourtant le meilleur élément de vie idéale que j'aie réellement connu : dès l'enfance, je l'ai suivi jusqu'en maint recoin et je crois ne lui avoir jamais manqué d'égards dans mon cœur. En définitive, je suis le *descendant* de lignées entières d'ecclésiastiques chrétiens — pardonnez-moi cette étroitesse.

Lettre à Peter Gast du 21 juil. 1881 (Br. IV, 63), au sujet d'Aurore.

Cf. extr. 104, 120.

PÉRIODE THÉOSOPHIQUE

1881-1888

LE DIVIN DANS LA DERNIÈRE PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE

Annoncé par plus d'un symptôme précurseur, le choc d'âme occasionnant la « conversion » mystique de Nietzsche se produisit en août 1881 dans la haute solitude de Sils-Maria (24) ; il devait se compléter au début de l'année suivante par le revif psychique du plus beau des janviers génois (27). Ce fut, semble-t-il, un lumineux réveil spirituel, d'où naquirent non seulement la grande figure dionysiaque de Zarathoustra ou du Surhomme (50) et la grande idée du Retour éternel (25), mais encore tout un ensemble de conceptions métaphysiques ou prophétiques connexes, souvent aussi importantes sinon plus, quoique moins éclairées. Sans doute n'est-il pas inutile, pour la compréhension générale des pages qui vont suivre, de donner ici de cette théosophie une assez large esquisse, dont le lecteur pourra aisément contrôler lui-même la vérité par l'analyse des textes comparés.

* * *

Avant tout, ne nous laissons pas tromper par les polémiques antichrétiennes de Nietzsche : plutôt que contre Dieu même, elles portent contre une certaine conception de l'humain et aussi contre une certaine conception du Divin. Le reproche essentiel que fait Nietzsche à la foi de ses pères, c'est d'avoir un caractère plus moral que proprement religieux, Dieu y étant adoré non pour lui-même, mais pour un revêtement accidentel, le muable « épiderme » éthique (127), et en quelque sorte conditionnellement : pourvu qu'il soit Dieu-Providence, juste Dieu et bon Dieu, au sens consacré

des termes. Le fils du pasteur de Rœcken a recouvré — au moins intermittente — une vive foi religieuse, mais extra-morale, supra-morale ; son Absolu est au delà, au-dessus du bien et du mal, distinction trop relative, trop humaine, pour ne pas dire trop démoniaque.

A ses yeux, en sa maturité d'esprit extasiée, Dieu, nommé ou non, représente soit le Tout, soit le Très-haut dans le Tout. Comme Tout, infini et éternel, Il est synthèse du divers, harmonie du discordant, mariage des opposés : en premier lieu, de l'être et du devenir. Comme forme une et parfaite du Tout, splendeur immaculée de l'être jalonnant les éternités, Il a été et sera Minuit profond : Pureté suprême, Beauté suprême, Joie et Bien suprêmes. Comme Ame du devenir, Il est la mystérieuse, la terrible, la tendre Cloche de Minuit, écho des lointains Minuits passés et annonce des lointains Minuits futurs, mémoire et pressentiment, regret et désir, puissante nostalgie divine couvant son Vouloir de Puissance au-dessus et au fond des choses créées.

Mais plus que tout ce qui peut se dire, Il est ce qui ne saurait s'exprimer, l'Ineffable qui écarte la familiarité des précisions et des noms humains, le Très-distant, le Très-étranger, le Très-inconnu, qui ne se laisse approcher que par des symboles pleins de tendre vénération, d'humilité frémissante et de vague discret, comme ceux de l'Arbre ou de la Source de Vie, du Mont ou du Soleil mystiques.

* *
*

A peine plus traduisible par des mots est le principe métaphysiquement mauvais qui, en Dieu et hors de Dieu, s'oppose à Dieu et que Nietzsche, par un à peu près symbolique, appelle l'Esprit du Poids. Il est le Tentateur, le Désir originel, divin encore, de chute créatrice, par lequel la Perfection se fuit pour l'imperfection et l'Être pour le devenir. Figuré par le Nain démiurge, il est le diabolique ressort du processus qui fait tomber toutes choses et tend à les empêcher de remonter à Dieu. Il est même le Déicide, car, lourd Serpent noir, il a, autant que faire se pouvait, tué le Suprême Divin, dont il voudrait encore étouffer la renaissance.

A l'Ennemi pesant s'oppose l'Esprit de Légèreté, le Dionysien : Liberté voulante et Vouloir aimant, attiré par ce qu'il y a de plus haut en Dieu, dont son feu indomptable vient aviver la Lumière. Médiatrice de salut entre le plus pur Divin et le divin très mélangé de la nature, son activité unifiante vise à purifier celui-ci et à l'élever vers Celui-là ; tantôt (115), influence silencieuse et douce, elle semble aller sur des pattes de colombe, tantôt (82) elle éclate à l'improviste, action mugissante ou rugissante, qui détruit pour créer. Dionysos Bromios intervient dans le cours des choses comme dieu et aussi comme semence de dieux : notre histoire, en particulier, est dominée par ses fils, les Esprits dionysiens, qui, dans les intervalles de leur vie céleste, se font hommes pour être, tel Zarathoustra, des Dionysos terrestres, fidèles à l'Arbre de Vie comme leur Père, Vigne tendrement enlaçante.

Le Dionysien est l'Éternel-Masculin, l'Arianéen, l'Éternel-Féminin, dans l'humanité et la surhumanité, la nature terrestre et la nature céleste : principes jumeaux, amours réciproques et amours convergents du Très-Haut. La Sagesse d'Ariane s'offre comme réceptacle docile et miroir objectif à toute activité divine, dionysienne ou supra-dionysienne ; les âmes ailées y ont leur Patrie de riant accueil, qui ouvre sa vaste demeure lucide à leur songe clairvoyant.

* * *

Dieu, l'Esprit du Poids, Dionysos, Ariane : tels sont les grands personnages du Drame divin, de l'Action cosmogonique et théogonique qui a pour théâtre les deux mondes. D'une part (39, 131, 132), hors de toute voie humaine — par delà l'ombre et le froid, par delà vie terrestre et mort — s'étend le chaud empire de la Nuit claire, ténèbres pour l'œil de chair, océan de Lumière pour l'œil spirituel ; immensité de Bonheur parfois orageuse et parfois douce « comme de la soie, et comme de l'or, et comme une rêverie de bonté » ; paradis des âmes à longue vie où tout est léger, même un peu l'Esprit du Poids. D'autre part, apparu plus tard et appelé à disparaître plus tôt, le monde terne de ce que nous appe-

lons le Jour, îlot de l'Infini céleste où les Voyageurs hyperboréens viennent par échappées accomplir leur mission dionysienne, avant de regagner le large par la mort volontaire.

Cette idée du retour possible, par l'extase ou la mort, à une autre sphère meilleure, vrai séjour des vraies Ames, semble ainsi appartenir à ce qu'il y eut de plus vivace, avec le moindre balancement de doute, dans les croyances de Nietzsche, puisque survivant à sa foi première, nous l'avons déjà vu retrouver place en sa métaphysique romantique et laisser des traces encore plus rapprochées de la dernière période. Si Zarathoustra se prononce parfois contre les arrièremondes ou dit que l'âme est plus vite morte que le corps, c'est sans doute, nous le verrons, dans une intention d'utile exotérisme ; et c'est peut-être parce qu'il s'adresse à ceux qui, ne pouvant espérer la Vie supérieure, n'ont que faire d'une cosmologie et d'une cosmogonie doubles.

* * *

Cosmogonie et théogonie sont, pour ainsi dire, en corrélation inverse. Quand le cosmique croît, le Divin décroît et quand les mondes vont à leur fin, la Renaissance suprême approche. La Création épuise la substance, tarit le « sang » de Dieu ; la mort des vies rallume la Vie des Vies. Ainsi, et à plus d'un égard, mort et Vie sont solidaires. Les deux processus opposés, création destructrice et destruction créatrice du Divin, Évolution et Involution, se commandent l'un l'autre. Au chemin d'en bas fait nécessairement suite le chemin d'en haut. Le point d'arrivée du second se confond avec le point de départ du premier : c'est Minuit, l'alpha et l'oméga. Le Devenir tourne en rond.

Et, à soi fidèle, le cercle qu'il décrit repasse toujours par sa propre courbe, tracée une fois pour toutes. A travers les éternités s'ouvre et se clôt sans fin le Drame de Dieu et des dieux. Une infinité de grands cycles vitaux se succèdent et s'imitent ; aucun ne diffère en rien de ceux qui l'ont précédé ni de ceux qui le suivront. N'importe quel moment donné, avec toutes ses existences, en leur cadre intact de relations sans nombre, a déjà été dans chaque univers passé, comme

il sera encore dans chaque univers futur, terme inchangé de la même série de moments, chaînon éternel de la même chaîne éternelle. C'est à jamais le recommencement de l'identique, le mobile et immuable Anneau des Anneaux, traduisant dans le devenir la nostalgie de l'être. Ainsi l'éternel Retour, qui semblait, avec le Vouloir de Puissance, constituer l'essentiel de la dernière métaphysique nietzschéenne, y rentre comme partie intégrante, mais en un tout grandi et sous un jour nouveau.

* * *

Étroitement liée à la théosophie de Nietzsche est sa philosophie mystique de l'histoire. Dans le cours général des choses, elle attribue à notre monde, si inférieur qu'il soit, un rôle important. Quelle est la raison d'être, quel est le sens de la Terre ? La réponse diffère selon le point de vue, exotérique ou ésotérique. La raison d'être la plus accessible, sur un plan déjà mystique, de la Terre et de l'humanité, c'est d'enfanter la grandeur surhumaine : « Le Surhomme est le sens de la Terre. » Mais il y a une justification de l'existence terrestre encore plus profonde et plus large : en chacun de ses cycles successifs, nous l'avons vu, le Devenir forme un grand Drame dont le Dramaturge et les vrais acteurs sont d'essence divine, soit supra-dionysienne, soit dionysienne ; or, notre histoire représente la période centrale et comprend le tournant décisif de ce dramatique processus, dont le début et la fin se passent au Ciel ; le Surhomme doit y prendre une part insigne et c'est ce qui motive, au fond, l'enseignement de premier plan montrant en lui le sens de la Terre.

Doué de cette Connaissance intuitive dont la pénétration se rit du temps, Zarathoustra embrasse de sa vue prophétique les actes du Drame universel et les Heures de la Journée humaine. Le Matin de l'humanité a été l'époque des premiers grands Fervents, des fondateurs de la civilisation religieuse et morale. Midi est le milieu de l'histoire terrestre et aussi de l'histoire supra-terrestre : bouleversement politique et vif éclaircissement de Connaissance aux redoutables révélations ; mais surtout première victoire du Dionysien

sur l'Esprit du Poids et changement de sens du Devenir un peu semblable au renversement des sphères dans le mythe de Platon, la finalité involutive se substituant au hasard évolutif et nouant l'action vers le dénouement de Minuit, de sorte que le Drame devient Tragédie par excellence : « incipit tragoedia » (47). L'Après-Midi sera le millénaire zarathous-trien, de noblesse un peu froide, où, avec une main de fer gantée de velours, les hommes supérieurs tiendront en maîtres les destins humains, mais sans pouvoir les fixer. Ensuite viendra le Soir, marqué, en un long Crépuscule de décadence généralisée, par un puissant retour offensif de l'Esprit du Poids, avec la triste petitesse foisonnante du Dernier Homme, « puce de la Terre » ; — mais divinement illuminé enfin par l'avènement de son Surhomme, le Très-lointain du Dernier Homme, souverain pur, fort, intrépide et mystérieux du globe, qu'il conduira au terme voulu de son histoire, à son prophétique Minuit, seconde victoire dionysienne, étape de clarté vers un autre Minuit plus vainqueur et plus clair encore.

* *
*

Ainsi distinguée un peu sous son demi-jour prémédité, la dernière pensée mystique de Nietzsche se laisse deviner comme étant tout un monde aux multiples domaines : psychologie et logique du spirituel, doctrine, mythologie et symbolique du Divin, prophétisme historique et théogonique, ésotérisme du destin des âmes, morale surhumaine. Voilà ce que le grand penseur paraît avoir regardé comme sa Vérité entre 1881 et 1889, du moins aux heures confiantes inondées de persuasive lumière, sauf à en douter aux heures grises ou, dans ses réflexions d'autocritique, à ne considérer toute cette conception du Devenir que comme moyen humain de traduction et d'approche, mythe complexe de poète faisant balbutier le Silence et prendre forme d'emprunt à une Vérité très profonde et très inaccessible, masque dernier de l'Indéfinissable fascinant et aveuglant, du grand Mystère d'horreur et d'ivresse.

Car, ici encore, le Divin de Nietzsche est un Divin intensément voulu, intensément perçu et senti, intensément aimé.

De tout son être, l'auteur du *Zarathoustra* vivait sa Vérité ou son mythe tragique ; soit exultant, soit crucifié, il vivait Dieu, et c'est « de son sang » qu'il écrivait. Comment eût-il su écrire pour le présent ? Sa pensée extatique était trop distante de la pensée contemporaine pour pouvoir partager avec elle son fulgurant secret ; aussi s'est-elle renfermée en son monde propre, en sa solitude épouvantée et ravie, en l'impénétrable maison de verre de ses symboles pour l'avenir.

PÉRIODE THÉOSOPHIQUE
ÉPOQUE DU JOYEUX SAVOIR
1881-1882

LE RENOUVEAU SPIRITUEL DE 1881-1882

Après des alternatives de résistance et d'abandon, Nietzsche cède à la pente de sa nature et glisse sans retour durable de l'intellectualisme critique à une mysticité renouvelée, dont la chaude houle va le porter souvent désormais. En une « atmosphère de fête » et un horizon dilaté, il trouve, au moins par intervalles, l'ivresse du bonheur spirituel et l'illumination du Savoir intuitif. L'« Aurore » espérée et entrevue dans l'ouvrage paru en juillet 1881 déploie peu après sa clarté pour lui préparer un rayonnant Midi de Connaissance, assez semblable à celui de l'extr. 21, mais plus précis en son panorama objectif. « Quelle belle année que 1881 ! » écrira-t-il.

Le Suprême Divin réapparaît dans la vision du penseur, dominant et embrassant toutes choses. C'est (28, 34, 47, 52) le Soleil d'incomparable éclat qu'on recherche au risque de s'y brûler ; c'est aussi (54) le « Trône des Nues » que nul ne saurait approcher sans attirer la foudre sur sa tête ; c'est enfin (25, 31) le circulaire torrent de Vie qui tournoie dans l'Éternité, en ne s'arrêtant qu'au Gouffre immobile de l'Identité ineffable. Nietzsche est ravi en extase, mais non moins effrayé, par l'idée du Retour éternel, de la chute revenant toujours après l'Apogée, de l'existence revenant toujours pareille après la bonne mort. Le principal témoin de sa vie en 1882 (L. Andréas-Salomé, ouvr. cité, p. 222) nous dit à propos de cette pensée : « Inoubliables sont les heures où il me la confia pour la première fois, comme un mystère, comme quelque chose dont la constatation et la confirmation lui inspiraient une horreur indicible : il n'en parlait qu'à voix basse et avec tous les signes de la plus profonde épouvante. »

De l'Éternel émane le Divin perdurable, que Nietzsche,

plus peut-être qu'à toute autre époque de sa vie, sent alors en lui. A certains moments (50), le promeneur solitaire de Sils-Maria ou de Portofino voit hors de lui son Zarathoustra, apparition surhumaine ; mais, à d'autres moments, il se distingue à peine de son double idéalisé, de son idéal divinisé. Dans son ivresse de Hauteur et de Clarté, il lui semble (35, 36, 37) être Hauteur et Clarté. Cette Terre l'intéresse surtout par les tâches mystiques successives qu'il doit y remplir. Après l'achèvement de chacune d'elles (32, 38, 39, 51, 52, 53), son âme, heureuse, ira où vont les âmes divines, sous le radieux regard de l'Astre des Astres, Œil de l'Immensité.

Qui a une telle âme dionysiaque est forcément parmi les hommes comme un étranger, bien plus, comme un être d'une espèce étrangère et monstrueuse, venue de l'inconnu. Pour pouvoir vivre avec eux, sans préjudice d'autres raisons — car, au sujet de cette exigence presque instinctive en lui, Nietzsche abonde en justifications variées —, il importe qu'il s'adapte un masque : un masque l'amoindrissant, un masque le rendant un peu semblable à eux et, si possible, pire qu'eux ; ainsi (29), placé dans une société plus qu'à demi diabolique, il devra, saint d'une foi nouvelle, se déguiser en diable, ne laissant percer son vrai visage que pour les âmes fraternelles de l'avenir.

Et il n'importe pas moins à Nietzsche de protéger sa pensée profonde contre les atteintes profanatrices et dangereuses des lecteurs de son siècle, pratiquement indispensables, mais indignes d'elle, pour la faire parvenir intacte, par-dessus leur tête, aux futurs collaborateurs-nés de sa « grande politique », à ses frères de Midi, de l'Après-Midi et du Soir. C'est en partie pourquoi s'introduit dans les poésies de 1882 la « langue » réservée dont parle l'auteur en un coin de ses œuvres posthumes (Kr. XIV, 356) et dont il ne se déshabituerait plus. On pourra se rendre compte que cette langue, imagée ou elliptique, mais transparente en somme aux yeux dessillés, n'a rien d'un grimoire sybillin ni d'un laborieux cryptogramme ; elle répond sans effort aux tendances intimes de toute mystique et à la vie même d'une fervente pensée nourrie du passé ; les symboliques religieuses antérieures s'y fondent dans la plus naturelle simplicité ; et l'on

ne sait ce qui doit émerveiller le plus : l'étonnante économie des moyens de défense employés ou l'incroyable cécité des commentateurs depuis soixante ans.

En son secret bien gardé, en son assurance de rétion jalouse, Nietzsche souffre cependant de ne pas avoir assez bien su, même pour soi, fixer et perpétuer l'exquise fraîcheur veloutée de telle expérience intérieure, vite chassée par une autre, au fil d'un temps aussi fécond ; les mots ne laissent-ils pas toujours à désirer devant l'éphémère délicatesse de certains états d'âme ? « J'ai saisi au vol cette intuition, écrit-il avec un soupir dans son ouvrage de 1882 (Kr. V, 228), me hâtant de prendre les premiers mots venus pour la retenir et empêcher sa fuite ; et les mots secs l'ont fait mourir et elle pend, flasque, en eux — et, quand je la regarde, je ne sais plus guère comment j'ai pu avoir tant de bonheur à l'attraper. »

* *

24

[LES GRANDES HEURES MYSTIQUES DE 1881]

... Le soleil d'août est sur nos têtes, l'année fuit, il y a sur monts et bois de plus en plus de silence et de paix. A mon horizon sont montées des pensées comme je n'en avais pas vu encore — je veux n'en rien divulguer et garder un calme imperturbable. Il me faut bien vivre encore *quelques* années ! Ah ! mon ami, parfois l'idée vague me passe par la tête qu'au fond je vis une vie fort dangereuse, étant de ces machines qui peuvent *sauter*. Les véhémences de mon sentiment me font frémir et rire — plusieurs fois déjà, je n'ai pu quitter la chambre pour la raison ridicule que j'avais les yeux enflammés — comment cela ? Chaque fois, j'avais trop pleuré la veille en mes promenades, et des larmes non de sentimentalité, mais de jubilation ; chantant et disant des folies, plein d'une vision nouvelle dont j'ai la primeur avant tous les hommes.

Lettre à Peter Gast ; Sils-Maria, 14 août 1881. — Br. IV, 63-64.

Quelques jours plus tôt, Nietzsche notait ainsi son état d'âme (Kr. XII, 426) : « Début d'août 1881, à Sils-Maria, à 6 mille pieds au-dessus de la mer et bien plus haut encore au-dessus de toutes choses humaines » ; ou encore (XV, 85) : « A 6 mille pieds de l'homme et du temps. »

* *

25

[LE MIDI DE LA CONNAISSANCE]

« Midi et Eternité »... Le soleil de la Connaissance* est encore une fois à son Midi* et le Serpent* de l'Éternité* s'étale en rond dans sa lumière.*

... En chaque cycle de l'existence humaine, il vient toujours une heure où, d'abord pour un esprit, puis pour beaucoup, puis pour tous, la plus puissante pensée surgit, celle de l'éternel Retour de toutes choses : c'est, chaque fois, pour l'humanité l'heure de Midi.

Fragm. posth. de 1881-1882. — Kr. XII, 63, 426.

Cf. VI, 280 : « Maintenant... vient le grand Midi : alors maintes choses se révéleront. »

XV, 238 : « Voici l'heure du grand Midi, du plus redoutable éclaircissement. »

Cf. aussi extr. 46, 99.

* *

26

[L'ILLUSION DU MOI]

En vérité, il n'y a pas de vérités individuelles, mais rien que des erreurs individuelles — l'individu même est erreur... Nous sommes les bourgeons d'un seul Arbre... Cessons de*

nous sentir cet ego imaginaire. Apprenons peu à peu à répudier la prétendue individualité. Découvrons les erreurs de l'ego. Reconnaissons que l'égoïsme est erreur. Surtout ne concevons pas l'altruisme comme son contraire : ce serait l'amour des autres prétendues individualités. Non, dépassons « moi » et « toi » ; ayons le sens cosmique.

Fragm. posth. de 1881 ou 1882. — Kr. XII, 128-129.

Cf. extr. 129.

Cf. IX, 260 : « L'alliance de Souffrance et de Joie dans l'Etre universel, voilà la substance de notre vie. Nous ne sommes que des enveloppes autour de ce noyau immortel. »

XIII, 169 : « Le concept d'individu est faux. »

XV, 320 : « Chaque individu n'est qu'un mode de la Réalité absolue. »

XV, 407 : « Le « sujet » n'est que fiction. »

Cf. aussi extr. 14, 129.

* *

27

SANCTUS JANUARIUS

O Toi qui, de ta lance de feu,
as fendu la glace* de mon âme,
si bien qu'à présent, flot grondant,
elle court à la mer de son suprême espoir —
illuminée et guérie toujours davantage,
libre en la plus tendre obéissance,
elle exalte tes miracles,
Janvier splendide !

Gênes, janv. 1882. — Cette pièce sert d'épigraphe au 4^e l. du Joyeux Savoir (Kr. V, 207).

Cf. dans une lettre du 25 janv. (Br. IV, 78) : « Ce mois de janvier est le plus beau de ma vie » ; et dans une autre du 29 janv. (Br. VI, 164) : « Avez-vous un « printemps » comme le nôtre ? Les vrais « miracles de saint Janvier » ! »

* *

28

A UN AMI DE LA LUMIÈRE*

Si tu ne veux avoir l'œil et l'esprit éblouis,
cherche l'ombre*, même pour courir après le Soleil*.

*Gênes, hiv. 1881-1882. — Publ. dans le Joyeux Savoir
(Kr. V, 13).*

* *

29

LE SAINT* DÉGUISE

Pour ne pas nous écraser de ton Bonheur*,
tu déploies autour de toi malice diabolique,
esprit diabolique, manteau diabolique.
En vain : ton regard
trahit ta sainteté.

*Gênes, hiv. 1881-1882. — Publ. dans le Joyeux Savoir
(Kr. V, 22).*

*Cf. XII, 225: « Il est noble de rougir de ce qu'on a de meilleur,
étant seul à l'avoir... Il rougit de sa sainteté et la déguise. »*

Cf. aussi extr. 75, 107.

* *

30

ECCE HOMO

Oui, je sais ma nature :
insatiable comme flamme,
j'arde et me dévore.

Lumière est tout ce que je prends,
 charbon, tout ce que je quitte :
 certes, je suis Flamme*.

Gênes, hiv. 1881-1882. — *Publ. dans le Joyeux Savoir*
 (Kr. V, 30).

Cf. XII, 352 : « Feu consumant, telle est ma vie ; et plus
 longtemps que la victime vivra la fumée sainte de son holocauste.
 Au loin, sur la mer, s'envolera son nuage odorant ; il remuera
 le cœur du Navigateur* solitaire. »*

*Mus. XX, 268 : « Invisible pour d'autres, j'apparaîtrai
 aux mâts des Navigateurs, des Explorateurs solitaires —
 flamme et signe d'espoir. »*

Cf. aussi extr. 64, 119.

* *

31

LE MYSTÈRE DE LA NUIT

La nuit dernière, quand tout sommeillait,
 le vent passant à peine, avec d'hésitants
 soupirs, par les rues,
 l'oreiller ne me donnait pas le repos,
 ni l'opium, ni ce qui d'ordinaire
 fait bien dormir — une conscience tranquille.

Enfin, je chassai l'idée
 de dormir et courus à la plage.
 Il faisait clair de lune*, il faisait doux — je trouvai
 l'homme et la barque* sur le sable tiède,
 ayant sommeil* tous deux, berger et ouaille.
 Ayant sommeil, la barque quitta la rive.

Une heure, deux peut-être,
 ou fût-ce un an ? —
 soudain, mon esprit tomba

dans une éternelle Identité
et un gouffre immense
s'ouvrit : — c'était fini !

— Un jour nouveau : sur de noires profondeurs,
une barque est là, au repos, au repos...
Qu'est-il arrivé ? cria-t-on, crièrent
bientôt cent bouches : qu'y avait-il ? du sang* ?
Rien n'était arrivé. Nous avions dormi
tous — ah ! si bien, si bien !

Messine, avr. 1882. — Publ. dans les Idylles de Messine, cette pièce figurera dans la 2^e éd. du Joyeux Savoir (Kr. V, 353-354) sous le titre : La Barque mystérieuse.

La vision — rêve peut-être — qui en fait l'objet semble se rattacher, dans la pensée du poète, aux destinées de l'âme et au Minuit du Devenir.

Cf. extr. 86, 96, 98, 133.

* *

32

L'ALBATROS

O miracle ! Vole-t-il encore ?
Il monte, ailes au repos ?
Qu'est-ce donc qui l'élève, le porte ?
Qu'est-ce donc qui l'attire, l'aspire et le guide ?

Son vol fut trop souverain — à présent,
le Ciel* même élève à lui l'aile victorieuse ;
il plane en paix, léger,
oubliant Victoire* et Vainqueur.

Comme l'Étoile* et l'Éternité*,
il vit en des hauteurs que fuit la vie,
plaignant l'envie même —
et qui le voit planer a déjà volé haut.

O Albatros !*

Vers la nue me porte un éternel instinct.

J'ai pensé à toi ; et versé

pleur sur pleur, car je t'aime.

Messine, avr. 1882. — Publ. dans les Idylles de Messine et reproduit, à l'exclusion de la seconde strophe, dans la 2^e éd. du Joyeux Savoir (Kr. V, 354-355 et Nachbericht), sous le nouveau titre : Déclaration d'amour ; autre var. : Le Vainqueur.

Cf. extr. 38, 71, 84, 130.

* *

33

MON BONHEUR*

Depuis que je suis las de chercher,
je sais trouver.

Depuis qu'un vent me fut contraire,
je vogue par tous vents.

Messine, avr. 1882. — Publ. dans le Joyeux Savoir (Kr. V, 15).

Après en avoir pratiqué, de façon active et néanmoins aléatoire, les ascétiques sentiers d'approche, Nietzsche connaît maintenant les voies, passives et soustraites aux contingences, de la mysticité même, source de béatitude.

Cf. Br. IV, 88 : « Nous avons... nos heures divinement heureuses » ; et aussi extr. 41, 62, 99.

* *

34

ÉGOÏSME D'ASTRE*

Si, baril roulant, je ne tournais
constamment sur moi-même,

comment pourrais-je, sans prendre feu,
courir après l'ardent Soleil* ?

*Messine, avr. 1882. — Publ. dans le Joyeux Savoir
(Kr. V, 21).*

* *

35

CHUTE

« Le voici qui baisse, qui tombe ! », raillez-vous parfois :
le vrai est qu'il descend à vous.

Son trop grand Bonheur* l'a fait souffrir,
sa trop grande Clarté* recherche votre nuit*.

*Messine, avr. 1882. — Publ. dans le Joyeux Savoir
(Kr. V, 26).*

*Cf. XII, 309 : « Si quelqu'un aspire à la grandeur, cela trahit
ce qu'il est. Les hommes de la qualité la meilleure aspirent à
la petitesse. »*

Cf. aussi extr. 47.

* *

36

HOMMES DES HAUTEURS

Celui-ci s'élève — qu'il soit loué !
Mais celui-là vient toujours d'en haut ;
il vit au-dessus de la louange même,
il est de Là-haut.

*Messine, avr. 1882. — Publ. dans le Joyeux Savoir
(Kr. V, 29).*

* *

37

MORALE D'ASTRE

Prédestiné aux voies astrales,
Astre*, que t'importe l'ombre* ?

En ton Bonheur*, traverse ce temps ;
que sa misère te soit étrangère et distante !

Au Monde très lointain appartient ton éclat :
que la pitié te soit péché !

Tu n'as qu'un devoir : être pur.

*Messine, avr. 1882. — Publ. dans le Joyeux Savoir
(Kr. V, 30).*

* *

38

[BONHEUR SILENCIEUX]

[Avec fracas, la tempête bat un rivage rocheux et profondément déchiqueté]. Soudain, comme surgi du néant, apparaît devant la porte de ce labyrinthe d'enfer, à quelques brasses seulement de moi — un grand bateau* à voiles qui s'en va en un muet glissement de fantôme*. Oh ! cette beauté spectrale ! par quel charme elle me prend ! Quoi ! toute la paix et toute la mutité de l'univers se sont-elles embarquées là ? Mon Bonheur* repose-t-il en ce coin de silence, mon moi plus heureux, ma seconde individualité éternisée ? ni morte encore, ni encore en vie ? être d'entre-deux, ayant nature d'Esprit*, silencieux, contemplatif, glissant d'un vol léger ? semblable au bateau qui, avec ses voiles blanches, passe comme un énorme papillon* sur la Mer* sombre ! Oui, passer sur l'existence : c'est cela, ce serait cela !...

Fragm. du Joyeux Savoir, — Kr. V, 96-97.

Cf. VIII, 465 (extr. 135) : « ... silencieux comme les morts ».

XIII, 167 : « Ce serait la souveraine gloire de la Mort, de nous faire passer dans l'autre monde et trouver joie en tout le Devenir, donc aussi en notre trépas. « Pour le sage, la Nature devient immense promesse » (Emerson). Or tu es toi-même Nature et, avec elle, immense promesse. » Le conditionnel au début de cette citation peut s'expliquer par l'inégalité des vivants devant la mort.*

Cf. aussi extr. 32, 39, 53, 131, 132.

* *

39

EN L'HORIZON DE L'INFINI

Après le Minuit terrestre, l'Ame dionysienne est dans l'Au-delà sans retour.

Nous avons quitté la Terre et monté à bord. Nous avons brisé la passerelle derrière nous — mieux, la Terre derrière nous. Maintenant, Esquif*, prends garde ! A tes côtés s'étend l'Océan* : certes, il ne mugit pas toujours et parfois son étendue est comme de la soie, comme de l'or*, comme une rêverie* de bonté. Mais des heures viendront où tu t'apercevras qu'il est infini et qu'il n'y a rien de plus redoutable que l'Infini*. Hélas ! pauvre Oiseau*, qui t'es senti libre et qui maintenant te heurtes aux parois de cette cage ! Malheur à toi, si la nostalgie de la Terre te prend, comme s'il y avait eu là-bas plus de *liberté* — quand il n'est plus de « Terre ».

Extr. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 162.

Cf. extr. 32, 38, 53, 123, 133.

* *

LE FOU

N'avez-vous pas entendu parler de ce Fou qui, au grand jour d'avant Midi, alluma une lanterne et courut à la place publique, criant sans discontinuer, : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » — Comme il s'y trouvait réunis beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, il souleva grande hilarité ! « Il s'est donc perdu ? disait l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? disait l'autre. Où se tient-il caché ? a-t-il peur de nous ? a-t-il pris le bateau ? émigré ? » — criaient-ils en riant, tous à la fois. Le Fou bondit au milieu d'eux et les perça de ses regards : « Qu'est devenu Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire. *Nous l'avons tué*, vous et moi. Nous sommes tous ses assassins. Mais comment avons-nous fait ? Comment avons-nous pu boire la Mer ? Qui nous donna l'éponge pour effacer tout l'horizon ? Et qu'avons-nous fait en détachant cette Terre de son Soleil* ? Où va-t-elle maintenant ? Où allons-nous ? Loin de tous les Soleils ? Ne tombons-nous pas sans arrêt ? Et en arrière, de côté, en avant : en toute direction ? Y a-t-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un infini néant ? Le vide ne nous foute-t-il pas de son souffle ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne vient-il pas la nuit en tout temps, et plus de nuit ? Ne faut-il pas allumer des lanternes avant Midi ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? — les dieux mêmes pourrissent ! Dieu est mort*, Dieu reste mort. Et nous l'avons tué. Comment nous consoler, assassins entre les assassins ? L'Etre le plus saint et le plus puissant qu'ait eu jusqu'ici l'univers a péri sous nos couteaux — qui lavera ce sang qui est sur nous ? Avec quelle eau pourrions-nous nous purifier ? Quelles solennités expiatoires, quels drames sacrés nous faudra-t-il imaginer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? N'avons-nous pas à devenir dieux nous-mêmes, rien que pour nous en montrer dignes ? Il n'y eut jamais acte plus grand — et quiconque naîtra après nous appartiendra par cet acte à une histoire

plus haute que toute l'histoire d'avant. » Ici le fou se tut et regarda de nouveau ses auditeurs : eux aussi se taisaient et fixaient sur lui des yeux étonnés. Enfin il jeta sa lanterne à bas, la faisant voler en éclats et s'éteindre. « Je viens trop tôt, dit-il alors, ce n'est pas encore le moment. Cet événement immense est encore en route et chemine — il n'est pas encore arrivé à l'oreille des hommes. Il faut du temps à l'éclair et au tonnerre, du temps à la lumière des astres, du temps aux actes, même une fois accomplis, pour être vus ou entendus. Cet acte reste plus loin d'eux que les astres les plus lointains — *et pourtant ils en sont les auteurs !* » — On rapporte encore que le Fou fit irruption le même jour en différentes églises, y entonnant son *Requiem aeternam deo*. Mis dehors et interrogé, il disait pour toute réponse : « Que sont donc encore ces églises, sinon les caveaux et les tombeaux de Dieu ? »

Extr. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 163-164.

Le visionnaire mis en scène ici avec tant de relief a comme une obscure réminiscence du Drame divin des origines ; et c'est un peu comme si, en une sorte de péché originel, la tache du Crime inexpiable s'était transmise à la descendance du Meurtrier de Dieu.

Cf. extr. 72, 94, 98 § 4.

* *

41

EXCELSIOR

Si dans cet aphor. Nietzsche vante l'athéisme, c'est non comme vérité, mais comme héroïque sacrifice d'ascète et condition favorable à la montée humaine de Midi et de l'Après-Midi ; il le fait, d'ailleurs, avec un profond accent de déchirement religieux.

« Jamais plus tu ne prieras, jamais plus tu n'adoreras, jamais plus tu ne te reposeras en une infinie confiance — tu

t'interdis de t'arrêter devant une Sagesse dernière, une Bonté dernière, une Puissance dernière et de déharnacher tes pensées — tu n'auras pas de Gardien, d'Ami* constant pour tes sept solitudes — tu vivras sans la perspective d'un Mont* portant de la neige* à son front et du feu dans son cœur — il n'y aura plus pour toi de Rémunérateur et de Perfectionneur* en dernier ressort — il n'y aura plus de raison dans le cours des choses, plus d'amour en celles qui t'advieront — à ton cœur ne s'offrira plus d'asile où il n'ait plus qu'à trouver sans chercher —, tu repousses toute Paix* dernière, tu veux l'éternel retour de la guerre et de la paix : homme de renoncement, tu veux pratiquer tous ces renoncements ? Qui t'en donnera la force ? Nul encore n'eut cette force. » Il est un lac qui s'interdit un jour de s'épancher et endigua le canal par où il s'épanchait : depuis, ce lac monte sans cesse. Il se peut que ce soit aussi un tel renoncement qui nous prête la force de supporter le renoncement même ; il se peut que l'homme monte sans cesse, du moment qu'il ne se perdra plus en Dieu.

Extr. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 216-217.

Cf. extr. 110.

* *

42

« HAUTS » ÉTATS D'ÂME

Il me semble que la plupart des hommes n'admettent les hauts* états d'âme qu'en les supposant réduits à des instants ou au plus des quarts d'heure — hormis le petit nombre de ceux qui connaissent par expérience une plus longue durée du haut sentiment. Mais être l'homme d'un haut sentiment unique, la personnification d'un seul grand état d'âme, ce ne fut jusqu'ici qu'un rêve et qu'une enivrante possibilité. L'histoire ne nous en donne pas encore d'exemple sûr. Pourtant, elle pourrait un jour faire naître de tels hommes, quand auront été créées et fixées une foule de conditions favorables

qu'à présent le plus heureux hasard de ses coups de dés ne saurait réunir. Pour ces âmes à venir, l'état ordinaire serait peut-être ce qui, jusqu'ici, s'est produit çà et là en nos âmes, comme un état exceptionnel éprouvé avec saisissement : un va-et-vient continuuel entre le haut et le profond, et entre les sentiments du haut et du profond, un mouvement incessant comme sur des degrés et en même temps un repos comme sur des nuées.

Extr. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 217-218.

Cf. XII, 222-223 : « Au moment d'être tout à fait heureux, je me sens toujours librement planer, monter ou descendre à mon gré, l'un sans effort et l'autre sans chute ni déchéance. L'« essor » dont beaucoup parlent pour rendre cela me semble trop musculaire, trop violent. »

XIV, 322 : « La philosophie, expression d'un état d'âme extraordinairement haut. »

Cf. aussi extr. 58.

* *

43

[LES MESSAGERS DE LUMIÈRE]

Ce n'est pas notre faute si nous sommes nés pour l'air, pour l'air pur, nous autres rivaux du rayon de lumière, et si nous voudrions, plus que tout, chevaucher comme lui des parcelles d'éther, non pour nous éloigner, mais pour *nous rapprocher du Soleil**. Or cela nous est impossible ; — il nous reste à vouloir ce qui, seul, est en notre pouvoir : apporter à la Terre de la Lumière*, être « la Lumière de la Terre ». Et, pour cela, nous avons nos ailes*, notre prestesse et notre rigueur ; à cette fin, nous sommes virils et même terribles, comme le feu*. Que nous craignent ceux qui ne savent se chauffer ni s'éclairer près de nous !

Extr. du Joyeux Savoir, — Kr. V, 224.

* *

VOULOIR ET VAGUE

Avec quelle âpreté cette Vague* s'approche, comme s'il lui fallait parvenir à quelque chose ! Comme elle entre avec une effrayante hâte aux plus profonds recoins des rocs crevassés ! On dirait qu'elle veut arriver avant quelqu'un ; on dirait qu'il y a là quelque chose de caché, ayant du prix, ayant grand prix. — Et la voilà qui s'en retourne, un peu plus lente, encore toute blanche d'émoi : — est-elle déçue ? a-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait et feint-elle d'être déçue ? — Mais déjà s'approche une autre Vague, plus âpre et fougueuse encore que la première, et son âme, à elle aussi, semble pleine de secrets et de la convoitise des chercheurs de trésors. Ainsi vivent les Vagues — ainsi vivons-nous, les Voulants* — je n'en dirai pas plus. — Vraiment, vous vous méfiez de moi ? Vous vous fâchez, beaux monstres ? Vous craignez que je ne trahisse tout votre secret ? Eh bien ! fâchez-vous, dressez vos dangereux corps verts aussi haut que vous pourrez, faites un mur entre moi et le soleil — comme maintenant ! En vérité, il ne reste plus du monde qu'un vert crépuscule et de verts éclairs. Faites ce que vous voudrez, impétueuses, hurlez de désir et de méchanceté — ou replongez vos émeraudes* aux profondeurs, jetez par-dessus votre immense crinière, blanche d'écume et de mousse — je trouve tout bien, car cela vous sied tant et je vous en aime tant ! Comment pourrais-je *vous* trahir ? Car — écoutez — je vous connais, ainsi que votre secret, je sais de quelle famille vous êtes. Vous et moi, en effet, nous sommes de même famille — vous et moi, nous avons le même secret.

Extr. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 237-238.

Le secret dionysiaque que le Voulant dionysiaque partage avec l'Océan dionysiaque, c'est sans doute que, pour l'amour du Divin et dans un but de création, il faut beaucoup détruire.

Cf. extr. 39, 123, 129.

HOMMES PROPHÉTIQUES

Vous n'avez nulle conscience de ce fait que les hommes prophétiques sont des hommes fort souffrants. Vous trouvez seulement qu'ils ont été gratifiés d'un beau « don » et vous voudriez bien l'avoir vous-mêmes. Mais je vais m'exprimer par comparaison. Combien les animaux peuvent souffrir de l'électricité de l'atmosphère et des nuages ! Nous voyons que quelques espèces ont une faculté prophétique quant au temps qu'il fera, les singes par exemple (comme on peut l'observer même en Europe et non seulement dans les ménageries : à Gibraltar). Mais nous ne songeons pas que ce sont leurs *souffrances* — qui pour eux prophétisent. Quand, sous l'influence d'un nuage qui approche sans être encore près de se montrer, une forte électricité positive est brusquement remplacée par de l'électricité négative et qu'un changement de temps se prépare, ces animaux se comportent comme à l'approche d'un ennemi et se disposent à la défense ou à la fuite ; le plus souvent, ils se cachent — ils comprennent le mauvais temps non comme temps, mais comme l'ennemi dont ils *sentent* déjà la main.

Extr. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 241.

Cf. XI, 372 : « Les hommes de flair subtil que jadis on appelait prophètes... ne faisaient que sentir et voir ce qui se passait en eux. »

Cf. aussi extr. 121.

* *

[L'IDÉE DU RETOUR ÉTERNEL]

Qu'arriverait-il si, de jour ou de nuit, un Démon* te suivait en ta plus solitaire solitude et te disait : « Cette vie,

comme tu la vis et l'as vécue, tu devras la vivre encore une fois et encore une infinité de fois ; et elle n'aura rien de neuf, mais chaque souffrance, chaque joie, chaque pensée, chaque soupir, chaque fait indiciblement petit ou grand de ta vie devront revenir et tous en même ordre de succession — ainsi que cette Araignée* et ce Clair de Lune* entre les Arbres*, ainsi que cet instant et moi-même. Le sablier de l'existence sera retourné sans fin — et toi avec, grain de sa poussière ! » Ne te jetterais-tu pas à terre, en grinçant des dents et en maudissant le Démon qui aurait ainsi parlé ? Ou as-tu déjà vécu un de ces instants prodigieux où tu lui répondrais : « Tu es un Dieu et jamais j'en'ai rien entendu de plus divin ! »...

Fragm. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 265-266.

Cf. XII, 62 : « Qui que tu sois, cher étranger que je rencontre pour la première fois, prends conscience de cette heure heureuse et du silence autour et au-dessus de nous, et laisse-moi te parler d'une pensée qui s'est levée à mes yeux comme un astre et ne demande qu'à abaisser ses rayons vers toi et tous, comme c'est le propre de la lumière. »

XVI, 101 : « Le fait que tout revient rapproche au maximum de l'Etre un monde du Devenir. »

Cf. aussi extr. 25, 72, 85.

* *

47

INCIPIIT TRAGŒDIA

Quand Zarathoustra eut trente ans, il quitta son pays natal et le lac Ourmi, et gagna la Montagne*. Il y jouit de son Esprit* et de sa Solitude*, et ne s'en lassa pas de dix ans. Mais son cœur finit par changer — et, un matin, il se leva avec l'aurore, s'avança devant le Soleil* et lui dit : « O grand Astre, que serait ton Bonheur si tu n'avais ceux que tu éclaires ! Voilà dix ans que tu montes ici, à ma grotte : tu n'aurais plus goûté ta clarté, ni ce chemin, sans moi, mon Aigle* et mon Serpent* ; mais nous t'attendions chaque matin,

nous te prenions ton superflu et t'en bénissions. Vois : je suis gorgé de ma richesse ; comme l'abeille qui a butiné trop de miel, j'ai besoin des mains qui se tendent ; je voudrais donner, distribuer, jusqu'à ce que les sages entre les hommes soient redevenus heureux de leur folie et les pauvres de leur richesse. Pour cela, je devrai descendre beaucoup : comme toi le soir, quand tu vas, derrière la Mer, porter au monde d'Enbas sa part de clarté, ô Astre trop riche ! — A ton exemple, je devrai *me coucher**, comme disent les hommes, vers qui je veux descendre. Bénis-moi donc, Œil* serein, qui peux voir sans envie jusqu'à l'excès du bonheur. Bénis la coupe qui va déborder, que l'eau en sorte or* et porte partout le reflet de ta félicité. Vois : cette coupe va se vider et Zarathoustra redevenir homme. » — Ainsi commença la descente de Zarathoustra.

Cette page clôt la 4^e partie du Joyeux Savoir, c'est-à-dire l'ouvrage de 1882 (Kr. V, 266-267) ; avec de légères modifications — le titre étant supprimé et « le lac Ourmi » remplacé par « le lac de son pays natal » — elle constituera le début du Zarathoustra.

Au sujet du titre, cf. V, 344 : « Un idéal court devant nous, un idéal étrange, tentateur, plein de dangers... avec lequel, peut-être, le grand sérieux débute, le vrai point d'interrogation se pose, le destin de l'Ame* tourne, l'aiguille marche, la Tragédie* commence » (v. extr. 19, 111). « Tragédie » doit s'entendre ici au sens étymologique de Drame dionysien ; l'intérêt essentiel s'y concentre autour de l'Ame infinie, dont l'Involution, qui s'ouvre au grand Midi, doit en quelque sorte assurer le salut souverain.

Dans ce processus dramatique, les Dionysos terrestres jouent leur rôle d'images vivantes et de collaborateurs du suprême Divin, dont leur Couchant rappelle les Couchants passés et contribue à préparer une nouvelle Apogée et un nouveau Couchant créateur. Cf. IV, 372 : « Où nous entraîne-t-il, ce puissant désir qui prime pour nous tout autre désir ? Pourquoi donc dans la direction même du point où jusqu'ici tous les Soleils de l'humanité se couchèrent ? Dira-t-on un jour que, cinglant vers l'Occident, nous espérons atteindre une Inde — mais que notre

Destin était d'échouer devant l'Infini ? Ou bien, mes frères ? ou bien ? — ». Cf. aussi extr. 56, 123.*

* *

48

« LE VOYAGEUR ET SON OMBRE » UN LIVRE

Var. : En Montagne. — Cette pièce forme diptyque avec la suivante. Vers le moment (été 1882) où est édité le Joyeux Savoir, Nietzsche le compare à son ouvrage de 1879, qui lui apparaît comme reflétant déjà — ou encore — une vue dionysiaque des choses, d'horizon obstrué, mais à échappées sur la vie supérieure.*

Tout recul impossible ? et toute montée aussi ?
Pour le chamois même, nul chemin ?

J'attends donc ici, et saisis ferme
ce qu'œil et main me permettent de saisir :

Cinq pieds de terre, l'Aurore*
et, sous moi — le monde, l'homme et la mort*.

Kr. VIII, 366. — Cf. extr. 21.

* *

49

« LE JOYEUX* SAVOIR* »

Ce n'est pas un livre : qu'importent les livres,
ces cercueils et ces linceuls !

Le passé est la proie des livres ;
mais ici vit un Aujourd'hui éternel.

Ce n'est pas un livre : qu'importent les livres,
qu'importent cercueils et linceuls !
C'est un Vouloir, c'est une promesse,
c'est une ultime rupture de pont ;

c'est un vent marin, un lever d'ancre,
un bruit de machines, un coup de barre ;
le canon gronde, avec une fumée blanche,
la Mer*, ce Monstre, rit.

Kr. VIII, 366.

Autre titre : Sanctus Januarius.

Cf. extr. 27 et 38 à 47.

* *

50

SILS-MARIA

Je restais là dans l'attente — attente sans objet —
par delà bien* et mal, goûtant tantôt la Lumière*
et tantôt l'ombre*, tout jeu*,
tout lac*, tout midi*, toute durée inorientée.

Alors soudain, Amie, Un devint Deux —
et Zarathoustra passa devant moi.

1882 probablement, Nietzsche semblant bien s'adresser à Lou Salomé, comme dans la pièce suivante. — Publ. dans la 2^e éd. du Joyeux Savoir (Kr. V, 359-360).

Autres titres : Portofino — Zarathoustra.

L'irruption initiale de son Zarathoustra dans la vision du penseur eut lieu en août 1881, près de Sils-Maria et du lac de Silvaplana. Quand il intitule ce petit poème Portofino (le mot See devant alors se traduire non plus par « Lac » mais par « Mer »), Nietzsche évoque une expérience d'âme analogue de l'hiver suivant une nouvelle apparition de la grande figure

mythique, plus précise que la première et dont il dira dans Ecce Homo (Kr. XV, 88) : « C'est sur ces deux chemins [près de Gênes et de Portofino] que me vint à l'esprit tout le premier Zarathoustra, et avant tout Zarathoustra même, comme type ; ou, plus exactement, qu'il m'assailit. »

Cf. extr. 21, 116.

* *

51

LE NOUVEAU COLOMB

Amie, dit Colomb, ne te fie
plus à un Génois :
toujours il a l'œil perdu dans l'azur ;
le Très-lointain* l'attire trop.

L'Etre aimé, il l'entraîne
au loin, dans l'Espace et le Temps ; —
sur nous brille un peuple d'Étoiles*,
autour de nous bruit l'Éternité*.

Pièce accompagnant l'envoi du Joyeux Savoir à Lou Salomé, été 1882 (L. Andréas-Salomé : Fr. Nietzsche in seinen Werken, p. 138).

Var. après la 1^{re} str. (Kr. VIII, 356) :

Le Très-étranger m'est devenu trop cher.

Gênes — dans l'eau, évanouie — ;

cœur, reste froid, main, tiens la barre !

Devant moi, la Mer — et la Terre* ? — la Terre ?*

Pied ferme !

Jamais de retour possible !

Regarde : de loin nous font fête

une même Mort, une même Gloire, un même Bonheur*.*

Cf. extr. 39, 52, 131.

* *

52

VERS DES MERS NOUVELLES

Là-bas — c'est là que je *veux* aller ; et je me fie
 désormais à moi, à ma main sur la barre.
 Libre s'ouvre la Mer* ;
 mon bateau* génois fend l'azur.

Tout a un éclat de plus en plus neuf ;
 Midi* dort sur l'Espace et le Temps — :
 Ton Œil* seul, immense,
 me regarde, Infini*.

1882. Publ. dans la 2^e éd. du Joyeux Savoir (Kr. V, 359).
 Cf. l'extr. précédent, dont la présente pièce est une nouvelle
 variante, où, après un vain songe de grand voyage à deux, le
 rêveur d'Au-delà se retrouve le Très-seul.

* *

53

ENTRE ENNEMIS

D'APRÈS UN PROVERBE TZIGANE

Là-bas, le gibet ; ici, la corde
 et la barbe rousse du bourreau ;
 une foule et des regards venimeux — :
 rien de neuf pour quelqu'un comme moi !
 je connais cela, j'ai fait cent fois le chemin ;
 en riant, je vous jette au visage :
 « Peine perdue, perdue de me pendre !
 Mourir ? mourir m'est impossible.

Gueux ! car, à votre grande envie,
 j'ai ce que vous — vous n'aurez jamais :
 je souffre, certes, je souffre —
 mais vous — vous mourez, mourez.

Même cent fois mené à la mort*,
je serai Souffle*, Effluve et Lumière* —
Peine perdue, perdue de me pendre !
Mourir ? mourir m'est impossible. »

1882, avec modifications ultérieures. — Kr. VIII, 355.

Autre titre : A la Critique.

Cf. XII, 310 : « Tu crois à ta « vie après la mort » ? Alors, il faut apprendre à être mort de ton vivant. »

XII, 64 : « Les individus éphémères veulent conquérir le bonheur par la socialisation ; ils n'ont nulle raison d'attendre, comme les hommes aux Ames éternelles, au devenir éternel et au perfectionnement* futur. »

Cf. aussi extr. 38. 39.

* *

54

PIN* ET FOUDRE

J'ai grandi, dépassant de beaucoup bête et homme ;
et quand je parle — je suis sans interlocuteur.

J'ai grandi trop seul et trop haut —
j'attends : qu'attends-je donc ?

Trop près est le Trône des Nues —
j'attends le premier coup de foudre*.

1882 ou 1883. — Kr. VIII, 354.

PÉRIODE THÉOSOPHIQUE (*suite*)

ÉPOQUE DU « ZARATHOUSTRA » I ET II

1888

LA MYSTIQUE DU ZARATHROUSTRA

PREMIÈRE ET DEUXIÈME PARTIES

En sa beauté fermement ciselée, le chef-d'œuvre de Nietzsche éclate de vie, et surtout de vie directement ou indirectement mystique. C'est sa propre vie dans le Divin ou pour le Divin — non, d'ailleurs, sans contre-partie, nous le savons — que Nietzsche a infusée à Zarathoustra, en voulant que son poème, plus que littérature apollinienne, fût, en même temps que beau témoignage d'âme, dessein spirituel tendu à travers la durée : confidence spirituelle, initiation spirituelle et arme de politique spirituelle.

Ainsi que la personnalité psychique dont éminemment elle exprime l'essence, cette spiritualité est, à vrai dire, marquée du sceau dionysiaque et, par suite, elle représente, elle aussi, un complexe de degré supérieur, une intime union de contraires, surgie de leur discorde. Comme dérivatif naturel à sa tension et jeu compensateur jaillissant de son sérieux passionné, déguisement de protection à demi-instinctif ou biais intentionnel pour se communiquer, elle implique une forte dose de libre pensée, d'autocritique, d'incrédulité agressive ; et ce qui, chez Nietzsche, restait plus ou moins déchirement de l'être se transcende ici pour devenir unité dans la dualité ou la pluralité.

De même, en un clair-obscur d'oppositions internes synthétiquement dominées, le Bonheur zarathoustrien joint à des joies surhumaines des souffrances surhumaines : aux divines ivresses de l'Amour exaltant et de la création enthousiaste, les affres des dénuements terrestres, les amertumes du grand dégoût et la prophétique angoisse des noirs abîmes. Ces extrêmes affectifs, à un niveau plus humain, Nietzsche

les avait lui-même en une large mesure vécus et associés (139). « Il y a bien du sang dans ce livre », écrivait-il à Overbeck (Br. VI, 216 ; cf. Br. IV, 137).

Tous les éléments personnels et imaginatifs de l'œuvre furent fondus par le souffle d'une ardente inspiration, à laquelle Nietzsche devait consacrer une de ses pages les plus frappantes (139). Chaque partie fut écrite en une dizaine de jours, avec véhémence et bonheur, au sein d'une élévation azurée.



Quand s'ouvre le Prologue, Zarathoustra est dans la force de ses quarante ans. Son cœur a dépassé l'immatunité trop humainement docile, trop chimérique ou trop rebelle de sa première et de sa seconde jeunesse. En sa radieuse solitude des monts, où (47, 55) il se sentait soulevé par le flot du Divin, il a vécu dix années aussi fécondes que riches de félicité. Il a maintenant acquis la chaude plénitude de l'esprit. Même s'il ne lui est pas permis de la divulguer toute, il semble qu'il soit déjà en possession de sa doctrine religieuse, hormis peut-être le Retour éternel de l'identique et sous cette réserve que certains points de sa théosophie peuvent rester encore latents, noyés dans un subconscient flou d'où ils émergeront plus tard, tandis que d'autres peuvent flotter entre certitude et doute ou parfois entre affirmation et négation, suivant des oscillations psychiques bien connues du mouvant Nietzsche lui-même.

Avant de descendre vers les hommes, Zarathoustra dit sa belle prière au Soleil. Il ne serait guère dans les habitudes zarathoustriennes que, par une sorte d'astrolâtrie, elle s'adressât seulement au Soleil physique. Par delà, par-dessus l'astre matériel, pâle reflet du Soleil mystique où resplendit l'Être ineffable, c'est ce dernier qui paraît faire implicitement l'objet de la solennelle invocation. Dès le début du poème s'annonce ici la grande loi d'alternance qui régit le cours du Divin : à tout degré, la vie divine se caractérise par une fluctuation voulue de montées et de descentes, de triomphes et de sacrifices, d'enrichissements béatifiques et de sublimes appauvris-

sements. De même que la forme suprême de l'Etre apparaît comme alternance d'Etre proprement dit et de Devenir, d'Apogées et de Couchants, la vie de Zarathoustra est alternance de céleste et de terrestre, de divine solitude sur les hauteurs et d'esseulement humain dans les bas-fonds.

Cet esseulement est d'abord aussi complet que possible, car, avec la noble naïveté et l'expansion confiante d'un solitaire oublieux de ce qu'est la foule, Zarathoustra annonce à celle-ci — beau prêche tragiquement perdu dans le désert — le futur avènement terrestre du Divin sous la forme du Surhomme. Quant à la dignité de l'homme, séparé du Surhomme par un abîme, c'est d'être comme un danseur de corde sur l'abîme et d'y tomber, prélude, par sa chute déjà victorieuse en un sens, d'autres chutes plus victorieuses encore et plus divines : tel est le haut enseignement que, sur la place publique, Zarathoustra dispense à l'oreille des sourds. S'il est déjà pêcheur d'hommes, ce n'est pas encore vers les vrais vivants qu'il jette sa ligne, mais plutôt vers des cadavres ; ceux qui croient l'entendre égalent en incompréhension sans remède le Funambule mort qu'il entoure de délicate sollicitude. Son temps précieux se perd ainsi ; mais il va bientôt mettre fin pour toujours à ses rapports de plain-pied avec les premiers venus : une inspiration subite lui suggère de chercher des disciples dignes de ce nom, Compagnons bien vivants, Associés véritables auxquels il puisse réserver un enseignement efficace et une part de collaboration aux grandes choses de Midi.

*
* *

S'il ne doit pas de sitôt avoir les disciples rêvés, il trouve du moins des disciples, et il leur adresse les Discours de la première Partie : libres et poétiques leçons, mais où le Maître, devenu circonspect en ses dons, ne dépasse guère le degré le plus élémentaire d'enseignement. Cet exotérisme préparatoire semble avoir une destination en quelque sorte « purgative » : il s'agit sans doute d'amener les disciples à se libérer — eux seuls peuvent le faire — des dogmes traditionnels et des opinions reçues, pour se trouver, dans l'évolution de

l'Esprit, au stade redoutable, mais nécessaire, du Lion et du Désert (57), avant l'épanouissement de la divine Enfance créatrice ou du libre Amour qui lui obéit.

Ils doivent s'affranchir de la morale courante, celle des vertueux ordinaires et des « Bons », car ils auront à créer une morale nouvelle ou, s'ils n'en ont l'étoffe, à épouser la morale mystique et surhumaine qui tend à Midi et à Minuit. Toutefois, de cette morale inédite Zarathoustra dépose déjà quelques germes dans leur cœur : il requiert de l'amitié et du mariage le souci de ce qui dépasse l'homme ; il montre dans l'amour humain « le flambeau qui doit éclairer vers des voies plus hautes », le symbolique présage de l'amour divin et de l'union au Divin ; enfin, il vante comme une fête la mort libre, qui est en principe celle des âmes dionysiaques.

De même, ses Collaborateurs éventuels doivent se dépouiller des idées religieuses ou métaphysiques qui leur furent inculquées, car ils ont à faire place nette pour une conception neuve — originale ou librement adoptée — du Divin. Ainsi peuvent s'expliquer, par des exigences didactiques non moins que par l'expérience personnelle du doute, les déclarations positivistes contre les « arrière-mondes » et contre la prétendue connaissance de l'Inconnaissable. « L'autre monde se cache bien à l'homme, ce monde deshumanisé et inhumain qui est néant céleste, et le Ventre de l'Etre ne parle point à l'homme... » « Pourtant, même au premier degré de son enseignement, Zarathoustra ne se contente pas d'une telle philosophie négative. Comme malgré lui, comme en une éruptive poussée, son secret perce et jaillit dans le chapitre intitulé *Live et écrire* (58) : le secret de la vie humaine dans le Divin et de la vie divine dans l'humain, avec la Joie du vol spirituel, de la Hauteur conquise, de la victoire dionysiaque sur l'Esprit du Poids. Et, dans un passage consacré à l'Ami mystique (59), en un brusque raccourci se découvre à nous son Histoire du Divin.

Avant de quitter ses disciples, Zarathoustra loue les heures d'ivresse spirituelle, celles où le « cœur ondoie, élargi et plein » et où « l'esprit veut parler en symboles ». Il a devant eux une sorte d'extase : « Soyez attentifs et écoutez... ! De l'avenir viennent des vents aux mystérieux coups d'ailes et

les oreilles fines reçoivent bonne nouvelle. » Il leur donne aussi ce conseil : « Éloignez-vous de moi et gardez-vous de Zarathoustra ; ou plutôt encore rougissez de lui. Peut-être vous a-t-il trompés. » En réalité, parmi des à-côté un peu trompeurs, il leur a dit l'essentiel, mais cet essentiel leur a échappé presque entièrement.

* * *

Selon une gradation très méditée, Nietzsche a réservé à chaque partie du *Zarathoustra* sa couleur esthétique particulière et son caractère initiatique propre. Dans la seconde, il est moins réticent, plus railleusement satirique et d'une mysticité plus nette, plus « méridionale » que dans la première.

En sa solitude réintégrée, le Maître a complété sa doctrine, peut-être quant à l'Éternel Retour ; son ariéenne Sagesse lui a donné son dernier-né et maintenant elle voudrait bien lui trouver une couche « sur la douce pelouse » de cœurs aimants. D'autre part, dans un rêve de « Sachant », il a vu au miroir de Dionysos que ses anciens disciples ont besoin de lui. Il descend donc vers eux, aux îles Heureuses.

De plus en plus combatif, il stigmatise auprès de ses amis les forces rivales, les hommes, les choses ou les idées qui s'opposent au Dionysiaque, les formes diverses que prend l'Esprit du Poids. Il confie à ses disciples (68) le pressentiment prophétique de la lourde menace suspendue sur l'avenir humain et de la grande victoire qui doit la dissiper. Il exalte l'Esprit d'Amour (63), la Connaissance aimante (66) et l'ivresse du Divin (62). Dans ses révélations, par malheur, il ne saurait aller bien loin ; il a encore beaucoup à donner, mais personne d'assez préparé à le recevoir ; c'est ainsi (69) que nul ne peut partager sa conception ésotérique du Salut. Parmi ses disciples, « fontaine de vin entourée de seaux vides » ou remplis d'abondance (76), il se sent de nouveau esseulé.

Alors il revient à lui-même. Puisqu'en ce monde tout véritable dialogue lui est interdit, il essaie désespérément de se dédoubler. Il parle à son Vouloir, il chante pour son Ame et aussi pour le Divin qui l'écoute, ou pour les Ames-sœurs

dont le temps le sépare ; et l'on aura ces pathétiques dithyrambes dont il berce sa mélancolie : le *Chant Nocturne* (64), grelottante effusion de la Lumière exilée sur terre, et le *Chant des Morts* (65), thrène des regrets mystiques.

Pourtant, il aime tendrement ses disciples et le penchant de son cœur le retiendrait près d'eux ; mais son séjour aux îles Heureuses est mesuré par son destin jaloux, car, en toute solitude, il lui faudra encore mûrir pour le grand Midi. Il est saisi d'une terrifiante extase où, dans le mystère de l'heure la plus muette (70), le Divin lui dicte son retour à la Montagne divine.

* *

55

[LES DEUX SAINTS]

Zarathoustra descendit seul la Montagne, sans rencontrer personne. Mais, entrant dans les bois, il eut soudain devant lui un vieillard qui avait quitté sa sainte cabane pour chercher des racines en forêt. Et le vieillard dit à Zarathoustra :

« Ce voyageur ne m'est pas inconnu : voilà des années, il a passé par ici. Zarathoustra était son nom ; mais il a changé.

Alors, tu portais ta cendre* au Mont* ; vas-tu aujourd'hui porter ton feu* au val ? Ne crains-tu pas le châtement de l'incendiaire ?

Oui, je reconnais Zarathoustra. Clair est son œil et sa bouche n'a pas le pli du dégoût. N'avance-t-il pas comme un danseur ?

Zarathoustra est changé, Zarathoustra est devenu enfant*, Zarathoustra est un Éveillé* : que vas-tu faire auprès des dormants* ?

Comme en la Mer*, tu vivais en la Solitude* et la Mer te portait. Malheureux, tu veux atterrir ? tu veux encore traîner ton corps toi-même ? »

Zarathoustra répondit : « J'aime les hommes. »

— « Pourquoi donc, dit le Saint*, suis-je allé à la forêt et à la solitude ? N'était-ce pas que j'aimais trop les hommes ?

Maintenant, j'aime Dieu ; je n'aime pas les hommes. L'homme est chose trop imparfaite. L'amour de l'homme serait ma perdition. »

Zarathoustra répondit : « Qu'ai-je parlé d'amour ? J'apporte aux hommes un don. »

— « Ne leur donne rien, dit le Saint. Prends-leur plutôt quelque chose pour les aider à le porter — c'est ce qui leur fera le plus de bien ; puisse cela t'en faire, à toi aussi !

Et si tu veux donner, ne donne pas plus qu'une aumône et encore laisse-la leur mendier. »

— « Non, répondit Zarathoustra, je ne fais pas d'aumônes. Je ne suis pas assez pauvre pour cela. »

Le Saint rit de Zarathoustra et dit : « Tâche donc de leur faire accepter tes trésors. Ils se méfient des solitaires et ne croient pas que nous venions pour donner.

Nos pas sonnent trop seuls par les rues. Et, comme s'ils entendaient la nuit, de leur lit, un homme passer longtemps avant le lever du soleil, ils doivent se demander : où va ce voleur ?

Ne va pas aux hommes et reste en la forêt. Va plutôt aux bêtes. Pourquoi ne pas vouloir être comme moi — ours entre les ours, oiseau entre les oiseaux ? »

— « Et que fait le Saint dans la forêt ? » demanda Zarathoustra.

Le Saint répondit : « Je fais des chants et les chante, et, faisant des chants, je ris, pleure et grogne : ainsi je loue Dieu.

Chantant, pleurant, riant et grognant, je loue le Dieu qui est mon Dieu. Mais que nous apportes-tu en don ? »

A ces mots, Zarathoustra salua le Saint et dit : « Qu'aurais-je à vous donner ? Mais laissez-moi partir vite, que je ne vous prenne rien ! » — et ils se séparèrent ainsi, le vieillard et l'homme fait, riant comme deux garçonnets...

Extr. du Zarathoustra I (Prologue). — Kr. VI, 10-12.

[CEUX QUI TOMBENT]

Zarathoustra exalte la chute, la mort voulues, où l'homme reflète le Divin le plus haut-en même temps qu'il annonce le Surhomme, et le Minuit terrestre.

Zarathoustra... dit :

L'homme est une corde nouée entre bête et surhomme — une corde sur un abîme.

Dangereuse traverse : marche dangereuse, regard en arrière dangereux, saisissement et arrêt dangereux.

La grandeur de l'homme, c'est d'être pont* et non but ; l'attrait qui peut faire aimer l'homme, c'est d'être *passage* et *chute*.

J'aime ceux qui ne savent vivre que leur chute, car ce sont eux qui passent* outre.

J'aime les grands Méprisants, car ce sont les grands Fer-vents, traits de désir vers l'autre bord.

J'aime ceux qui ne vont pas chercher derrière les étoiles une raison de chute et de sacrifice, mais se sacrifient à la Terre, pour qu'un jour la Terre soit au Surhomme.

J'aime qui vit pour connaître et veut connaître pour qu'un jour vive le Surhomme. Par là, il veut sa fin.

J'aime qui œuvre et invente pour bâtir au Surhomme sa demeure et lui apprêter Terre, bête et plante ; car par là il veut sa fin.

J'aime qui aime sa vertu, car la vertu est vouloir de fin et trait de désir.

J'aime qui ne se réserve pas une parcelle d'esprit, mais veut n'être que l'esprit de sa vertu : ainsi, Esprit*, il passe le pont*.

J'aime qui fait de sa vertu sa pente et son destin : ainsi, pour sa vertu, il veut vivre encore et ne plus vivre.

J'aime qui ne veut avoir trop de vertus. Une vertu est plus que deux, étant plus nœud d'attache pour le destin.

J'aime celui dont l'âme se prodigue, qui ne veut pas de merci et ne rend pas ; car il donne toujours et ne veut pas se préserver.

J'aime qui rougit quand le dé* tombe en sa faveur et demande alors : suis-je donc tricheur ? — car il veut succomber.

J'aime qui prélude à ses actes par des paroles d'or et tient toujours plus qu'il n'a promis, car il veut sa perte.

J'aime qui justifie ceux de l'avenir et sauve ceux du passé, car il veut succomber aux coups de ceux du présent.

J'aime qui châtie son Dieu, parce qu'il aime son Dieu, car il doit succomber au courroux de son Dieu.

J'aime celui dont l'âme est profonde jusqu'en ses blessures et qui peut succomber à une légère atteinte : il s'engage ainsi volontiers sur le pont.

J'aime celui dont l'âme déborde au point qu'il s'oublie et que toutes choses sont en lui : ainsi toutes choses ont part à sa chute.

J'aime qui est libre d'esprit et de cœur : ainsi sa tête n'est qu'organe de son cœur, et son cœur l'entraîne à sa chute.

J'aime tous ceux qui sont comme de lourdes gouttes tombant une à une de la sombre nuée* suspendue sur la tête de l'homme : ils annoncent que vient la foudre*, leur chute est chute d'annonceurs.

Voici, je suis annonceur de la foudre, lourde goutte de la nuée : or cette foudre a nom *Surhomme* *.

Extr. du Zarathoustra I (Prologue). — Kr. VI, 16-18.

* *

LES TROIS MÉTAMORPHOSES

Je vous dirai trois métamorphoses de l'Esprit* : comment l'Esprit se fait Chameau et le Chameau, Lion et enfin le Lion, Enfant*.

Il est maintes choses lourdes à l'Esprit, à l'Esprit fort et bon porteur, en qui règne le respect : c'est le lourd et le plus lourd que sa force réclame.

Qu'y a-t-il de lourd ? demande l'Esprit bon porteur et il s'agenouille, comme le chameau, et veut bon chargement.

Qu'y a-t-il de plus lourd, ô héros, demande l'Esprit bon porteur, que je le prenne sur moi et jouisse de ma force.

N'est-ce pas s'abaisser pour mortifier son orgueil ? Faire fulgurer sa folie en dérision de sa sagesse ?

Ou est-ce abjurer sa cause à son triomphe ? Graver de hauts monts pour tenter le Tentateur ?

Ou se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance, et pour l'amour du vrai souffrir la faim de l'âme ?

Ou, malade, renvoyer ceux qui réconfortent et lier amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce qu'on veut ?

Ou entrer dans l'eau sale, si c'est l'eau de la vérité, et n'écarter ni froides grenouilles, ni crapauds cuisants ?

Ou aimer ceux qui nous méprisent et tendre la main au fantôme qui veut nous faire trembler ?

Tous ces fardeaux très lourds, l'Esprit bon porteur les prend sur lui ; comme le chameau qui, chargé, court au désert, il court à son Désert*.

Mais, au Désert le plus solitaire, la seconde métamorphose a lieu : ici l'Esprit se fait Lion, il veut conquérir sa liberté et être le maître en son Désert à lui.

Il cherche ici son dernier Maître : il veut être son ennemi, celui de son dernier Dieu ; il veut disputer la victoire au grand Dragon.

Quel est le grand Dragon qu'il ne plaît plus à l'Esprit de reconnaître comme Maître et Dieu ? Le grand Dragon a nom « Tu-dois ». Mais l'Esprit du Lion dit : « Je veux ».

« Tu-Dois » est sur son passage, étincelant d'or, couvert d'écailles, sur chacune desquelles brille en lettres d'or : « Tu dois ».

Des valeurs millénaires brillent à ces écailles et le plus puissant de tous les Dragons dit : « Toute valeur des choses brille sur moi. »

Toute valeur a déjà été créée et toute valeur créée — c'est

moi. En vérité, il ne doit plus y avoir de « Je veux ». Ainsi dit le Dragon.

Mes frères, pourquoi faut-il le Lion en l'Esprit ? Pourquoi la bête de somme ne suffit-elle pas avec son renoncement et son respect ?

Créer des valeurs neuves, le Lion même ne le peut encore, mais se créer liberté de création nouvelle — la puissance du Lion le peut.

Se créer liberté et négation sainte, même devant le devoir : c'est pour cela, mes frères, qu'il faut le Lion.

Prendre droit à des valeurs neuves — : prise la plus redoutable pour un Esprit bon porteur et respectueux. En vérité, ce lui est rapt, rapine de fauve.

Comme son principe le plus saint il aimait le « Tu dois » ; à présent, il lui faut découvrir illusion et arbitraire jusque dans le très saint, afin de ravir sa liberté à son amour : pour ce rapt, il faut le Lion.

Mais dites, mes frères, que peut encore l'Enfant que le Lion même ne peut ? Pourquoi le Lion ravisseur a-t-il encore à devenir Enfant ?

Innocence est l'enfant, et oubli ; début neuf, jeu*, roue roulant toute seule, mouvement premier, sainte affirmation.

Or le jeu créateur, mes frères, suppose une sainte affirmation : c'est son Vouloir* que veut maintenant l'Esprit, c'est son Monde qu'acquiert l'absent du monde.

Je vous ai dit trois métamorphoses de l'Esprit : comment l'Esprit se fait Chameau et le Chameau, Lion et enfin le Lion, Enfant.

Ainsi parla Zarathoustra. Et, en ce temps-là, il séjournait dans la ville qu'on nomme La Vache-Tachetée*.

Extr. du Zarathoustra I. — Kr. VI, 33-36.

Ce que Zarathoustra, sous forme symbolique, a ainsi présenté, c'est la loi d'évolution à stades contrastés — docilité, révolte sceptique, Vouloir affirmateur — de l'Esprit dionysien, de la divinité terrestre en formation.

Cf. sur le 2^e stade, Kr. XIII, 39-40 : « La voie de la sagesse ... La seconde étape. Briser son cœur fervent quand on a les plus fortes attaches. L'esprit libre. Indépendance. Époque du

Désert. Critique de tout ce qui est révé (idéalisation du contraire) ; essai d'appréciations inverties... La plupart sombrent à cette seconde étape ». Cf. aussi extr. 95, 117.

Sur le 3^e stade, où l'Esprit se rapproche de Dieu, Kr. XII, 412 : « Tu es plus jeune que ces enfants. Est-ce la seconde enfance dont on m'a parlé ? » — XVI, 226 : « Le Jeu », l'inutile — idéal de l'Etre surchargé de force, activité « d'Enfant ». La nature enfantine de Dieu, παῖς παλῶν. » V. extr. 70, 128.

* *

58

[ÉLÉVATION]

Je n'ai plus les mêmes sens que vous : cette nuée que je vois au-dessous de moi, cette noirceur, cette lourdeur dont je ris — ce n'est autre que votre nuée d'orage.

Vous regardez en haut dans vos désirs d'élévation. Moi, je regarde en bas, ayant l'élévation.

Qui de vous peut allier rire et élévation ?

Qui monte sur les plus hauts Monts* rit de toutes tragédies, fictives ou réelles...

... Je regarde papillons et bulles de savon et leurs semblables parmi les hommes comme les plus experts en l'art du bonheur.

Voir voltiger ces petites âmes légères, déraisonnables, charmantes et attendrissantes — cela induit Zarathoustra aux pleurs et aux chants.

Je ne croirais qu'en un Dieu sachant danser*.

Et quand j'ai vu mon Diable, je l'ai trouvé grave, consistant, profond, solennel : c'était l'Esprit du Poids* — qui fait tomber toutes choses.

Ce n'est pas par la colère, c'est par le rire qu'on tue. Allons, tuons l'Esprit du Poids !

J'ai appris à marcher : depuis, je me permets de courir. J'ai appris à voler* : depuis, je n'attends pas d'être poussé pour prendre le large.

Maintenant je suis léger, maintenant je vole, maintenant

je me vois au-dessous de moi, maintenant la danse d'un Dieu passe en moi.

*Fragm. du Zarathoustra I (Lire et écrire). — Kr. VI, 57-58.
Cf. VIII, 379 :*

Sur les Hauteurs, je suis chez moi ;
les Hauteurs, je ne les désire pas.
Je ne lève pas les yeux ;
je suis celui qui abaisse son regard,
celui qui doit bénir :
tout Bénisseur abaisse son regard.*

XII, 322 : « Mon Bonheur commence quand je me vois
au-dessous de moi, être à côté d'autres êtres. »*

*XVI, 357 : « On vit entre nuées et éclairs comme entre ses
pareils, mais aussi avec les rayons de soleil, les gouttes de
rosée, les flocons de neige, avec tout ce qui vient nécessairement
d'en haut et ne peut, s'il se meut, que se mouvoir de haut en bas...
Les aspirations vers les Hauteurs ne sont pas les nôtres. »*

XVI, 362 : « ... Une vue à vol d'Oiseau ».*

Br. IV, 83 : « Vivons au-dessus de nous... »

Cf. aussi extr. 36, 42, 74.

* *

59

[LA CAUSALITÉ DIONYSIENNE]

*Incidemment, Zarathoustra indique sa
conception mystique de la Cause. Seul, le
Vouloir supra-dionysien ou dionysien, le
Vouloir créateur est vraie Cause. Zarathous-
tra est cause, le Surhomme est Cause ;
par le grand Midi et le Minuit terrestre,
qui se conditionnent et se préparent l'un
l'autre, ils sont, pour leur importante part,
Cause collaboratrice du Retour à Dieu, du
processus involutif d'où doit naître un*

univers identique aux prédédents. Dans les cycles antérieurs du Devenir, ils ont ainsi été Cause du monde actuel et des hommes actuels ; ou, pour mieux dire, par delà l'avant et l'après, ils en sont Cause éternelle.

Je vous enseigne l'Ami*, chez qui l'univers* est tout prêt, coque du Bien* — l'Ami créateur qui a toujours un univers tout prêt à donner.

Et de même que son univers s'est développé par évolution*, de même il se rétracte par involution*, réalisation du Bien par le mal, réalisation des fins dégagées du hasard.

Que l'avenir et le Très-lointain* t'apparaissent comme la Cause de ton aujourd'hui : en ton Ami, tu dois aimer le Surhomme comme ta Cause...

Fragm. du Zarathoustra I (L'Amour du prochain). — Kr. VI, 90.

Cf. extr. 80, 83, 101.

* *

60

[UN NOUVEAU LIVRE SACRÉ]

C'est une histoire merveilleusement belle : j'ai défié toutes religions et fait un nouveau « Livre Saint »...

L. à Malvida v. Meysenburg, avr. 1883. — Br. III², 604-605.

Cf. Br. II, 574 : « C'est une sorte d'abîme de l'Avenir, quelque chose à faire frémir, surtout en sa félicité... Quand on y a vécu, on en revient le visage changé. »

Br. IV, 128 : « Soudain, j'eus la conception de la seconde partie du Zarathoustra — et après la conception, la naissance, le tout avec la plus grande véhémence (alors la pensée m'est

venue que, sans doute, je mourrais un jour d'une explosion et d'une expansion de sentiment pareilles...). »

Br. IV, 149 : « La sainte Sils, berceau de la doctrine zarathoustrienne... »

Cf. aussi extr. 24.

* *

61

L'ENFANT AU MIROIR

Zarathoustra regagna la Montagne* et la solitude* de sa grotte, et se tint loin des hommes : dans l'attente, comme un semeur qui a jeté son grain. Mais son âme se remplissait de l'impatient désir de ceux qu'il aimait, car il avait encore beaucoup à leur donner...

Ainsi passaient pour le Solitaire mois et ans ; et sa sagesse croissait et le faisait souffrir en sa plénitude.

Un matin, il se réveilla avant l'aurore, se recueillit longtemps sur sa couche et dit enfin à son cœur :

« Pourquoi donc eus-je tant peur dans mon rêve que je me suis réveillé ? Un Enfant n'était-il pas venu à moi, portant un miroir* ? »

« O Zarathoustra — m'a dit l'Enfant — regarde-toi au miroir. »

Or, regardant au miroir, je poussai un cri et mon cœur fut bouleversé ; car ce n'était pas moi que j'y voyais, mais la grimace et le ricanement d'un diable.

En vérité, je ne saisis que trop bien le symbole et l'avertissement du rêve : ma doctrine est en danger, l'ivraie se donne pour froment.

Mes ennemis sont devenus puissants et ont défiguré ma doctrine, si bien que mes préférés ont à rougir des dons que je leur ai faits.

J'ai perdu mes amis ; l'heure est venue pour moi de chercher ceux que j'ai perdus. »

Ce disant, Zarathoustra sauta de sa couche, non comme *

quelqu'un d'oppressé qui veut de l'air, mais comme un Voyant, un aède dont s'empare l'Esprit*...

Extr. du Zarathoustra II. — Kr. VI, 119-120.

* *

62

[LA SOURCE DE LA JOIE]

La vie est source de joie ; mais où boit aussi la canaille, toutes fontaines sont infectées...

Comme un infirme devenu sourd, aveugle et muet : tel j'ai longtemps vécu, pour ne pas vivre avec la canaille du pouvoir, de la plume ou de la jouissance.

Avec peine, mon esprit gravissait des degrés, et avec précaution ; des aumônes de joie étaient son réconfort ; la vie de l'Aveugle* se traînait sur son bâton.

Que s'est-il donc passé en moi ? Comment me suis-je défait du dégoût ? Qui a rajeuni mon œil ? Comment me suis-je envolé jusqu'à la hauteur où il n'est plus de canaille assise à la fontaine ?

Fût-ce mon dégoût même qui me donna des ailes et le pouvoir de découvrir les Sources* ? En vérité, j'ai dû porter mon vol* au plus haut pour retrouver la Fontaine de la Joie*.

Oh ! je l'ai trouvée, mes frères ! Ici, au plus haut, je vois jaillir la Fontaine de la Joie. Et il y a une Vie où nulle canaille ne vient boire.

Quasi trop fort est ton flot, Source de Joie. Et, souvent, tu vides la coupe en voulant la remplir.

Et je dois apprendre à t'approcher plus discrètement : bien trop fort, autre flot, mon cœur s'élance à ta rencontre ; — mon cœur sur qui mon Été* flambe, cet Été court, ardent, mélancolique, ivre de félicité, comme mon cœur d'Été désire ta fraîcheur !

Passée, la détresse doutante de mon Printemps ! Évanouie, la méchanceté de mes flocons de neige* en Juin ! Je suis devenu tout Été* et Midi* d'Été !

Un Été au plus haut avec des sources froides et une paix délicieuse : oh ! venez, mes amis, que la paix soit plus délicieuse encore !

Car voici *notre* Hauteur* et notre Patrie* : notre chez-nous ici sera toujours trop haut et abrupt pour les impurs et pour leur soif.

Jetez vos regards purs en la Fontaine de ma Joie, amis ! Comment s'en troublerait-elle ? Elle vous répondra par le rire de sa pureté.

Sur l'Arbre* Avenir, faisons notre nid ; les Aigles* nous apporteront, à nous, solitaires, notre nourriture dans leur bec.

Non, certes, une nourriture que puissent partager les impurs ! Ils croiraient paître du feu et se brûleraient le muflle.

En vérité, nous ne réservons pas ici d'asile aux impurs. Notre Bonheur* serait à leur corps caverne de glace, ainsi qu'à leur esprit.

Et, comme des Vents* forts, nous vivrons au-dessus d'eux, voisins des Aigles, voisins de la neige, voisins du Soleil* : ainsi vivent les Vents forts...

Extr. du Zarathoustra II (La Canaille). — Br. VI, 140-143.

La Joie mystique est le haut Bonheur réservé aux purs et que l'intrusion de la « canaille » ne peut venir profaner.

Cf. VIII, 217 : « Nous avons découvert le Bonheur... »

XIII, 297 : « Ce qu'est le mystique : quelqu'un que rassasie et accable son Bonheur et qui cherche une langue pour son Bonheur — il voudrait en donner une partie ! »

XV, 243 : « La religion... sentiment extraordinaire de Bonheur et d'altitude. »

Br. IV, 95 : « Nous sommes... les « Joyeux-Sachants. »

Cf. aussi extr. 33, 99.

[L'ESPRIT DIONYSIEN]

Sages renommés, ... vous restez peuple jusqu'en vos vertus, peuple à mauvais yeux — peuple qui ne sait ce qu'est l'Esprit*.

L'Esprit est la Vie incisant la Vie ; en se torturant, elle accroît son Savoir, — le saviez-vous ?

Et voici le Bonheur de l'Esprit : être, pour l'holocauste, oint et de pleurs consacré...

. Et la cécité de l'Aveugle* et son tâtonnement chercheur doivent attester la puissance du Soleil* de ses visions...

Et, avec les Monts*, le Connaissant* doit apprendre à bâtir : c'est peu que l'Esprit transporte les Monts...

Vous ne connaissez que les étincelles de l'Esprit, vous ne voyez pas l'enclume qu'il est, ni la cruauté de son marteau.

En vérité, vous ignorez la fierté de l'Esprit ; mais encore moins supporteriez-vous la modestie de l'Esprit, si elle venait à parler.

Et jamais encore vous n'avez pu jeter votre esprit en une fosse de Neige* ; vous ne brûlez pas assez pour cela ; aussi, vous ignorez les ravissements* de son froid...

Vous n'êtes pas des Aigles* ; aussi n'avez-vous pas goûté le Bonheur* dans l'effroi de l'Esprit. Et, à moins d'être Oiseau*, il ne faut pas chercher gîte sur les Abîmes*.

Vous êtes des tièdes ; or froid est le torrent de toute Connaissance* profonde. Glacées* sont les Sources* les plus secrètes de l'Esprit : rafraîchissement aux mains ardentes, aux Agissants ardents.

... Vous n'êtes pas poussés d'un Vent*, d'un Vouloir* fort.

N'avez-vous jamais vu, sur la mer, une voile passer, arrondie, gonflée, frémissante sous l'impétuosité du vent ?

Comme cette voile, frémissante sous l'impétuosité de l'Esprit, ma sagesse* passe sur la Mer*, ma bouillante sagesse.

Fragm. du Zarathoustra II (Les Sages renommés). — Kr. VI, 151-152.

Cf. extr. 122.

X LE CHANT NOCTURNE

Il fait nuit : voici que parlent plus haut toutes fontaines jaillissantes. Et mon âme aussi est fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici qu'enfin s'éveillent tous les chants des amants. Et mon âme aussi est le chant d'un Amant*.

Un besoin inassouvi, inassouvissable est en moi ; il veut élever la voix. Un désir d'Amour* est en moi ; il parle la langue de l'amour.

Je suis Lumière* ; ah ! que ne suis-je nuit* ! Mais c'est ma solitude d'être ceint de Lumière.

Ah ! que ne suis-je ombre*, ombre nocturne ! Comme je boirais aux seins de la Lumière !

Et vous-mêmes, je vous bénirais, petites étoiles scintillantes, petite lucioles de là-haut — et je serais ravi de vos dons lumineux.

Mais je vis en ma propre Lumière, je résorbe les flammes* jaillies de moi.

Je ne connais pas le bonheur de qui reçoit ; et souvent j'ai rêvé qu'il devait y avoir plus de bonheur encore à voler qu'à recevoir.

C'est ma pauvreté que ma main ne se repose jamais de donner ; c'est ma jalousie, de voir des yeux dans l'attente et les nuits illuminées du désir.

O misère de tous ceux qui donnent ! O ombre sur mon Soleil* ! O désir de désir ! O faim cuisante en la satiété !

Ils prennent ce que je donne ; mais ai-je gardé contact avec leur âme ? Un abîme sépare donner et recevoir, et cet abîme, le moins béant, est le dernier à se combler.

Une faim naît de ma beauté* : je voudrais nuire à ceux que j'éclaire, je voudrais dépouiller ceux qui ont reçu mes dons — ainsi j'ai faim de méchanceté.

Retirant la main quand déjà vers elle la main se tend ; hésitant comme la cascade qui hésite jusqu'en sa chute — ainsi j'ai faim de méchanceté.

Cette vengeance est l'invention de ma richesse ; cette perfidie est l'effet de ma solitude.

Mon bonheur de donner est mort de donner ; ma vertu s'est lassée de soi en sa plénitude.

Qui toujours donne risque de perdre la pudeur du don ; qui toujours distribue a des cals à la main et au cœur à force de distribuer.

Mon œil ne pleure plus sur la honte de ceux qui demandent ; ma main s'est faite trop dure pour le tremblement des mains pleines.

Que sont devenus les larmes de mon œil et le velouté de mon cœur ?

O solitude de tous ceux qui donnent ! O mutisme de tous ceux qui luisent !

Maints Soleils circulent dans l'étendue : pour tout ce qui est sombre, ils ont voix de Lumière — pour moi, ils se taisent.

Hélas ! telle est l'inimitié de la Lumière pour ce qui luit : sans pitié, elle va son chemin.

Injuste au fond du cœur pour ce qui luit, froid pour les Soleils — ainsi va tout Soleil.

En un vol* d'ouragan*, les Soleils vont leur chemin : telle est leur façon d'aller. Ils suivent leur inflexible Vouloir* : telle est leur froideur.

Oh ! vous seuls, êtres d'ombre, de nuit, vous vous réchauffez à ce qui luit. Oh ! vous seuls, vous sucez lait et réconfort aux mamelles de la Lumière.

Hélas ! de la glace* m'entoure, ma main se brûle au glacial. Hélas ! une soif est en moi, celle de votre soif.

Il fait nuit : malheur, de ne pouvoir être que Lumière, et soif d'ombre, et solitude !

Il fait nuit : voici que mon désir monte de moi comme une source — celui de parler à deux.

Il fait nuit : voici que parlent plus haut toutes fontaines jaillissantes. Et mon âme aussi est fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amants. Et mon âme aussi est le chant d'un Amant. —

Ainsi chanta Zarathoustra.

Extr. du Zarathoustra II. — Kr. VI, 153-155.

Lui-même, Nietzsche commentera ces pages dans les pas-

sages suivants d'Ecce Homo : « Zarathoustra... la très profonde mélancolie d'un tel Dionysos*, elle aussi, devient dithyrambe ; témoin le Chant Nocturne — plainte immortelle de celui qui, par sa surabondance de Lumière et de puissance, par sa nature solaire, est condamné à ne pas aimer » (Kr. XV, 97). « Rien de pareil ne fut jamais écrit, jamais senti, jamais souffert : ainsi souffre un dieu*, un Dionysos*. La réponse à un tel dithyrambe d'esseulement solaire dans la Lumière serait Ariane*... Qui sait, à part moi, ce qu'est Ariane !... De toutes les énigmes de ce genre, personne jusqu'ici n'a eu la clef ; je doute même que personne ait vu là des énigmes. — » (Kr. XV, 100).

Le Dionysos terrestre est souvent le Très-souffrant d'être le Très-seul. Comme il ne saurait éteindre son feu créateur divin en passive ombre humaine, il ne peut que faire jaillir de sa froide solitude son dithyrambe, chant d'amour voilé, vers Ariane Nyctélia, qui est Mort et chaude Vie.

Cf. extr. 30, 37, 74, 76, 136.

* *

65

LE CHANT DES MORTS

Les « Morts » tendrement aimés à qui vont les ardents regrets de Zarathoustra, ce sont surtout — étouffés qu'ils furent par l'Esprit du Poids — les événements les plus divins, les moments les plus religieux, les expériences les plus mystiques de son multiple passé.

« Là-bas est l'Ile aux Tombes, l'Ile muette ; les tombes de ma jeunesse s'y trouvent. J'y veux porter une inflétrijsable couronne de vie. »

Cette résolution au cœur, j'ai traversé la Mer*.

O Visions et Apparitions de ma jeunesse ! O vous tous, regards de l'Amour*, minutes divines ! Que je vous vis mou-

rir vite ! Je me souviens aujourd'hui de vous comme de mes Morts.

De vous, mes Morts chéris, me vient un doux parfum qui libère cœur et larmes. En vérité, il remue et allège le cœur du Navigateur* solitaire.

Je reste le plus riche et enviable, moi le Très-seul ; car je vous *eus* et vous m'avez encore : dites, pour qui, comme pour moi, de telles pommes de rose sont-elles tombées de l'Arbre* ?

Je reste l'héritier de votre Amour et son héritage, spontanément fleuri de vertus diaprées en mémoire de vous, ô Très-chers !

Ah ! nous étions faits pour rester ensemble, doux et étranges Miracles ; et vous ne veniez pas à moi, à mon désir, comme des oiseaux effarouchés, mais confiants au Confiant.

Faits, certes, pour la fidélité comme moi, et pour de tendres éternités* ! Il faut à présent vous donner des noms rappelant votre infidélité, regards divins, minutes divines ? je n'en ai pas encore appris de nouveaux.

En vérité, je vous vis mourir trop tôt, Éphémères. Mais vous ne m'avez pas fui, je ne vous ai pas fuis ; nous ne sommes pas coupables entre nous de notre infidélité.

Pour *me* tuer, on vous a égorgés, oiseaux chanteurs de mes espoirs. Oui, sur vous, mes Très-chers, la Malice a sans cesse décoché ses traits pour atteindre mon cœur.

Et ses coups ont porté ! C'est que vous fûtes toujours mon bien le plus intime, ce que je possédais et qui me possédait : *aussi* deviez-vous mourir jeunes et bien avant le temps.

Ce que j'avais de plus vulnérable fut visé : et c'était vous, dont l'épiderme ressemble à un duvet ou, mieux, au sourire qu'un regard éteint.

Mais je dirai à mes ennemis : qu'est-ce que tout meurtre d'homme auprès de ce que vous m'avez fait !...

Vous m'avez pris l'irremplaçable...

Car vous avez fait mourir les Visions, les Miracles chéris de ma jeunesse ; vous m'avez pris mes Compagnons, les Esprits* bienheureux. A leur mémoire, j'offre cette couronne et cette malédiction.

Cette malédiction sur vous, mes ennemis ! pour avoir

rendu mon expérience de l'Éternel brève comme un son se brisant dans la nuit froide. A peine me fut-elle éclair de regards divins — en un clin d'œil...

Un jour, je voulus danser comme jamais encore je n'avais dansé : danser par-dessus tous les Cieux*. Alors vous avez suborné mon chanteur favori.

Et il entonna un affreux air morne ; hélas ! il me corna aux oreilles comme une trompe lugubre.

Chanteur meurtrier, instrument de la Malice, Très-innocent ! Déjà j'étais debout, prêt à la meilleure danse : de tes accents, tu tuas mon ravissement*.

Par la danse seule, je sais exprimer en symbole les choses suprêmes : — et mon symbole suprême est resté inexprimé en mes membres.

Inexprimé et captif est resté mon suprême espoir. Et j'ai vu mourir toutes les Visions, toutes les consolations de ma jeunesse.

Comment ai-je supporté cela ? Comment ai-je guéri, triomphé de telles blessures ? Comment mon âme s'est-elle levée de ces tombes ?

C'est qu'une force à l'épreuve de la blessure et de la tombe est en moi, une force à faire sauter le roc* : elle a nom *mon Vouloir**. Muette et inchangée, elle traverse les ans.

Pour aller, il veut se servir de mes pieds, mon vieux Vouloir ; dur est son Esprit et invulnérable.

Invulnérable, je ne le suis qu'à mon talon. Tu y vis toujours, identique, toi le Très-patient. Toujours, tu t'es frayé passage à travers toutes tombes.

En toi vit encore la part de ma jeunesse restée captive ; et, vie et jeunesse, tu attends ici, plein d'espoir sur de jaunes débris de tombes.

Oui, tu seras Briseur de toutes tombes : victoire à toi, mon Vouloir ! Et c'est seulement où sont des tombes qu'il y a des résurrections. —

Ainsi chanta Zarathoustra.

Extr. du Zarathoustra II. — Kr. VI, 160-164.

Cf. extr. I, 8, 71, 128.

[LA CONNAISSANCE « IMMACULÉE »
ET L'AUTRE]

*A la science abstraite et soi-disant pure,
l'Esprit dionysiaque, ardent de passion et
de Vouloir, oppose la Connaissance par
excellence, la Connaissance intuitive, qui est
non seulement pénétration et contemplation
d'intellect, mais encore désir et Amour.*

Hier, à son lever, je croyais que la Lune* allait mettre au monde un Soleil, tant elle était large et pleine à l'horizon.

Mais elle mentait avec sa grossesse ; et je croirais plutôt encore à l'homme qu'à la femme en la Lune.

Ce n'est pas qu'il soit bien homme pour cela, ce rôdeur de nuit timoré...

Il est plein de désirs et jaloux, le moine de la Lune, plein du désir de la Terre et de toutes les joies des amants...

Hommes de « connaissance pure »,... vous ressemblez à la Lune...

Votre esprit a honte d'obéir à vos entrailles et, en sa honte devant soi, prend des voies dérobées et des faux-fuyants.

« Ce serait mon souverain bien — se dit votre esprit faux de regarder la vie sans désir ... ;

d'avoir le bonheur de la contemplation dans la mort du vouloir, hors des atteintes et des convoitises de l'égoïsme — froid et blafard sur tout le corps, mais avec des yeux de lune enivrés... »

Et j'appellerai connaissance *immaculée* de toutes choses, de ne rien vouloir des choses, sauf la permission de rester devant elles comme un miroir aux cent yeux. » —

Votre louchement émasculé veut s'appeler « contemplation » !...

Mais ce sera votre malédiction, âmes immaculées, âmes de connaissance pure, de n'enfanter jamais, fussiez-vous larges et pleines à l'horizon...

La Lune... voyez donc, elle est là, prise en faute et blême — devant l'aurore.

Car il vient, l'Astre brûlant — son Amour* vient à la Terre. Tout Amour solaire est innocence et désir de Créateur.

Voyez donc comme il vient, impatient, au-dessus de la Mer*. Ne sentez-vous pas la soif et le souffle ardent de son Amour ?

Il veut sucer les seins de la Mer et aspirer sa profondeur : alors s'érige le désir de la Mer en ses mille seins.

Elle *veut* être baisée et bue par la soif du Soleil*, elle *veut* devenir air, Hauteur, sentier de la Lumière*, Lumière même.

En vérité, comme le Soleil, j'aime la vie et toutes Mers profondes.

Et voici ce qu'est pour *moi* la Connaissance* : toute profondeur doit être aspirée — par ma hauteur.

Extr. du Zarathoustra II (La Connaissance immaculée). —

Kr. VI, 178-182.

Cf. extr. 63, 72.

* *

67

[FORCES ADVERSES]

Zarathoustra met en parallèle les deux grandes Forces de l'Histoire, les deux Ames de la Terre : l'une, fille de l'Esprit du Poids, maligne et bruyamment explosive ; l'autre, d'essence dionysienne, sereine et salutaire.

Il est en mer — non loin des Iles Heureuses de Zarathoustra — une île où un volcan fume toujours ; à en croire le peuple et surtout les vieilles femmes du peuple, elle est placée comme un roc devant la porte du monde infernal ; et, à travers le volcan même, descend l'étroit chemin menant à cette porte..

Voici le récit de l'entretien qu'[y] eut Zarathoustra avec le Chien-de-Feu*, [gardien de l'Enfer].

« ... Sors de ton abîme, Chien-de-feu ! crierai-je, et donne-moi la mesure de ton abîme. D'où vient ce que tu vomis ? »

Tu t'abreuves copieusement à la mer : ton âcre éloquence le révèle. Vraiment, pour un Chien de l'abîme, tu demandes trop ta subsistance à la surface.

Je ne vois en toi, tout au plus, que le Ventriloque de la Terre ; et toutes les fois que j'ai ouï la voix des démons de subversion et d'explosion, je les ai trouvés comme toi : âcres, menteurs et plats.

Vous savez gronder et obscurcir l'air de cendre. Vous êtes les meilleurs des braillards et vous n'avez pas mal appris l'art de faire cuire la boue.

En votre voisinage, il est forcément de la boue et maints éléments spongieux et comprimés : ils veulent issue vers la liberté.

Liberté ! tel est à tous votre grondement préféré ; mais j'ai fini par ne plus croire aux « grands événements » dès qu'ils s'entourent fort de grondements et de fumée.

Et crois-moi, ami Bruit-d'Enfer, les plus grands événements ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos heures les plus silencieuses.

Ce n'est pas autour des inventeurs de bruit nouveau, mais autour des inventeurs de valeurs neuves que tourne l'univers* ; *sans qu'on l'entende*, il tourne...

Je vais te parler d'un autre Chien* de Feu* : la voix de celui-ci part vraiment du cœur de la Terre.

C'est de l'or* que souffle son haleine, une pluie d'or : son cœur le veut...

Du Rire* s'envole de lui comme un nuage irisé...

Or et Rire — il les trouve au cœur de la Terre, car, sache-le ! — *le cœur de la Terre est d'or.*

Fragm. du Zarathoustra II (Les grands Événements). — Kr. VI, 191-195.

Cf. extr. 70, 79.

LE PROPHÈTE

Ce chap. réunit deux images anticipées, entrevues différemment mais concordantes, de la décadence générale, et même zarathoustrienne, du Soir de l'Humanité, avant l'éclatante renaissance de l'Esprit zarathoustrien dans le Surhomme.

En ses grandes lignes, le rêve prêté à Zarathoustra avait été réellement fait par Nietzsche (cf. L. Andréas-Salomé, ouvr. cité, p. 243).

« — Et je vis une grande tristesse venir sur les hommes. Les meilleurs se lassaient de leurs œuvres.

Une doctrine avait cours, une croyance l'accompagnait :
« Tout est vain, tout est pareil, tout a été. »

Et l'écho de toutes collines redisait : « Tout est vain, tout est pareil, tout a été. »

Nous avons récolté, mais pourquoi tous nos fruits ont-ils pourri et noirci ? Qu'est-il tombé de la Lune* maligne dans la dernière Nuit* ?

Inutile a été tout labeur, notre vin* a tourné en poison, le mauvais œil a roussi nos champs et nos cœurs.

Nous nous sommes tous desséchés ; et, si le feu* tombe sur nous, nous poudroierons comme cendre : — car nous avons lassé jusqu'au feu.

Toutes Sources* ont tari et la Mer* même s'est retirée. Tout sol tend à se fendre, mais les profondeurs n'ont pas d'Abîme*.

Hélas ! où est-il encore une Mer où se noyer ? » : telle passe notre plainte — sur les plats marais*.

En vérité, pour mourir, notre fatigue est déjà trop grande : nous restons sans dormir et continuons à vivre — en des sépulcres*. » —

Voilà ce qu'entendit Zarathoustra de la bouche d'un prophète ; et cette prophétie lui alla au cœur et le changea. Triste, il erra, et las ; et il devint comme ceux dont le Prophète avait parlé.

« En vérité, dit-il à ses disciples, peu de temps suffit pour que vienne ce long Crépuscule !* Ah ! comment y faire survivre ma Clarté* ? »

Qu'elle ne soit pas étouffée en cette tristesse ! car elle doit rester Clarté pour des mondes à venir et même pour des Nuits très lointaines. »

Ainsi angoissé, Zarathoustra errait ; et, trois jours durant, il ne but ni ne mangea, ne prit nul repos et perdit la parole. Il finit par tomber dans un sommeil profond...

Et voici les propos que Zarathoustra tint à son réveil ; mais sa voix semblait à ses disciples venir de très loin.

« Écoutez le rêve que j'ai fait, amis, et aidez-moi à en deviner le sens.

Énigme il reste pour moi, ce rêve : son sens est caché en lui, captif, et ne le domine pas encore du libre vol de ses ailes.

A toute vie j'avais dit adieu, rêvais-je. J'étais devenu gardien de nuit*, gardien de crypte* sur la Montagne*, dans le château-fort solitaire de la Mort.

Là-haut, je veillais ses cercueils* : pleines de ces trophées étaient les voûtes mornes. A travers les cercueils de verre*, la vie vaincue me regardait.

Je respirais l'odeur d'éternités* poudreuses ; sans air et poudreuse était mon âme. Et là, qui aurait pu aérer même son âme ?

La Clarté de Minuit* était toujours à mes côtés ; elle avait pour compagnes la Solitude*, prostrée, et aussi l'Immobilité funèbre avec son rôle*, la pire de mes amies.

Je portais des clefs, les plus rouillées de toutes, et je savais ouvrir, avec elles, la porte de toutes la plus grinçante.

Comme un croassement furieux, le son courait par les longs couloirs, quand les vantaux de la porte s'ébranlaient : cet oiseau criait en ennemi, il n'aimait pas être réveillé.

Mais c'était plus terrible encore et plus angoissant quand de nouveau tout se taisait et à la ronde s'immobilisait, et que je restais seul dans ce silence surnois.

Ainsi allait, se traînait le temps, s'il était encore du temps : qu'en sais-je ? Mais vint enfin ce qui m'a réveillé.

Trois fois des coups battirent à la porte comme un tonnerre ; l'écho, le hurlement des voûtes renvoya le bruit trois fois : alors, j'allai à la porte.

« Alpa* ! criai-je, qui porte sa cendre* au Mont* ? Alpa ! Alpa ! qui porte sa cendre au Mont ? »

Et je me mis à tourner la clef en soulevant la porte, avec grand effort. Mais celle-ci ne bâillait toujours pas d'un doigt.

Alors, un Vent* mugissant* écarta ses vantaux : sifflant et strident, cinglant, il me jeta un noir cercueil.

Et parmi les mugissements, les sifflements, les strideurs, le cercueil creva et cracha le rire sous mille formes.

Et de mille masques étranges, d'enfants*, d'anges*, de chouettes*, de fous et de papillons* gros comme des enfants, jaillirent sur moi rires, huées et mugissements.

J'eus une peur affreuse ; j'en fus jeté bas. Et je criais d'horreur comme jamais je n'ai crié.

Mais mon propre cri m'éveilla : — et je revins à moi. » —

Ainsi Zarathoustra conta son rêve, puis il se tut ; car il n'en avait pas encore l'explication. Mais le disciple qui lui était le plus cher se leva vivement, lui prit la main et dit :

« Ta vie même nous explique ce rêve, ô Zarathoustra !

N'es-tu pas toi-même le Vent aux sifflements stridents qui force les portes des châteaux de la Mort ?

N'es-tu pas toi-même le cercueil plein des méchancetés diaprées et des masques angéliques de la vie ?

En vérité, comme un rire d'enfant fait de mille rires, Zarathoustra entrera dans tous les sépulcres, riant des gardiens de nuit, des gardiens de cimetière* et de tous autres remueurs de lugubres clefs.

Tu les terrifieras et renverseras de ton rire ; leur pâmoison et leur réveil prouveront ton pouvoir sur eux.

Et même quand viendra le long Crépuscule, la mortelle lassitude, tu ne déserteras pas notre ciel, interprète de la vie !

Tu nous as fait voir des étoiles neuves et de neuves splendeurs nocturnes ; en vérité, tu as tendu sur nous le rire* même comme une tente fleurie.

Désormais, un rire d'enfant jaillira toujours des cercueils ; un Vent fort viendra toujours vaincre toute mortelle lassitude : tu nous en es le garant et le prophète.

En vérité, *tu les as rêvés*, tes ennemis : ce fut ton rêve le plus pénible.

Mais, de même que tu t'es évadé d'eux à ton réveil pour revenir à toi, de même ils s'évaderont d'eux à leur réveil — pour venir à toi. » —

Ainsi dit le disciple ; et tous les autres se pressèrent autour de Zarathoustra et, lui prenant les mains, voulurent le persuader de quitter son lit et sa tristesse pour revenir à eux. Mais Zarathoustra restait en son séant sur sa couche, et avec un regard étrange. Comme quelqu'un rentrant d'une longue absence, il regardait ses disciples et scrutait leurs visages, et il ne les reconnaissait pas encore. Mais, quand ils le levèrent et le mirent sur ses pieds, voilà que soudain son œil changea ; il comprit tout ce qui s'était passé, se lissa la barbe et dit d'une voix forte :

« Allons ! à cela son temps ; mais, mes disciples, faites-nous faire bonne chère et sans tarder ! Ce sera ma pénitence pour le péché des vilains rêves.

Et que le Prophète mange et boive à mon côté ! et, en vérité, je lui enseignerai une Mer où se noyer. » —

Ainsi parla Zarathoustra. Puis il regarda longuement dans les yeux le disciple qui s'était fait l'interprète du rêve, et il hochait la tête.

Extr. du Zarathoustra II. — Kr. VI, 197-202.

Cf. extr. 72, 85.

LE SALUT

Avec l'exemple du Salut, Zarathoustra donne un aperçu de son échelle didactique, qui va de l'enseignement le plus large et le plus accessible, en passant par la demi-initiation des disciples du présent, à l'ésotérisme jalousement clos où le Maître, à mots couverts, ne parle que pour soi et pour les disciples de l'avenir.

Comme Zarathoustra, un jour, passait sur le grand Pont*, infirmes et mendiants l'entourèrent. [Les infirmes lui ayant, par la bouche d'un bossu, demandé de faire des miracles pour les guérir de leurs infirmités, il leur répondit par un refus implicite, en leur montrant que tous les hommes sont infirmes d'une façon ou d'une autre, notamment par une monstrueuse hypertrophie de tel ou tel élément de leur moi.]

Quand Zarathoustra eut ainsi parlé au bossu et à ceux dont il s'était fait le porte-parole et l'intercesseur, il se tourna, profondément affecté, vers ses disciples et dit :

« En vérité, mes amis, je passe entre les hommes comme entre les tronçons et les membres d'hommes mutilés.

C'est l'effroi de mon œil que de trouver l'homme en pièces et épars, comme sur un champ de bataille et de boucherie.

Et mon œil se réfugie-t-il du présent dans le passé ? toujours, il trouve même spectacle : tronçons, membres, affreux hasards — mais point d'hommes.

Le présent et le passé sur terre — ah ! mes amis — voilà *mon* faix le plus insupportable ; et je ne saurais vivre, si je n'étais un voyant de ce qui doit venir...

Je passe entre les hommes, tronçons de l'avenir, de cet avenir dont j'ai la vision.

Et tout mon but de poète est de réunir en une même épopée ce qui n'est que tronçons, énigme, affreux hasard.

Et comment supporter d'être homme, si l'homme ne pou-

vait être poète, devineur d'énigmes et rédempteur du hasard !

Sauver ceux du passé et faire de tout « ce fut » un « je l'ai voulu » — il ne faudrait pas moins pour répondre à l'idée de Salut*.

Le Vouloir* — nom du Libérateur, du Créateur de Joie* : je vous ai appris cela, mes amis ; mais apprenez ceci encore : le Vouloir même reste captif.

Vouloir libre : mais comment s'appelle ce qui enchaîne le Libérateur même ?

« Ce fut » : voilà le grincement de dents, l'amertume la plus esseulée du Vouloir. Impuissant devant l'acte accompli, il regarde tout passé d'un œil hostile.

Le Vouloir ne peut vouloir rétroactivement ; l'impossibilité de briser le temps et le penchant du temps — telle est l'amertume la plus esseulée du Vouloir.

Le temps ne reflue pas, cela fait son courroux... [Mais] je vous ai enseigné : « Le Vouloir est un Créateur ».

Tout « ce fut » est tronçon, énigme, affreux hasard — jusqu'à ce que le Vouloir créateur dise : « mais je l'ai voulu ! »

— jusqu'à ce que le Vouloir créateur dise : « mais je le veux ; je le voudrai. »

Or a-t-il déjà dit cela ? et quand le dira-t-il ? Le Vouloir est-il déjà revenu de sa folie ?

Le Vouloir fut-il déjà son propre Libérateur, son propre Créateur de Joie ?...

Et qui lui apprit la réconciliation avec le temps, et quelque chose de supérieur à toute réconciliation ?

Il faut que quelque chose de supérieur à toute réconciliation* soit voulu par le Vouloir qui est Vouloir de Puissance* — : mais comment cela ? Qui lui apprit à vouloir même rétroactivement ? — »

Or, à cet endroit de ses propos, Zarathoustra s'arrêta soudain, avec toute l'expression de la plus grande peur. D'un œil apeuré, il regarda ses disciples ; son œil perça, comme de traits, leurs pensées et arrière-pensées. Mais, peu après, il se mit à rire et dit, tranquilisé :

« Il est malaisé de vivre avec les hommes, tant le silence est malaisé ; surtout pour un bavard. » —

Ainsi parla Zarathoustra. Quant au bossu, il avait écouté l'entretien en se cachant la figure ; mais, quand il entendit rire Zarathoustra, il leva les yeux avec curiosité et dit lentement :

« Pourquoi donc Zarathoustra nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples ? »

Zarathoustra répondit : « Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Avec des bossus, on peut bien parler bossu. »

— « Bonne repartie, fit le bossu ; et, avec des élèves, on peut bien pérorer en maître d'école.

Mais pourquoi Zarathoustra parle-t-il autrement à ses élèves — qu'à soi ? » —

Extr. du Zarathoustra II. — Kr. VI, 203-209.

Cf. extr. 81.

* *

70

× L'HEURE SILENCIEUSE

Dans le profond silence des choses et des sens ordinaires, l'extase vient éveiller chez Zarathoustra l'ouïe spirituelle ; il entend alors la Sagesse divine lui parler sans voix physique, impérieuse comme une Destinée.

Que m'est-il arrivé, mes amis ? Vous me voyez bouleversé, chassé, obéissant malgré moi, prêt à m'en aller — hélas ! à m'en aller loin de vous.

Oui, Une fois encore, il faut que Zarathoustra se retire en sa solitude ; mais c'est à regret que, cette fois, l'ours retourne à sa caverne.

Que m'est-il arrivé ? De qui ce décret ? — Hélas ! c'est ma prompte Maîtresse qui le veut ; elle m'a parlé. Vous ai-je jamais dit son nom ?

Hier au soir, *mon Heure très silencieuse* m'a parlé : c'est le nom de ma redoutable Maîtresse.

Et voici comment cela se fit — car je dois tout vous dire, pour que votre cœur ne s'endurcisse pas contre celui qui brusquement vous quitte.

Connaissez-vous la peur de l'homme qui s'endort ? —

Jusqu'aux orteils, il a peur de ce que la terre se dérobe sous lui et que le Songe commence.

Je vous dis cela par manière de comparaison. Hier, à l'heure très silencieuse, la terre se déroba sous moi : le songe commençait.

L'aiguille tourna, l'horloge de ma vie dilata son souffle — jamais je n'ai entendu pareil silence autour de moi : si bien que mon cœur prit peur.

Puis une Parole me dit sans voix : « *Tu le sais, Zarathoustra ?* » —

Et je criai de peur à ce murmure, et le sang reflua de mon visage ; mais je me tus.

Alors la Parole reprit sans voix : « *Tu le sais, Zarathoustra, mais tu ne le dis pas.* »

Et je répondis enfin, comme par bravade : « *Oui, je le sais, mais ne veux pas le dire.* »

Alors la Parole reprit sans voix : « *Tu ne veux pas, Zarathoustra ? Est-ce vrai ? Ne prends pas le masque de la bravade !* »

Et je pleurai et tremblai comme un enfant, disant : « *Hélas ! je voudrais bien, mais comment faire ? Dispense-m'en ! C'est au-dessus de mes forces.* »

Alors la Parole reprit sans voix : « *Qu'importe de toi, Zarathoustra ? Dis ta parole et brise-toi.* »

Et je répondis : « *Hélas ! est-ce ma parole ? Qui suis-je ? J'en attends un plus digne ; je ne suis pas même digne de me briser à cause de lui.* »

Alors la Parole reprit sans voix : « *Qu'importe de toi ? Tu n'es pas encore assez humble. L'humilité a le cuir le plus dur.* » —

Et je répondis : « *Que n'a déjà supporté le cuir de mon humilité ? J'habite au pied de ma Hauteur* ; quelle est la mesure de mes cimes ? nul encore ne me l'a dit ; mais je connais bien mes vallées.* »

Alors la Parole reprit sans voix : « *O Zarathoustra, qui a*

des Monts* à transporter transporte aussi vaux et bas-fonds. » —

Et je répondis : « Ma parole n'a pas encore transporté de Monts et ce que j'ai dit n'a pas atteint l'ouïe des hommes. Je suis allé vers les hommes, mais je ne suis pas encore arrivé à eux. »

Alors la Parole reprit sans voix : « *Qu'en sais-tu ?* La rosée* tombe sur l'herbe à l'heure la plus muette de la nuit. » —

Et je répondis : « Ils m'ont raillé quand j'ai trouvé et suivi mon propre chemin ; et, en vérité, mes jambes flageolaient.

Ils m'ont dit : Tu ne sais plus le chemin et tu vas ne plus savoir marcher ! »

Alors la Parole reprit sans voix : « Qu'importe leur raillerie ! Tu es celui qui ne sait plus obéir : commande !

Ignorest-tu de *qui* tous ont le plus besoin ? de celui qui commande de grandes choses.

Faire de grandes choses est malaisé ; mais plus malaisé, de commander de grandes choses.

Voici ta faute la plus impardonnable : tu as la force et ne veux pas te faire obéir. » —

Et je répondis : « Il me manque la voix du lion pour commander. »

Alors la Parole reprit, comme un murmure : « Ce sont les paroles les plus silencieuses qui soulèvent l'ouragan. Les pensées venues sur des pattes de colombe* mènent le monde.

O Zarathoustra, va comme une ombre* de ce qui doit venir : ainsi tu commanderas, ton exemple sera décret. » —

Et je répondis : « J'ai honte ».

Alors la Parole reprit sans voix : « Il te reste à devenir enfant* et sans honte.

Tu as encore l'amour-propre de la jeunesse, tu es devenu jeune sur le tard ; mais qui veut devenir enfant doit dépasser jusqu'à sa jeunesse. » —

Et je réfléchis longtemps en tremblant. Mais enfin je répondis ma première réponse : « Je ne veux pas. »

Alors un rire m'entoura. Oh ! comme ce rire me déchira les entrailles et me fendit le cœur !

Et, pour la dernière fois, la Parole me vint : « O Zarathoustra, tes fruits sont mûrs, mais tu n'es pas mûr pour tes fruits.

Il te faut donc retourner à la Solitude*, car il te reste à bien mûrir ! » —

Et il y eut un nouveau rire et une fuite ; puis tout se tut autour de moi, comme en un double silence. Pour moi, je gisais à terre et la sueur me ruisselait des membres.

Maintenant, vous avez tout appris, et pourquoi je dois regagner ma Solitude. Je ne vous ai rien caché, mes amis.

Mais je vous ai appris aussi *qui* reste le plus secret de tous les hommes — et veut le rester.

Hélas ! mes amis ! j'aurais encore quelque chose à vous dire, quelque chose à vous donner. Pourquoi ne le donné-je pas ? Suis-je donc avare ? » —

Et quand Zarathoustra eut ainsi parlé, la force de son charin et l'approche de sa séparation d'avec ses amis l'accablèrent brusquement, au point qu'il sanglota ; et nul ne sut le consoler. Dans la nuit, il partit seul, quittant ses amis.

Extr. du Zarathoustra II. — Kr. VI, 215-219.

Nietzsche connaît bien l'humilité en même temps que l'orgueil du mystique ; cf. XIV, 99 : « Les grandes admirations de soi et les grands mépris et rabaissements de soi vont ensemble : le mystique qui se sent tantôt Dieu, tantôt ver. Ce qui manque ici, c'est le sentiment de valeur propre. »

Cf. aussi XIII, 286 : « Nous avons une Croyance sous le poids de laquelle nous tremblons, au chuchotement de qui nous blémissons. »

V. enfin, sur l'extase, extr. 96, 99, 139 ; sur le stade de l'« Enfant », extr. 57 ; sur l'ordre de « se briser », extr. 71, 136.

71

VOULOIR SUPRÊME

Composée en 1883, cette pièce figurera parmi les Dithyrambes de Dionysos. Zarathoustra y évoque le modèle — historique (v. le drame esquissé d'Empédocle, IX, 130-136 ; et extr. 8 et 104) ou idéal ? — d'une mort telle qu'il espère la sienne : volontaire et féconde, victoire personnelle et prélude de tous les Minuits.

Mourir

comme je le vis mourir —

l'Ami* qui, d'éclairs et de regards

divins, illumina l'ombre de ma jeunesse :

enjoué et profond,

au combat danseur — ;

des guerriers le plus allègre,

des vainqueurs le plus exigeant,

dressé, Destin, sur son destin,

dur, pensif, tourné vers l'avenir — ;

tremblant de vaincre,

exultant de vaincre* *en mourant* — ;

faisant de sa mort décret

— décret de *destruction*...

Mourir

comme je le vis mourir :

Vainqueur, *Destructeur*...

Kr. VIII, 420. — Cf. extr. 32, 70, 80, 84, 123, 136.

PÉRIODE THÉOSOPHIQUE (*suite*)

ÉPOQUE DU « ZARATHOUSTRA » III

1884

LA MYSTIQUE DU ZARATHOUSTRA

TROISIÈME PARTIE

Cette partie se déroule comme sous les nuées d'un ciel orageux et bas, déchiré de soudaines embellies. Tout y est dramatique, d'un dramatique hallucinant en sa puissance concentrée.

Zarathoustra s'en retourne lentement à sa caverne. Il n'a plus ses disciples et, tandis qu'il continuait de grandir, les hommes se sont encore rapetissés. Devenu de plus en plus profond, il ne trouvera plus en ses Animaux, ses attributs incarnés, l'Aigle et le Serpent (85), que les masques de ce qu'il y a de plus superficiel en lui, de ce qui en lui-même ne comprend pas son fond et son tréfonds. Il est plus seul que jamais. Vers qui se tournera-t-il, sinon vers les étranges passagers du bateau-fantôme (72) et leurs semblables de l'avenir, les futurs Esprits fraternels, les Intuitifs ardents, devineurs-nés : hardis chercheurs et trouveurs du Divin, embarqués avec « des voiles subtiles sur les Mers redoutables », celles d'Ariane la Nocturne, celles de l'extase et de la mort ? Mais plutôt encore (74, 75, 76, 86, 87, 88), loin de la Terre et du temps, son âme chantera pour elle et pour Ce qui est ou était au-dessus d'elle.

Le principal thème dramatique qui s'offre à nous est la lutte entre le Divin et l'Esprit du Poids. L'antique Meurtrier de Dieu a prédominé longtemps sur Dionysos, mais l'heure est venue pour lui de répondre à la menace dionysienne de Zarathoustra et de défendre son empire. Zarathoustra l'affronte avec un courage surhumain ; pourtant sa résolution ne va pas sans des angoisses inouïes, qui parfois l'obligent à

se ressaisir héroïquement ; ici, tout passe l'humaine mesure. La fabulation symbolique montre le conflit des deux Principes dans le présent de Midi et, surtout avec la scène du Berger (72), elle en laisse entrevoir les développements dans l'avenir. Par tous moyens, l'Ennemi s'efforce et s'efforcera d'entraver l'ascension de Zarathoustra sur la Montagne sainte, ainsi que la remontée du cosmique vers le Divin et du Divin vers le Suprême Divin ; mais la Haine ne prévaudra pas contre l'Amour.

Dans cette action dramatique, fragmentée en sa présentation, mais virtuellement continue, l'idée de l'éternel Retour intervient comme facteur de premier ordre, car, dans leur long combat, elle est l'arme à la fois de Dionysos et de l'Adversaire. La connaissance du Retour à jamais identique des choses leur est commune en une certaine mesure et chacun d'eux l'utilise à ses fins. Elle est la grande force, mais ambiguë en ses applications et indécise en sa portée ; si elle fortifie les forts, elle affaiblit les faibles, et qui n'est faible à ses mauvais moments ? Elle sera la masse brisante dont la « grande politique » zarathoustrienne assènera les coups ; mais, de son côté, l'Antagoniste, en sa magie maligne, lui prête forme à son image et en fait le monstrueux Serpent noir, aux répugnantes atteintes duquel Zarathoustra (85) est près de succomber, comme plus tard (68, 72) le seront encore une fois tout espoir et tout effort divins, tout sens du Divin et tout Divin, au temps où l'on répétera tristement : « Tout est vain, tout est pareil, tout a été. »

Le malheur et la grandeur de son destin le veulent : de l'infinie Connaissance qui comble et brûle sa pensée, Zarathoustra ne pourra guère diffuser parmi les hommes, outre son message annonciateur de Midi et du Surhomme, que cette conception du Retour éternel, grande assurément et non sans utilité pour le triomphe du Divin, mais aux résonances aussi diaboliques, hélas ! que divines. Il est navré d'avoir, jusqu'au grand Midi, à tronquer ainsi son enseignement, d'avoir à taire presque jusqu'au bout tant de choses si chères. Après la plus affreuse des crises, où il reste longtemps entre la vie et la mort, il se résigne pourtant à sa cruelle épreuve ; mais il cherchera recours, consolation et revanche

en un divin lyrisme, en des dithyrambes de poésie mystique insurpassables.

Dans le *grand Désir* (86), son âme se délie et plane ; le meilleur d'elle croît, son pur Amour grandit, sa voix grandit ; elle devient toute Amour et toute voix, pour une prodigieuse incantation de Mort et de Vie, pour le suprême appel, libérateur et créateur, allumant l'indicible Incendie d'Amour. Et la progressive symphonie spirituelle de la troisième partie, montant comme une tour (Br. VI, 242), aboutit à son immortel finale des *Sept Sceaux* (88), de beauté si limpide et si close, si légère et si forte, si vivante et si près de l'éternité.

* *

72

LA VISION-ÉNIGME

Ce que voit en esprit Zarathoustra, c'est la lutte de l'Esprit du Poids contre le Divin et le Suprême Divin au cours de l'Involution. Dans sa vision préfigurative, se dessine symboliquement le futur Drame des Soirs, dont les péripéties doivent décider de cette lutte et qui lui rappelle le Drame semblable, à l'issue près, d'où est sortie l'Evolution.

I. — [Sur le Navire qui avait fait escale aux Iles Heureuses et où il était monté], Zarathoustra garda le silence deux jours, et il était frigide et sourd de tristesse, si bien qu'il ne répondait ni aux regards, ni aux questions. Mais, le soir du second jour, il rouvrit l'oreille tout en se taisant encore, car il s'offrait à l'ouïe maintes choses étranges et dangereuses, sur ce Navire qui venait de loin pour aller plus loin encore. Or Zarathoustra était ami de tous ceux qui font de longs voyages et n'aiment pas vivre sans danger. Et voilà qu'à force d'écouter, sa propre langue se délia et la glace de son cœur fondit — alors, il prit la parole en ces termes :

« A vous, Chercheurs* hardis, Oseurs, et à quiconque s'est

jamais embarqué* avec des voiles* subtiles sur les Mers* redoutables, —

A vous que grisent les énigmes, qu'enchantent le demi-jour et dont l'âme est attirée en tous Gouffres* par des flûtes :

— car vous ne voulez pas, d'une main poltronne, suivre un fil conducteur et, où vous pouvez *deviner*, vous n'aimez pas *ratiociner* —

à vous seuls, je vais dire l'énigme que j'ai *vue* — la vision du Très-seul. —

Sombre, je traversais dernièrement un Crépuscule* livide — sombre et dur, lèvres serrées. Je savais couché plus d'un Soleil*.

Un sentier qui montait, audacieux, à travers les éboulis, un sentier méchant, solitaire, à qui herbe ni buisson n'agréaient plus, un sentier de Montagne* grinçait sous l'audace de mon pied.

Passant, muet, par-dessus les crissemments sarcastiques des cailloux, écrasant la pierre qui le faisait glisser : ainsi mon pied parvenait à monter.

A monter — malgré l'Esprit qui le tirait vers le bas, vers l'abîme, l'Esprit du Poids*, mon Diable, mon mortel ennemi.

A monter : bien qu'il pesât sur moi, mi-nain*, mi-taupe*, paralysé, paralysant, me versant à l'oreille des mots de plomb, au cerveau des pensées de plomb.

« O Zarathoustra, murmurait-il, sarcastique, en détachant les syllabes, pierre de Sagesse, tu t'es lancé haut ! — mais toute pierre lancée doit — tomber.

O Zarathoustra, pierre de Sagesse, pierre de fronde, fracasseur d'astre, que tu t'es lancé haut ! — mais toute pierre lancée — doit tomber.

Condamné à toi et à te lapider, ô Zarathoustra, tu as lancé la pierre loin, — mais sur toi elle retombera. »

Sur ces mots, le Nain se tut. Or son silence m'oppressait ; et, à deux ainsi, on est en vérité plus seul que tout seul.

Je montais, montais, rêvant*, pensant — mais tout m'oppressait. Je ressemblais à un malade que sa cruelle souffrance harasse et qu'éveille de son assoupissement un rêve plus cruel encore.

Mais il est en moi quelque chose que j'appelle bravoure ;

quelque chose qui, jusqu'ici, a tué chez moi tout découragement. Cette bravoure me fit enfin m'arrêter et dire : « Nain, toi ou moi ! »

La bravoure est en effet ce qui tue le mieux — la bravoure qui *attaque* ; car, en toute attaque, il y a entraînant fanfare...

2. — « Halte, Nain ! dis-je. Moi ou toi ! Mais c'est moi le plus fort de nous deux — : tu ignores ma pensée d'Abîme* ; tu ne saurais *la* porter.

Alors me vint un allègement, car le Nain sauta à bas de mon épaule, le curieux ! Et il s'accroupit sur une pierre devant moi. Or il y avait justement une porte monumentale là où nous étions arrêtés.

« Vois cette Porte*, Nain, continuai-je : elle a deux faces. Deux voies se rencontrent ici : nul encore ne les suivit jusqu'au bout.

Cette longue route en arrière ? elle représente une éternité*. Et la longue route que voilà en avant — autre éternité.

Elles s'opposent, ces voies ; leurs têtes s'affrontent : — et c'est ici, à cette Porte, qu'elles se rencontrent. Le nom de la Porte est écrit en haut : « Moment ».

Mais pour qui poursuivrait sur l'une d'elles — et encore, et toujours : crois-tu, Nain, que ces voies s'opposeraient à jamais ? » —

« Tout ce qui est droit ment, grommela le Nain, dédaigneux. Toute vérité est courbe, le temps même est un cercle. »

— « Esprit du Poids, dis-je, courroucé, ne simplifie pas trop les choses. Ou je te laisse croupir là, Pied-perclus, — et e t'ai monté *haut* !

Vois, continuai-je, ce Moment. A partir de cette Porte, le Moment, une longue route éternelle s'enfonce en *arrière* : derrière nous est une éternité.

Tout ce qui *peut* courir ne doit-il pas avoir déjà parcouru cette route ? Tout ce qui *peut* avoir lieu ne doit-il pas déjà avoir eu lieu, s'être fait, avoir passé ?

Et si tout a déjà été, que penses-tu, Nain, de ce Moment ? Cette Porte même ne doit-elle pas déjà — avoir été.

Et toutes choses ne se lient-elles pas de nœuds si serrés que ce Moment entraîne toutes choses à venir ? Et *ainsi* — son propre retour ?

Car tout ce qui *peut* courir, sur cette longue route *en avant* — doit courir encore une fois.

Et cette lente Araignée* qui rampe au clair de Lune*, et ce clair de Lune même, et moi et toi sous la Porte, chuchotant ensemble, chuchotant des choses éternelles — ne devons-nous pas tous avoir déjà été ?

— et revenir, pour courir sur cette nouvelle route qui s'étend devant nous, cette longue route sombre ; — ne devons-nous pas éternellement revenir ? — »

Ainsi parlais-je et de plus en plus bas, car j'avais peur de mes propres pensées et arrière-pensées. Alors, soudain, j'entendis près de moi un chien — *hurler*.

Avais-je jamais entendu chien hurler ainsi ? Ma pensée remonta en arrière. Oui, enfant, dans ma plus lointaine enfance :

— j'avais entendu un Chien* hurler ainsi. Et je l'avais vu aussi, hérissé, tête levée, frémissant, dans le Minuit très silencieux où même les chiens croient aux fantômes* ;

— si bien que j'avais été pris de pitié. Alors, en effet, la pleine Lune, muette comme les morts, passait au-dessus de la Maison*, alors elle restait suspendue, orbe ardent — suspendue sur le toit, comme sur un bien étranger ;

— de cela s'apaurait le Chien : car les chiens croient aux voleurs, aux fantômes. Et, entendant de nouveau hurler ainsi, je fus repris de pitié.

Où maintenant le Nain était-il passé ? et le Portique ? et l'Araignée ? et tous les chuchotements ? Avais-je donc rêvé ? m'éveillais-je ? Entre des rocs sauvages, je me trouvais tout d'un coup seul, morne, dans le plus morne des clairs de Lune.

Mais un Homme y gisait. Et là : le Chien, bondissant, hérissé, gémissant ; — maintenant il me voyait venir — alors il se remit à hurler, alors il *cria* : ai-je jamais entendu chien crier ainsi au secours ?

Et, en vérité, de pareil à ce que je vis, je n'avais jamais rien vu. Je vis un jeune Berger* se tordant, essayant de

vomir, secoué de soubresauts, la face convulsée, de la bouche de qui un lourd Serpent* noir pendait.

Ai-je jamais vu autant de dégoût et de blême horreur sur un visage ? Il avait sans doute dormi ? alors le Serpent s'était glissé dans sa gorge — s'y accrochant des dents.

Ma main tirait sur le Serpent, tirait encore : — en vain ! elle n'arrachait pas le Serpent du gosier. Alors un cri jaillit de moi : « Mords ! mords !

Tranche la tête ! mords ! » — ce cri jaillit de moi ; mon horreur, ma haine, mon dégoût, ma pitié, tout ce que j'avais de bon et de méchant jaillit de moi en ce seul cri. —

Hardis qui m'entourez ; Chercheurs, Oseurs et vous, entre autres, qui vous êtes embarqués avec des voiles subtiles pour les Mers inexplorées ; vous qu'enchantent les énigmes :

devinez-donc l'énigme que je vis alors, trouvez donc ce que signifie la vision du Très-seul.

Car c'était une vision, une vision prophétique : — *que* vis-je alors figuré ? Et *qui* est-ce qui doit venir ?

Qui, le Berger dans la gorge duquel le Serpent s'était glissé ? *Qui*, l'Homme dans la gorge duquel tout ce qu'il y a de plus lourd et noir* se glissera ?

— Mais le Berger mordit comme mon cri le lui conseillait ; il mordit d'un bon coup de dents. Loin, il cracha la tête du Serpent — : et il bondit. —

Non plus Berger, non plus Homme — : Etre transfiguré, en une gloire, et qui *ria* ! Jamais encore sur terre homme n'a ri comme *lui*.

O mes frères, j'ai entendu un Rire qui n'était pas le rire d'un homme — et maintenant une soif me ronge, un désir qui jamais ne s'apaisera.

Le désir de ce Rire me ronge : oh ! comment me résigner à vivre encore ? Et comment me résignerais-je à mourir maintenant ? »

Ainsi parla Zarathoustra.

Extr. du Zarathoustra III. — Kr. VI, 228-234.

Cf. sur l'Esprit du Poids, extr. 79 ; sur le Retour éternel,

extr. 46, 85 ; sur le Drame divin des origines, extr. 40, 94, 98 § 4 et 8 ; sur le grand Crépuscule, extr. 68, 85.

* *

73

[LA PENSÉE D'ABÎME]

Dans la Vision-Énigme (extr. précédent), Zarathoustra s'est déjà entretenu de l'éternel Retour avec l'Esprit du Poids, mais la pensée d'avoir à l'enseigner ne fait encore que couvrir au fond de lui, englobée en toute sa pensée mystique, en toute sa pensée d'Abîme ; elle est près, toutefois, de se dégager.

Tout me criait par signes : « Il est temps ! » Mais moi — je n'entendais pas ; jusqu'à ce qu'enfin mon Abîme remuât et ma Pensée me mordît.

Ah ! Pensée d'Abîme, qui es *ma* Pensée, quand trouverai-je la force de t'entendre creuser et de ne plus trembler ?

Le battement de mon cœur me monte à la gorge, quand je t'entends creuser. Ton mutisme même menace de m'étrangler, ô Muette comme l'Abîme !

Jamais encore je n'ai osé t'appeler *au jour* : c'était assez de te — porter. Je n'ai pas encore été assez fort pour l'assurance, l'audace suprême du lion.

Assez redoutable déjà me fut toujours ton poids ; mais j'aurai à trouver la force, la voix de lion qui t'appellera au jour...

Fragm. du Zarathoustra III (Le Bonheur involontaire). — Kr. VI, 238.

Cf. extr. 85.

* *

AVANT LE LEVER DU SOLEIL

Par delà le visible ciel nocturne, Zarathoustra, qui s'identifie bientôt à Dionysos, élève un cantique d'amour vers l'invisible Nuit mystique et vers Ariane-Sophia, qui représente tout ce qu'elle a de divin.

O Ciel* au-dessus de moi, ô Pur, ô Profond, ô Abîme de Lumière* ! te contemplant, je frémis de désirs divins.

Me jeter en ta Hauteur — voilà *ma* profondeur. Me cacher en ta pureté — *mon* innocence.

Le dieu* se voile de sa beauté* : tu caches donc tes Étoiles*. Tu gardes le silence : *ainsi* tu me montres ta Sagesse.

Muet sur la Mer* mugissante, je t'ai vu aujourd'hui te lever ; ton Amour et ta pudeur ouvrent leur révélation à mon âme mugissante*.

Si tu viens à moi, beau et voilé de ta beauté, si tu me parles un muet langage, te révélant dans ta Sagesse :

oh ! comment ne devinerais-je pas tout ce qu'il y a de pudique en ton âme ! *Avant* le soleil, tu vins à moi, le Très-seul.

Nous sommes amis depuis le Commencement : nous avons même Souffrance, même Horreur, même Fond* ; et aussi même Soleil*.

Nous ne nous parlons pas, sachant trop — : nous échangeons nos silences, nous évoquons entre nous notre Savoir* en nos sourires.

N'es-tu pas la Lumière répondant à mon Feu* ? N'as-tu pas l'Ame-sœur de mon Esprit intuitif ?

Ensemble nous avons tout appris ; ensemble nous avons appris la montée au-dessus de nous jusqu'à nous et le pur sourire ; —

le pur sourire de nos yeux clairs s'abaissant d'une vertigineuse hauteur quand, sous nous, contrainte, buts et coupes brouillent l'air comme pluie.

Et si j'ai cheminé seul, vers *qui* allait la faim de mon âme,

dans la nuit* et les sentiers perdus ? Et si j'ai gravi des Monts*, *qui* cherchai-je jamais, sinon toi, sur les Monts ?

Et tous mes cheminements et ascensions ? simple besoin, simple pis-aller de maladroït : — tout mon Vouloir ne veut que *voler**, que s'envoler en *toi*.

Et qui ai-je haï plus que les nuages* qui passent, que tout ce qui te souille ? Et j'ai haï jusqu'à ma haine, parce qu'elle te souillait.

J'en veux aux nuages qui passent, à ces surnois chats de maraude : ils nous prennent ce qui nous est commun, — le oui et l'amen immenses et infinis...

Et souvent j'ai eu envie de les attacher avec les fils d'or* zigzaguant des éclairs* et, comme le tonnerre, de battre timbale sur leur ventre de chaudron : —

timbalier en courroux de ce qu'ils me dérobent ton oui et ton amen, Ciel au-dessus de moi, ô Pur, ô Lumineux, ô Abîme de Lumière ! — de ce qu'ils te dérobent mon oui et mon amen...

Et « qui ne peut bénir doit *apprendre* à maudire » : ce clair précepte m'est tombé du Ciel clair, cette étoile, même dans les nuits noires, reste à mon ciel.

Mais je suis celui qui bénit et dit oui, dès que tu m'entoures, ô Pur, ô Lumineux, ô Abîme de Lumière ! Jusqu'en tous abîmes, je porte alors mon oui bénisseur.

Je suis devenu Bénisseur et Diseur-de-oui ; et je n'ai longuement lutté, je n'ai été le Luteur* qu'afin d'avoir un jour les mains libres pour bénir.

Or voici ma bénédiction : être sur chaque chose *son* propre ciel, sa ronde coupole, sa cloche d'azur, son éternelle certitude ; et bienheureux qui bénit ainsi !

Car les choses sont baptisées à la Source* d'Éternité*, et par delà bien* et mal ; bien et mal mêmes ne sont qu'ombres dans l'entre-deux, humides tristesses, nuages qui passent.

En vérité, c'est bénédiction et non blasphème, quand j'enseigne : « sur toutes choses est le ciel Hasard, le ciel Innocence, le ciel Fortuité, le ciel Pétulance. »...

Un peu de sagesse est possible ; mais j'ai trouvé pour toutes choses cette heureuse certitude que, sur les pieds du hasard, elles préfèrent — *danser*.

O Ciel au-dessus de moi, ô Pur, ô Sublime ! Je vois à cette heure ta pureté en ce qu'il n'y a pas d'éternelle Araignée*, d'éternelles toiles d'araignée de la raison ; —

en ce que tu es parquet de Danse* pour des hasards divins, table divine pour des dés*, pour des joueurs de dés divins. —

Mais tu rougis ? Ai-je dit ce qui devait rester inexprimé ? Ai-je blasphémé en voulant bénir ?

Ou est-ce la pudeur d'être à deux qui t'a fait rougir ? — Me signifies-tu de m'en aller et de me taire, parce que — le *Jour* vient ?

L'Univers* est profond — : plus profond que jamais le Jour* n'a pensé. Tout ne peut se dire devant le Jour ; or le Jour vient : séparons-nous donc !

O Ciel au-dessus de moi, ô Pudique, ô Pourpré ! O mon Bonheur* d'avant le lever du soleil ! Le Jour vient : séparons-nous !

Ainsi parla Zarathoustra.

Extr. du Zarathoustra III. — Kr. VI, 240-244.

Cf. XII, 255 : « A quelle hauteur est ma demeure ? Jamais encore je n'ai, en montant, compté les degrés jusqu'à moi : où cessent tous degrés, là est mon chez-moi. »

Cf. aussi extr. 58, 64, 88.

* *

75

SUR LE MONT AUX OLIVIERS

Zarathoustra dit pourquoi et comment, jusqu'en sa chaleur de croyance et d'amour spirituel, il feint la froideur sceptique, qu'il connaît par expérience, mais qui chez lui reste plutôt l'exception.

L'hiver*,... pieds chauds et pensées chaudes, je cours où le vent ne souffle plus — au coin de soleil* de ma Montagne* aux oliviers*...

Qui j'aime, je l'aime mieux l'hiver que l'été...

Si jamais j'ai menti, j'ai menti par Amour* ; aussi suis-je heureux jusqu'en mon lit hivernal...

A l'heure matinale où le seau tinte au puits et où les chevaux poussent de chauds hennissements dans les rues grises, —

impatient, j'attends qu'enfin paraisse le ciel clair, le ciel d'hiver à la barbe de neige, ce vieillard, cette tête blanche, —

— le ciel d'hiver qui se tait, qui souvent tait jusqu'à l'existence de son soleil.

Serait-ce de lui que j'ai appris le long et clair silence ? ou l'a-t-il appris de moi ? ou chacun de nous l'a-t-il trouvé de lui-même ?

Toutes bonnes choses naissent de mille façons : toutes bonnes choses malicieuses bondissent de joie en l'existence ; comment ne le feraient-elles — qu'Une fois ?

C'est, lui aussi, bonne chose malicieuse que le long silence ; et, comme le Ciel* d'hiver, regarder d'une face claire à l'Œil* large ouvert, —

comme lui, taire l'existence de son Soleil* et son inflexible Vouloir* solaire : certes, cette habileté, cette hivernale malice, je l'ai *bien* apprise.

C'est ma malice, mon habileté préférée que mon silence sache ne pas se trahir par le silence.

Par le bruit des mots et des dés*, je trompe mes solennels épieurs ; à tous ces argus doivent échapper mon Vouloir et mon But.

Pour que nul ne plonge le regard en mon fond, en mon dernier Vouloir — j'ai trouvé ce moyen du long et clair silence.

J'ai rencontré plus d'un malin : il voilait sa face et troublait son eau, pour que nul œil ne pût le pénétrer et le sonder.

Mais c'est à lui que venaient les inquisiteurs, les perceurs de secrets plus fins encore, c'est à lui qu'on pêchait son poisson le plus caché.

Au contraire, les Clairs, les Braves, les Transparents — voilà les plus fins dans l'art du silence : chez eux, si *profond* est le fond que l'eau la plus claire ne saurait le — trahir.

Muet ciel d'hiver à la barbe de neige, tête blanche à l'Œil

large ouvert au-dessus de moi, ô céleste symbole de mon âme et de sa malice !

Et ne *dois*-je pas me cacher comme qui aurait avalé de l'or — pour qu'au couteau on ne m'ouvre pas l'âme ?

Ne *dois*-je pas porter des échasses, pour qu'ils *ignorent* mes longues jambes — tous ces envieux, ces malheureux qui m'entourent ?

Ces âmes enfumées, artificiellement réchauffées, usées, fanées, contristées — comment leur envie *pourrait*-elle supporter mon Bonheur* !

Je ne leur montre donc que la glace*, l'hiver de mes cimes — et *non* que ma Montagne se ceint de toutes les gloires du Soleil.

Ils n'entendent que les sifflements de mes bourrasques d'hiver : et *non* que je passe aussi sur les Mers* chaudes, comme les langoureux, les lourds, les ardents vents du Sud.

Ils ont pitié de mes disgrâces et aventures — mais *ma* parole dit : « Laissez venir à moi l'aventure : elle a l'innocence du petit enfant. »

Comment *pourraient*-ils supporter mon Bonheur, si je ne mettais disgrâces, bonnets d'ours blanc et manteaux de ciel neigeux autour de mon Bonheur ;

— si je n'avais pitié de la *pitié* qu'ils ont, ces envieux, ces malheureux ;

— si je ne soupirais et claquais des dents devant eux, me *laissant*, avec patience, emmitoufler dans leur pitié !

Telle est la sage malice, la sage bienveillance de mon âme : elle *ne cache pas* son hiver, ni ses bourrasques glacées ; elle ne cache pas même ses engelures.

La solitude de l'un est fuite de malade ; la solitude de l'autre, fuite *devant* le malade.

Qu'ils m'entendent claquer des dents et soupirer de froid hivernal, tous ces pauvres diables louchants qui m'entourent ! Au prix de ces soupirs et de ces claquements de dents, j'échapperai à leurs chambres chauffées.

Qu'ils me plaignent et soupirent avec moi de mes engelures ! « Sur la glace de la connaissance, il finira par *geler* » — gémissent-ils.

Cependant, pieds chauds, je cours en tous sens sur ma

Montagne aux oliviers ; dans le coin de soleil de ma Montagne aux oliviers, je chante et me ris de toute pitié.

Ainsi chanta Zarathoustra.

Extr. du Zarathoustra III. — Kr. VI, 253-257.

Cf. XII, 242 : « La Vérité même, comme toute femme*, veut que son amant se fasse menteur pour l'amour d'elle. »*

Cf. aussi extr. 29, 92, 103, 107, 108, 126.

* *

76

LE RETOUR

Hymne à la Solitude mystique, qui est un peu le Ciel sur terre et qui semble se personnifier, elle aussi, en Ariane, ici regardée comme une tendre Mère.

O Solitude ! Solitude, ma Patrie* ! Trop longtemps j'ai vécu insociable en d'insociables pays étrangers pour ne pas rentrer chez toi avec des pleurs.

C'est le moment de me menacer du doigt comme menacent les mères ; de me sourire comme sourient les mères ; de me dire : « Et qui donc, un jour, m'a fuie comme un ouragan* ? —

— et a crié en partant : Trop longtemps je suis resté chez la Solitude, j'y ai désappris de me taire ! *Cela* — tu dois maintenant l'avoir appris ?

O Zarathoustra, je sais tout : et que, parmi les Nombreux, tu étais plus *essequé*, toi l'Unique, que jamais tu ne fus chez moi.

Autre chose est l'essequement, autre chose la Solitude : cela — tu l'as maintenant appris. Et que, parmi les hommes, tu seras toujours insociable et étranger.

Insociable et étranger, même s'ils t'aiment ; car, avant tout, ils veulent être *ménagés*.

Mais ici tu es bien chez toi ; ici, tu peux tout épancher et vider tout fond d'âme, rien ne connaît la honte des sentiments renfermés et moisis.

Ici, toutes choses approchent, câlines, de ta parole et te caressent, car elles veulent être portées par ton vol. Sur l'aile de tout symbole, tu vas ici à toute vérité.

Tête haute et sans détour, tu peux ici parler à toutes choses ; et, en vérité, il leur semble louange qu'avec toutes — on parle droit.

Or autre est l'esseulement. Car, te souvient-il, ô Zarathoustra ? La fois que ton Oiseau criait au-dessus de toi quand tu étais dans la forêt, te demandant où aller, sans lumières, près d'un cadavre —

et que tu as dit : « Puissent mes Animaux me guider ! j'ai trouvé plus de danger parmi les hommes que parmi les animaux » ; — *cela* c'était esseulement.

Et te souvient-il, ô Zarathoustra ? Quand tu séjournais en ton île, fontaine de vin* entourée de seaux vides, donnant et redonnant, au milieu d'assoiffés versant et reversant —

tant qu'à la fin tu restas seul à avoir soif au milieu d'hommes ivres, et gémis dans la nuit : « N'y a-t-il pas plus de bonheur à recevoir qu'à donner ? et à voler plus encore qu'à recevoir ? » — *cela* c'était esseulement.

Et te souvient-il, ô Zarathoustra ? Quand ton Heure très muette vint te chasser de toi, qu'en un méchant murmure elle dit : « Parle et brise-toi ! » —

qu'elle te dégoûta de toute ton attente, de tout ton silence, et découragea ton humble courage : *cela*, c'était esseulement. »

— O Solitude ! Solitude, ma Patrie ! Comme ta voix me parle, heureuse et tendre !

Nous n'échangeons ni curiosités, ni apitoiements ; mais, souvent, nous passons ensemble par les portes ouvertes.

Car tout est ouvert chez toi et lumineux ; et les heures mêmes courent ici d'un pied plus léger. Dans le sombre, en effet, le temps fait sentir son poids plus qu'en la clarté*.

Ici, s'ouvrent à moi les paroles*, les trésors de paroles de toute l'Existence ; toute existence veut ici devenir parole, tout devenir veut ici que je lui apprenne à parler.

Mais là en bas — tout parler est vain, oublier et passer est la meilleure sagesse...

O Paix heureuse autour de moi ! O senteurs pures autour de moi ! Oh ! en quelles aspirations profondes cette Paix renouvelle sa pure haleine ! Oh ! comme elle écoute, cette Paix heureuse !

Mais là en bas — tous parlent, rien ne s'entend. Qu'on carillonne sa sagesse, les marchands sur la place la couvriront du tintement des sous.

Chez eux, tous parlent, nul ne sait plus comprendre. Tout tombe à l'eau et plus rien en des puits* profonds...

Chez eux, tous parlent, tout se trahit. Et ce qui jadis fut mystère, secret d'âmes profondes, appartient aujourd'hui à la trompe des crieurs de ville...

O nature humaine, drôle de nature humaine ! bruit en des rues sombres ! je t'ai maintenant laissée derrière moi : — j'ai laissé derrière moi mon plus grand danger.

... Il faut vivre sur les Monts*.

A narines heureuses, je respire de nouveau la liberté de la Montagne. Mon nez a échappé enfin à l'odeur de toute humanité.

Chatouillée de souffles vifs, comme de vins mousseux, mon âme éternue et, joyeuse, se crie : bonne santé !

Ainsi parla Zarathoustra.

Extr. du Zarathoustra III. — Kr. VI, 269-273.

* *

77

[LA PESÉE DU MONDE]

En rêve, en mon dernier rêve de ce matin, j'étais sur un Promontoire* — par delà le monde, tenant une balance et *pesant* le monde.

Hélas ! trop tôt l'aurore vint à moi : de son embrasement,

elle m'éveilla, la jalouse ! Jalouse elle est toujours de l'embrasement de mes rêves matinaux.

Mesurable pour qui a le temps, pesable pour un bon peseur, explorable à de fortes ailes*, devinable pour de divins devineurs : tel mon rêve trouvait le monde.

Mon rêve, hardi voilier, mi-nef, mi-rafale, muet comme les papillons*, impatient comme les faucons, comment donc eut-il aujourd'hui la patience et le temps de peser le monde ?

C'était sans doute sous la suggestion de ma rieuse sagesse diurne de l'état de veille, qui rit de tous « mondes infinis » ? car elle dit : « m'ême dans le domaine de la force, c'est le *Nombre* qui règne, ayant plus de force. »

Avec quelle sûreté mon songe regardait ce monde fini, sans intérêt pour le présent ni le passé, sans peur ni vœu ! —

Comme une pomme ronde s'offrant à ma main, une pomme d'or mûre, à la fraîche, à la douce peau veloutée — tel s'offrait le monde ; —

comme un Arbre* me faisant invite, au large branchage, au fort Vouloir, courbé pour que le Voyageur* las pût s'y asseoir et y poser ses pieds : tel était le monde sur mon Promontoire ; —

comme un coffret tendu par des mains gracieuses — coffret ouvert pour le ravissement d'yeux modestes et respectueux : tel le monde aujourd'hui s'offrit à mon regard.

Trop peu énigme pour faire fuir l'amour humain, trop peu clef d'énigme pour assoupir la sagesse humaine : — chose humainement bonne, tel aujourd'hui je trouvai le monde...

Fragm. du Zarathoustra III (Les trois Vices). — Kr. VI, 274-275.

* *

[LA PESÉE DES TROIS VICES]

Je vais mettre à la balance les trois pires choses et en faire pesée humainement bonne. — ... *volupté, ambition, amour de soi...*

Allons, c'est ici mon Promontoire* et là est la Mer* : d'un élan qui ondule, *il* s'approche, velu, caressant, avec ses cent têtes, le fidèle Monstre de Chien* que j'aime.

Allons, je vais ici tenir la balance au-dessus de la Mer agitée ; et je me choisis encore un Témoin : toi, l'Arbre* solitaire, d'arome puissant et d'ample voussure, que j'aime.

Par quel pont le présent va-t-il à l'avenir ? Pour obéir à quoi ce qui est haut s'astreint-il à s'abaisser ? Et même ce qui est très haut, qu'est-ce qui le fait encore — grandir ?

Voici la balance égale et immobile : j'y ai jeté trois lourdes questions, trois lourdes réponses sont sur l'autre plateau...

Volupté : pour la canaille, le lent feu consumant ; pour tout bois vermoulu, toute puante guenille, la fournaise ou la chaudière prête à brûler ou à purifier.

Volupté : pour les cœurs libres, innocent et libre, le bonheur du jardin de la terre, le débordement de gratitude de tout avenir pour le présent.

Volupté : pour les mous, poison douceâtre, mais pour les cœurs de lion, le grand cordial et, religieusement ménagé, le vin des vins.

Volupté : le grand bonheur, symbole de Bonheur* plus haut, d'Espoir plus haut ; car, à maints fiancés, mariage* est promis, et plus que mariage,

— à maints fiancés plus étrangers qu'homme et femme — et qui a bien saisi *combien étrangers* sont homme et femme ?

Volupté : — mais je veux des clôtures autour de mes pensées et aussi de mes paroles, pour empêcher l'intrusion des porcs, des débauchés en mes jardins. —

... Ambition de dominer : tremblement de terre qui rompt et crève tout ce qui est caduc et creux ; tonnerre grondant dont le courroux justicier fracasse les sépulcres* ; point d'interrogation fulminant opposé aux réponses prématurées...

Ambition : terrible initiatrice de ce grand mépris qui jette à la face des villes et des empires : « *vous*, disparaissiez ! » — pour finir par se crier : « *toi*, disparaïs ! »

Ambition : qui élève sa séduction jusqu'aux Purs*, aux Solitaires et même aux Hauteurs* qui se suffisent, flam-

boyante comme un amour qui peindrait des bonheurs de pourpre* sur le ciel terrestre.

Mal de dominer : mais qui parlerait encore de *mal*, quand ce qui est haut veut bien envier la puissance ! En vérité, il n'est rien de languide, de morbide, en pareille envie, pareille condescendance.

Si la Hauteur solitaire renonce à éternellement s'isoler et se contenter de soi ; si le Mont* va au val et les Vents* de la Hauteur aux lieux bas :

Oh ! qui trouverait le nom de vertu bon à baptiser un tel désir ! Vertu qui donne — ainsi l'innommable fut jadis nommé par Zarathoustra :

Et ce fut alors aussi — et en vérité pour la première fois — que, par salparole, l'*amour de soi* fut proclamé saint, l'amour de soi sans tare, sain, émanant d'une âme puissante...

Fragm. du Zarathoustra III (Les trois Vices). — Kr. VI, 275-278.

Cf. VI, 104 : « Votre meilleur amour même n'est que symbole extatique et flamme cruelle : flambeau qui doit vous éclairer vers des voies plus hautes. »

* *

79

[L'ESPRIT DE LÉGÈRETÉ]

Comme tout le Dionysiaque, qui — en particulier par l'essor de l'Âme dans l'extase ou dans l'autre vie — tend au retour à Dieu, Zarathoustra est le persévérant ennemi du principe diabolique qui s'éloigne et fait s'éloigner toutes choses de Dieu.

Nourri de choses innocentes et de peu, prêt au vol* et impatient de voler, de m'envoler — telle est ma nature : comment ne serait-elle pas un peu nature d'Oiseau* ?

Et surtout que je sois ennemi de l'Esprit du Poids*, c'est nature d'Oiseau : et, en vérité, ennemi mortel, ennemi irrécconciliable, ennemi-né. Oh ! jusqu'où ma haine n'a-t-elle déjà porté, égaré son vol !...

Qui un jour apprendra le vol aux hommes aura déplacé toutes bornes ; il verra toutes ces bornes mêmes s'envoler et, donnant à la Terre un nom neuf, il l'appellera — « la Légère* »...

L'autruche court plus vite que le cheval le plus vite, mais elle-même enfouit encore, lourde, sa tête en la terre lourde : ainsi fait l'homme qui ne sait encore voler.

Il trouve lourdes terre et vie ; et c'est ce que *veut* l'Esprit du Poids...

... J'ai appris à me tenir debout, à marcher, courir, grimper, danser*.

C'est là ma doctrine : qui veut apprendre un jour à voler doit d'abord apprendre à se tenir debout, à marcher, courir, grimper, danser : — ce n'est pas en volant qu'on apprend à voler.

Avec des échelles de corde, j'ai appris à escalader mainte fenêtre. A jambes prestes, j'ai grimpé sur de hauts mâts : être perché sur les hauts mâts de la Connaissance* ne me semblait pas mince bonheur ; —

comme en petites flammes*, flamber sur les hauts mâts : lumière petite, mais réconfort grand pour les Marins* égarés et les naufragés ! —

Toutes sortes de voies et moyens m'ont mené à ma Vérité* : ce n'est pas sur une seule échelle que j'ai atteint la Hauteur où mon regard plane vers mon lointain...

Fragm. du Zarathoustra III (L'Esprit du Poids). — Kr. VI, 281-286.

Cf. VI, 156 : « Je suis la voix de Dieu devant le Diable et celui-ci est l'Esprit du Poids. » — VI, 157 : « ...L'Esprit du Poids, mon Très-haut et tout-puissant Diable, dont on dit qu'il est « le maître du monde ».

Cf. aussi extr. 30, 58, 72, 80, 88, 97.

[DANS LA LUMIÈRE]

Le pays de l'éternelle Lumière et du pur Divin, accessible à l'âme dionysiaque, dès cette vie, par le ravissement extatique, est aussi celui de la Mémoire et de la Sagesse arianéennes, des Vérités et Valeurs idéales, des Paroles maîtresses et des Tables souveraines de la Destinée.

« Le meilleur en eux est si petit ! Le pire en eux est si petit ! » — m'écriais-je en riant.

Mon sage Désir se faisait jour en ce cri et ce rire, lui qui naquit aux Monts*, bouillante sagesse*, en vérité, mon grand Désir à l'aile impétueuse.

Et souvent il m'emporta, haut, loin, entouré de Rire* : je volais*, frémissant, trait dardé au sein d'un ravissement* ivre de Soleil* ;

— jusqu'en de lointains avénirs que nul rêve n'a encore vus, en des Midis* plus chauds que jamais les sculpteurs n'en ont rêvé : où les dieux*, dans leur danse*, ont honte de tout vêtement* —

— pour parler par figures, boitant et balbutiant* comme font les poètes, et, en vérité, j'ai honte qu'il me faille encore être poète ! —

Où tout devenir me semblait danse de dieux, pétulance de dieux, et l'Univers*, lâché hors de son lit, puis refluant à soi,

éternelle alternance où maints dieux se fuient, puis cherchent à se retrouver, bienheureuse alternance où maints dieux se contredisent, puis réentendent leur voix et renouent leur concert ; —

Où tout temps me semblait bienheureuse moquerie des instants, où la Nécessité était la Liberté même, jouant, bienheureuse, avec le fer de liberté ; —

Où aussi je retrouvais mon vieux Diable, mon vieil ennemi irréconciliable, l'Esprit du Poids* et tout ce qu'il créa : Contrainte, Loi, Servitude, Conséquence, But, Vouloir, Bien et Mal —

car ne faut-il pas qu'existe quelque chose *par-dessus* quoi il y ait danse, danse qui passe ? Ne faut-il pas, pour les Légers*, les Très-légers, qu'existent Taupes* et lourds Nains* ? —

C'est là aussi que j'ai glané en chemin la Parole* du Surhomme*, celle que l'homme est quelque chose à dépasser,

— que l'homme est pont* et non but : se félicitant de son Midi et de son Soir*, lui qui mène à une Aurore nouvelle ;

— la parole zarathoustrienne du grand Midi* et ce que j'ai encore suspendu sur les hommes comme un second Couchant* de pourpre*...

Fragm. du Zarathoustra III (Vieilles Tables et T. nouvelles) — Kr. VI, 288-289.

Cf. VI, 213-214 : « Une horreur m'a saisi, quand j'ai vu les meilleurs dans leur nudité : alors me poussèrent les ailes pour m'envoler en des avenir lointains, en des avenir plus lointains, en des Midis plus méridionaux que jamais sculpteur n'en rêva : où les dieux ont honte de tout vêtement. »

VI, 174 : « Mon vol s'était enfoncé trop avant dans l'avenir : une épouvante me saisit ;

et, regardant autour de moi, je m'aperçus que le Temps était mon seul contemporain.*

Alors, mon aile rebroussa pour rentrer — et de plus en plus vite : je suis revenu à vous, hommes du présent, et au pays de la Civilisation. »

XII, 323 : « Tout désir, oiseau gagnant des côtes lointaines, tel est mon Bonheur. »*

Cf. aussi extr. 59, 79, 83, 101.

81

[COUCHANT D'OR]

Les hommes... à présent j'attends *mon* Salut* —, qui est d'aller à eux pour la dernière fois.

Car, une seule fois encore, je veux aller aux hommes : *parmi* eux, je veux finir ; en mourant, je veux leur faire mon plus riche don.

Je prends exemple sur le Soleil* qui descend, le Trop-riche : c'est de l'or* qu'il verse alors dans la mer en son inépuisable richesse, —

— si bien que le plus pauvre pêcheur même rame avec une rame *d'or* ; car j'ai vu cela et n'ai pu me rassasier de pleurs à ce spectacle. — —

Comme le Soleil, Zarathoustra veut son Couchant*...

Fragm. du Zarathoustra III (Vieilles Tables et T. nouvelles). — *Kr. VI*, 290.

Cf. extr. 9, 47, 104, 136.

* *

82

[LE DÉGEL DE DIONYSOS]

Cette débâcle des vieilles choses sevrées d'amour peut se situer historiquement à l'époque de Zarathoustra et surtout à celle du Surhomme.

Quand l'eau a ses poutres, quand passerelles et garde-fous enjambent le courant, en vérité nul ne trouve créance à dire : « tout coule » ;

mais les sots savent protester : « Comment ? disent les sots,

tout coulerait ? Poutres et garde-fous sont pourtant *au-dessus du courant* ! »

Au-dessus du courant, tout tient bon, toutes valeurs des choses, tous concepts-ponts, tout « bien » ou « mal » : tout cela *tient bon*.

Et quand vient le dur Hiver*, dompteur de l'eau vive, jusqu'aux plus fins apprennent la méfiance ; et, en vérité, les sots alors ne sont pas seuls à dire : « Tout ne serait-il pas *immobile* ? »

« Au fond, tout est immobile » — vraie doctrine d'Hiver, bonne chose pour morte saison, bonne consolation pour marmottes et couveurs de poêles.

« Au fond, tout est immobile. » — : *là-contre*, cependant, s'élève le Vent* de dégel* ;

Le Vent de dégel, Taureau* qui n'est pas de labour — Taureau furieux, Destructeur brisant la glace de ses cornes en rage. Et la glace, elle, — — *brise les passerelles*.

O mes frères, à *présent* tout ne coule-t-il pas ? Tous garde-fous et passerelles ne sont-ils pas tombés dans l'eau ? Qui pourrait encore *se raccrocher* au « bien » et au « mal » ?

« Malheur à nous ! Salut pour nous ! Le Vent de dégel souffle. » Prêchez cela, ô mes frères, par toutes rues.

Fragm. du Zarathoustra III (Vieilles Tables et T. nouvelles). — Kr. VI, 293-294.

Cf. extr. 115.

* *

83

[L'ÂME SUPRÊME]

C'est l'Âme de Dieu, dont l'âme dionysienne, dans l'extase, reflète parfois l'infinie grandeur.

Quelle est la plus haute forme de tout ce qui a l'être ?...

L'Âme qui a la plus longue échelle et peut descendre le plus bas... ; —

— l'Ame la plus vaste, qui, le plus largement, peut en soi évoluer, s'égarer, errer ; la plus nécessaire, qui spontanément se jette dans le hasard ; —

— l'Ame pleine d'être, qui plonge dans le devenir ; celle qui, possédante, veut tomber en vouloir et désir ; —

— celle qui, se fuyant, se rejoint par le plus grand cercle* ; l'Ame la plus sage, pour qui la folie a les plus douces persuasions ; —

— la plus amoureuse de soi, où toutes choses ont leur courant et leur contre-courant, leur flux et leur reflux : —
... *l'Ame suprême*...

Fragm. du Zarathoustra III (Vieilles Tables et T. nouvelles), — Kr. VI, 304 — 305.

Cf. extr. 59, 80, 101.

* *

84

[VICTOIRE]

O mon Vouloir*, pôle de toute détermination, *ma* Nécessité, garde-moi de toutes victoires petites !

Providence de mon âme que j'appelle Destin, qui es en moi, qui es au-dessus de moi, garde-moi, réserve-moi à un seul grand destin !

Et ta suprême grandeur, mon Vouloir, réserve-la pour la fin : pour être inflexible *en* ta Victoire* — hélas ! qui n'a succombé à sa victoire !

hélas ! quel œil ne s'est brouillé dans cette brume d'ivresse ! hélas ! quel pied n'a titubé et, en la victoire, désappris... la halte ! —

— Pour être prêt et mûr au grand Midi* : prêt et mûr comme l'airain chauffé à blanc, la nuée* grosse de foudre* et le pis gonflé de lait ; —

— prêt à moi-même, à mon Vouloir le plus secret : arc convoitant son trait, trait convoitant son Astre* ; —

— Astre prêt et mûr à son Midi, ardent, transpercé, heureux des traits solaires qui le détruisent ; —

— Soleil* moi-même et inflexible Vouloir solaire, prêt à détruire en vainquant.

O Vouloir, pôle de toute détermination, *ma* Nécessité, réserve-moi à une seule grande Victoire !

Fragm. du Zarathoustra, III (Vieilles Tables et T. nouvelles). — Kr. VI, 312-313.

Cf. extr. 32, 71, 81, 123.

* *

85

LE CONVALESCENT

Avec un sentiment de répulsion et un désarroi difficiles à surmonter, Zarathoustra prend conscience de sa mission d'enseignement théosophique et des limites de cette mission : de tout l'Abîme divin — pour des raisons de « grande politique » notamment —, sa tâche exotérique ne consiste guère qu'à révéler la chose aride et redoutable qu'est l'éternel Retour. Ses Animaux, qui s'attachent à le réconforter, croient le comprendre, mais sans pouvoir le faire plus qu'à demi.

« Monte de ma profondeur, Pensée d'Abîme* ! Je suis ton coq et ton aube, dragon dormeur : debout ! debout ! Ma voix, comme un coquerico, saura bien t'éveiller !

Dénoue le bandeau de tes oreilles : écoute ! car je veux t'entendre. Debout ! debout ! Voici assez de tonnerre* pour rendre attentives les tombes mêmes.

Et frotte tes yeux pour en chasser le sommeil, et toute torpeur, toute cécité. Que tes yeux mêmes m'entendent : ma voix guérit jusqu'aux aveugles-nés.

Et, une fois éveillée, tu resteras éveillée à jamais. Ce n'est

pas *mon* fait de tirer du sommeil d'antiques aïeules pour leur dire — de se rendormir.

Tu bouges, tu t'étires, tu râles* ? Debout ! debout ! Je veux de toi non des râles — mais des paroles. Zarathoustra t'appelle, Zarathoustra, l'impie.

C'est Zarathoustra, la voix de la vie, la voix de la souffrance, la voix du Cercle* — c'est moi qui t'appelle, ma Pensée d'Abîme entre toutes.

O Bonheur ! Tu viens — je t'entends. Mon Abîme *parle*, j'ai retourné au jour ma dernière profondeur.

O Bonheur ! Approche, donne ta main — — ha ! laisse-moi ! ha ! ha ! — — Nausée, nausée, — — malheur à moi ! »

A peine avait-il prononcé ces mots que Zarathoustra s'effondra, pareil à un mort, et il resta longuement comme mort. Quand il revint à lui, il était blême et tremblant, et il demeura couché, longtemps sans vouloir manger ni boire...

Enfin, après sept jours, Zarathoustra s'assit sur sa couche, prit dans sa main une pomme de rose, la flaira et en trouva l'odeur agréable. Alors, ses Animaux crurent le moment venu de converser avec lui.

« O Zarathoustra, dirent-ils, voilà sept jours déjà que tu es couché, les yeux appesantis : ne veux-tu enfin te lever ?

Sors de ta grotte : le monde t'attend, comme un jardin. Le vent joue avec de lourds parfums qui veulent venir à toi ; et tous les ruisseaux aimeraient courir à ta poursuite.

Toutes choses soupirent après toi, alors que sept jours tu es resté seul : — sors de ta grotte. Toutes choses veulent être tes guérisseuses.

Un Savoir nouveau t'est sans doute venu, un savoir aigre et lourd ? Comme une pâte aigrie de levain, tu es resté là, ton âme a levé et débordé de toutes parts. — »

— « O mes Animaux, répondit Zarathoustra, continuez à babiller ainsi et laissez-moi écouter. C'est mon réconfort que votre babil : il suffit qu'on babille pour que le monde me soit comme un jardin.

Quel agrément qu'il y ait mots et sons ! Mots et sons ne sont-ils pas des arcs-en-ciel, des ponts trompe-l'œil entre des êtres à jamais séparés ?...

Quel agrément que toute parole, tout mensonge des sons ! Grâce aux sons, notre amour danse sur des arcs-en-ciel diaprés. »

— « O Zarathoustra, dirent alors les Animaux, pour qui pense comme nous, toutes choses dansent elles-mêmes : elles viennent, et se tendent la main, et rient, et fuient — et elles reviennent.

Tout s'en va, tout revient ; éternellement tourne la Roue* de l'Existence. Tout meurt, tout refleurit, éternellement court l'Année* de l'Existence.

Tout s'écroule, tout se refait ; éternellement se bâtit la même Maison* de l'Existence. Toutes choses se quittent, toutes choses se redisent bonjour ; éternellement se reste fidèle l'Anneau* de l'Existence.

A chaque instant commence l'Existence ; autour de chaque « ici » tourne la sphère « Là-bas ». Le centre est partout. Courbe est le chemin de l'Éternité. »

— « O plaisantins, serinettes, répondit Zarathoustra, retrouvant son sourire, que vous savez bien ce qu'il a fallu faire en sept jours, —

— et comme ce monstre s'était glissé dans ma gorge et m'étouffait ! mais, de mes dents, je lui ai tranché la tête et l'ai crachée loin de moi.

Et vous, — vous en avez déjà fait une ritournelle ? Or me voilà couché, malade encore d'avoir ainsi mordu et craché, malade encore de ma propre délivrance.

Et vous avez regardé tout cela ? O mes Animaux, êtes-vous donc cruels, vous aussi ? Avez-vous voulu regarder ma grande souffrance, comme font les hommes ?...

Ma croix, ce n'était pas de savoir l'homme méchant — mais je criais, comme nul encore n'a crié :

« Pourquoi si petit, ce qu'il a de pire ? si petit ce qu'il a de meilleur ? »

Le grand dégoût de l'homme — c'est *lui* qui m'étouffait, lui qui s'était glissé dans ma gorge ; avec ce que le Prophète avait annoncé : « Tout se répète, rien ne vaut la peine, le savoir tue. »

Un long Crépuscule* titubait devant moi, tristesse lasse à la mort et grisée de mort, qui parlait d'une bouche bâillante.

« A jamais il reviendra, l'homme dont tu es las, l'homme petit » — disait le bâillement de ma tristesse, et elle traînait le pas sans pouvoir trouver le sommeil*.

La Terre des hommes se changeait en crypte*, son sein se creusait, toute vie devenait décomposition et ossements humains, et passé pourri.

Mes soupirs s'attardaient sur toutes tombes* humaines et ne pouvaient plus s'en détacher ; mes soupirs et mes questions, lugubres, étouffants, dévorants, exhalaient leur plainte jour et nuit :

« Hélas ! l'homme à jamais reviendra ! l'homme petit à jamais reviendra ! »

Nus je les avais vus tous deux, l'homme le plus grand et l'homme le plus petit : bien trop pareils — et le plus grand, bien trop humain encore.

Le plus grand, bien trop petit — de là mon dégoût de l'homme. Et l'éternel retour même du plus petit ! — de là mon dégoût de toute existence.

Ah ! nausée, nausée, nausée ! — — » Ainsi parlait Zarathoustra en soupirant et frissonnant, car il se rappelait sa maladie. Mais ses Animaux ne le laissèrent pas continuer.

« N'en dis pas plus, convalescent ! — lui répondirent-ils, mais va dehors, où le monde t'attend comme un jardin.

Sors, vers les roses, les abeilles, les essaims de colombes, mais surtout vers les oiseaux chanteurs : pour apprendre d'eux à *chanter*.

Car aux convalescents, le chant ! l'homme sain a la parole ; et même si l'homme sain veut des chants, il veut d'autres chants que le convalescent. »

— « O plaisantins, serinettes, taisez-vous donc, répondit Zarathoustra en souriant de ses Animaux. Que vous savez bien quelle consolation j'ai trouvée en sept jours !

Me remettre en devoir de chanter — c'est *cette* consolation que j'ai trouvée et *cette* guérison ; de cela encore allez-vous faire aussitôt une ritournelle ? »

— « N'en dis pas plus, lui répondirent derechef ses Animaux ; mais plutôt, convalescent, commence par te faire une musique, une nouvelle musique.

Car vois donc, ô Zarathoustra, pour tes chants nouveaux, il faut des musiques neuves.

Chante mieux, chante plus puissamment, ô Zarathoustra, guéris ton âme par des chants nouveaux : pour pouvoir porter ton grand destin, qui ne fut encore le destin d'aucun homme.

Car tes Animaux savent bien, ô Zarathoustra, qui tu es et dois être : tiens, *tu es l'Initiateur de l'éternel Retour* — voilà ton destin.

Devoir initier à cette doctrine — comment ce grand destin ne serait-il pas aussi ton plus grand danger, ton plus grand mal !

Tiens, nous savons en quoi consiste ta doctrine : toutes choses reviendront à jamais, et nous avec elles ; et nous avons existé déjà une infinité de fois, et toutes choses avec nous.

Ta doctrine dit qu'il est une grande Année du Devenir, une Année monstre : comme un sablier, elle doit se retourner toujours, pour des recommencements nouveaux et des fins nouvelles ; —

si bien que toutes ces Années sont identiques, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, — si bien que nous aussi, d'une Année à l'autre, nous sommes identiques, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes.

Et si tu voulais mourir à présent, ô Zarathoustra, tiens, nous savons aussi ce que tu te dirais — mais tes Animaux te prient de ne pas mourir encore.

Tu parlerais sans trembler, mais plutôt avec un soupir de bonheur ; car tu serais délivré d'un grand poids et d'une grande gêne, toi, le Très-longanime :

Je vais mourir, disparaître, dirais-tu, en un clin d'œil être néant. Les âmes sont aussi mortelles que les corps.

Mais le nœud de causes qui m'enserre reviendra — il me recréera. Moi-même, je fais partie des causes de l'éternel Retour.

Je reviendrai avec ce Soleil, avec cette Terre, avec cet Aigle*, avec ce Serpent* — et *non* pour une vie nouvelle, une vie meilleure ou une vie analogue :

— je reviendrai à jamais pour cette vie identiquement

la même, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, afin d'enseigner encore l'éternel Retour de toutes choses ; —

— de faire entendre encore la Parole* du grand Midi* de la Terre et de l'homme, d'annoncer encore aux hommes le Surhomme*.

J'ai fait entendre ma Parole, ma Parole me brise : mon sort éternel le veut —, je meurs en prophète.

L'heure est venue pour celui qui tombe de se bénir. Ainsi — *fin*it la Descente de Zarathoustra ». — —

Sur ces mots, les Animaux se turent, attendant que Zarathoustra leur dît quelque chose ; mais Zarathoustra ne remarquait pas qu'ils se taisaient. Il restait étendu sans bouger, yeux clos, comme un dormeur, bien qu'il ne dormît pas ; car il s'entretenait avec son âme. Devant un tel mutisme, le Serpent et l'Aigle respectèrent le grand silence qui l'entourait et s'en furent discrètement.

Extr. du Zarathoustra III. — Kr. VI, 314-323.

Cf. extr. 46, 47, 59, 70, 73, 80, 81, 84.

/ * . *

86

LE GRAND DÉSIR

Zarathoustra se chante un des « chants nouveaux » annoncés dans l'extr. précédent et qui doivent le consoler d'avoir à enseigner l'éternel Retour. Il y dit « puissamment » l'aspiration brûlante qui le soulève vers la lointaine mort de son âme et de toute âme en Dieu.

O mon âme, je t'ai appris à faire d'« aujourd'hui » le synonyme de « plus tard » et de « jadis », et à danser ta ronde par delà tout « ici », tout « là » et tout « là-bas ».

O mon âme, je t'ai débarrassée de tous tes recoins, j'ai balayé ta poussière, tes araignées* et ton ombre*.

O mon âme, je t'ai délivrée de la pudeur petite et de la vertu des recoins, te persuadant de t'offrir nue aux yeux du Soleil*.

Par la tempête* qui a nom Esprit*, j'ai soufflé sur ta mer mouvante, j'en ai chassé toutes nées* et étouffé jusqu'à cet Étouffeur qui s'appelle péché.

O mon âme, je t'ai donné le droit de dire non comme la tempête et oui comme le ciel dégagé : avec la paix de la Lumière*, maintenant tu habites et vas au sein de tempêtes négatrices.

O mon âme, je t'ai rendu la liberté de planer* sur le créé et l'Incréé* ; et qui connaît comme toi la volupté du Futur ?

O mon âme, je t'ai enseigné le mépris, non celui qui vient comme de la vermoulure, mais le grand mépris, le mépris aimant, qui aime* d'autant plus qu'il méprise plus.

O mon âme, je t'ai si bien appris à persuader que tu persuades aux bas-fonds mêmes de venir à toi : comme le Soleil, qui persuade à la Mer de monter jusqu'à sa hauteur.

O mon âme, je t'ai affranchie de toute obéissance, gémissement et sujétion ; je t'ai même donné les noms de « Pôle de nécessité » et de « Destin ».

O mon âme, je t'ai donné des noms nouveaux, jouets diaprés, t'appelant « Destin », « Cercle des Cercles », « Nombril du Temps », « Cloche d'azur ».

O mon âme, à ta terre j'ai donné à boire toute sagesse*, tous les vins* de la sagesse, tous ses vins nouveaux et aussi tous ses forts vins vieux, d'immémoriale vieillesse.

O mon âme, j'ai versé sur toi tout Soleil, toute Nuit*, tout silence, tout désir : alors je t'ai vu grandir comme un cep*.

O mon âme, trop riche et lourde te voilà maintenant, cep avec des mamelles gonflées, de bruns raisins d'or, aux grains pressés : — pressée et oppressée de ton Bonheur, dans l'attente en ton opulence et gardant la pudeur de ton attente.

O mon âme, à présent il n'est nulle part âme plus aimante, plus embrassante, plus ample. Où avenir et passé seraient-ils plus rapprochés qu'en toi ?

O mon âme, je t'ai tout donné, et toutes mes mains se sont vidées pour toi : — et maintenant ! maintenant, tu me dis,

souriante et pleine de mélancolie : « Qui de nous deux doit dire merci ? —

— celui qui donne ne doit-il pas remercier que l'autre ait pris ? donner n'est-il pas besoin ? prendre — pitié ? »

O mon âme, je comprends le sourire de ta mélancolie : ta surabondance même tend maintenant des mains ardentes.

Ta plénitude promène son regard sur les Mers* mugissantes, et cherche, et attend ; c'est la mélancolie de la surplénitude qui regarde au ciel souriant de tes yeux.

Et en vérité, mon âme, qui verrait ton sourire sans fondre en pleurs ? Les anges* mêmes fondent en pleurs devant la super-bonté de ton sourire.

C'est ta bonté, ta super-bonté, qui ne veut ni se plaindre, ni pleurer ; et pourtant, ô mon âme, ton sourire a grande envie de pleurs et ta bouche frémissante de sanglots.

« Tout pleur n'est-il pas plainte ? et toute plainte accusation ? » te dis-tu ; et c'est pourquoi, ô mon âme, tu aimes mieux sourire qu'épancher ta souffrance,

— en un torrent de pleurs, épancher toute la souffrance de ta plénitude et de tout le besoin qu'a le cep du Vigneron* et de sa Serpette.

Mais si tu ne veux pleurer, résoudre en pleurs ta mélancolie de pourpre*, il te faudra *chanter*, ô mon âme — vois, je souris moi-même, qui te fais cette prédiction —

chanter un chant de tonnerre*, jusqu'à ce que toutes Mers* se taisent pour écouter ton désir, —

jusqu'à ce que, sur les Mers muettes et pleines de désir, vienne la Barque*, le Miracle d'or*, cet Or autour de quoi toutes les étranges, toutes les méchantes bonnes Choses* bondiront —

— ainsi qu'une abondante faune, grande et petite, que tout ce qui a d'étranges pieds légers* pour courir sur les sentiers mauves —

— bondiront vers le Miracle d'or, la Barque au libre Vouloir* et vers son Maître* : or c'est le Vigneron, qui attend avec sa Serpette de diamant* —

— ton grand Libérateur*, ô mon âme, l'Innommé* — — pour qui, seuls, les chants à venir trouveront des noms. Et, en vérité, ton souffle fleure déjà les chants à venir, —

— déjà tu t'embrases et songes*, déjà tu bois avidement à toutes sources profondes de musicale consolation, déjà ta mélancolie se berce du Bonheur des chants à venir. — —

O mon âme, maintenant je t'ai tout donné, jusqu'à mon présent suprême, et toutes mes mains se sont vidées pour toi : — *te dire de chanter*, vois-tu, ce fut mon présent suprême.

Pour t'avoir dit de chanter, réponds maintenant, réponds : *qui* de nous deux doit dire merci ? — Mais, mieux : fais-moi entendre ton chant, chante, ô mon âme, et laisse-moi dire merci.

Ainsi parla Zarathoustra.

Extr. du Zarathoustra III. — Kr. VI, 324-327.

Cf. VIII, 360 :

« Mon âme, lyre
invisiblement touchée, se chantait
en secret un Chant de Gondole*,
tremblante de béatitude diaprée. »

Cf. aussi extr. 31, 96, 119, 133.

* *

87

L'AUTRE CHANT DE LA DANSE

En un premier Chant de la Danse (VI, 156-159), Zarathoustra s'est, par jeu, inspiré de l'Esprit du Poids. Ici, à l'adresse de la Vie encore, de l'Ariane terrestre, c'est pour son propre compte et comme Dionysos terrestre qu'il chante.

I

« En ton œil a naguère plongé ma Vision, ô Vie : j'ai vu briller de l'or dans ton œil de nuit*, — mon Cœur s'est arrêté de battre en cette volupté ;

— j'ai vu briller une barque* d'or* sur des eaux de nuit, une balancelle d'or s'enfonçant, se noyant et réapparaissant.

Sur mon pied fou de danse, tu as jeté un regard, un regard balancé, rieur, interrogateur et langoureux.

Deux coups seulement, de tes petites mains, tu as agité tes castagnettes — et déjà mon pied se balançait dans la folie de la danse.

Mes talons se cabraient, mes orteils écoutaient pour te comprendre, car le danseur a l'ouïe — aux orteils.

Vers toi, j'ai bondi : tu t'es dérobée à mon bond ; et, contre moi, les mèches de ta chevelure flottante et fuyante dardaient leur langue.

J'ai bondi pour te fuir, toi et tes serpents* : déjà tu étais là, tournée à demi vers moi, l'œil plein de désir.

Par des regards tortueux, tu m'enseignes des voies tortueuses ; sur des voies tortueuses, mon pied apprend — des malices.

Je te crains de près, je t'aime de loin ; en fuyant, tu m'attires, en me cherchant, tu me glaces ; — je souffre, mais que n'ai-je, pour toi, souffert de bon cœur !

Toi dont la froideur enflamme, dont la haine séduit, dont la fuite enchaîne, dont la raillerie — émeut :

— qui ne te haïrait, grande Ensorceleuse, Enjôleuse, Tentatrice, Chercheuse et Trouveuse ! qui ne t'aimerait, innocente, impatiente, impulsive Pécheresse aux yeux d'enfant !

Où m'entraînes-tu maintenant, ange et démon ? Et de nouveau tu me fuis, douce sauvageonne, douce ingrate.

Ma danse te poursuit, j'irai sur tes traces, même légères. Où es-tu ? Donne-moi la main ! ou rien qu'un doigt !

Voici des trous et des fourrés : nous allons nous perdre. Halte ! arrête ! Ne vois-tu pas voleter des chouettes et des chauves-souris ?

Chouette* ! Chauve-souris* ! tu veux me mystifier ? Où sommes-nous ? C'est auprès des chiens* que tu as appris à hurler et japper ainsi ?

Tu as pour moi un gentil grincement de tes petites dents blanches ; contre moi, les yeux te sortent de la tête sous ta crinière bouclée.

Danse lancée à fond de train : je suis le chasseur, — veux-tu être mon chien ou mon chamois ?

Maintenant, à mon côté ! et vite, méchante sauteuse ! Bondis et franchis l'obstacle ! — Malheur ! c'est moi qui viens de choir en sautant !

Oh ! regarde-moi, Hautaine, étendu et demandant grâce ! Je voudrais bien, avec toi, — suivre des sentiers plus doux :

— des sentiers d'amour entre de paisibles buissons fleuris ; ou là-bas, le long du lac* : des poissons d'or y nagent et dansent.

Te voici lasse ? Là-haut, il y a des brebis et des rougeurs de couchant : ne fait-il pas beau dormir, quand les bergers* jouent de la flûte ?

Tu es harassée à ce point ? Je vais te porter, laisse aller tes bras ! Et si tu as soif — j'aurais bien quelque chose à boire, mais ta bouche n'en veut pas.

— Oh ! la maudite couleuvre, mobile et souple, la glissante sorcière ! où est-elle passée ? Mais, à mon visage, je sens deux tapes et deux rougeurs.

Je suis las, en vérité, d'être toujours ton berger moutonnier. Sorcière, si jusqu'ici j'ai chanté, je veux maintenant t'entendre — crier.

A la cadence de mon fouet, je vais te faire danser et crier. Je n'ai pas oublié le fouet, j'espère ? — Non ! » —

2

La Vie me répondit, bouchant ses mignonnes oreilles :

« O Zarathoustra, ne fais donc pas claquer aussi affreusement ton fouet. Tu le sais bien : le bruit tue les pensées, — et voici qu'il me vient de si douces pensées !

Nous sommes tous deux de vrais propres à rien pour le bien et le mal. C'est par delà bien* et mal que nous avons trouvé notre Ile* et notre Pré* vert — nous deux seuls. Aussi nous faut-il avoir de bons sentiments l'un pour l'autre.

Et même si nous ne nous aimons tout à fait — faut-il s'en vouloir de ne pas s'aimer tout à fait ?

Et mes bons, et souvent trop bons sentiments pour toi,

tu les connais : et ils viennent de ce que j'envie ta sagesse*. Ah ! cette vieille folle, folle à lier, de sagesse !

Si jamais ta sagesse te fuyait, oh ! alors, mon Amour te fuirait vite à son tour. » —

Puis la Vie jeta derrière elle et autour d'elle un regard profond, et dit tout bas : « O Zarathoustra, tu ne m'es pas assez fidèle.

Tant s'en faut que tu m'aimes autant que tu dis ; je le sais, tu penses à me quitter bientôt.

Il est un vieux Bourdon, lourd, lourd : la nuit, il fait monter son sourd tintement jusqu'à ta grotte ; —

— en entendant, à minuit, cette Cloche* sonner l'heure, tu penses, entre le premier coup et le douzième —

— tu penses, ô Zarathoustra, je le sais, à me quitter bientôt. »

— « Oui, répondis-je en hésitant, mais tu le sais aussi — », et je lui dis quelque chose à l'oreille, parmi ses mèches emmêlées et blondes de cheveux fous.

« Tu sais cela, ô Zarathoustra ? Nul ne le sait. — — »

Et nous nous sommes regardés, et nous avons porté les yeux sur le Pré vert où passait le Soir frais, et ensemble nous avons pleuré. — Et la Vie m'était plus chère que jamais ne fut toute ma sagesse.

Ainsi parla Zarathoustra.

3

[Voici ce que la Cloche de Minuit dit à Zarathoustra, et c'est sans doute ce que, tout bas, il a redit à la Vie.]

Un.

O homme, attention !

Deux.

Que dit Minuit* profond ?

Trois.

« J'ai dormi, dormi —,

Quatre.

D'un Songe* profond je me suis éveillé ; —

Cinq.

L'Univers* est profond,

Six.

Plus profond que le Jour* n'a pensé.

Sept.

Profonde est sa Douleur, —

Huit.

La Joie* — plus profonde que le Mal du Cœur*.

Neuf.

La Douleur dit : va-t-en !

Dix.

Mais toute la Joie veut l'Éternité* —,

Onze.

— Veut la profonde, profonde Éternité. »

*Douze.**Extr. du Zarathoustra III. — Kr. VI; 328-333.**Cf. extr. 31, 89.*

* *

88

LES SEPT SCEAUX

(OU CHANT DU OUI ET DE L'AMEN)

Les Sept Sceaux sont les sceaux ésotériques dont est close la Vérité de Zarathoustra et qui doivent être ouverts au Midi et surtout au Soir de la Connaissance.

A ses vies passées, présente et futures, du Ciel et de la Terre, l'Ame dionysienne dit oui et amen.

I

Si je suis un Prophète, et plein de cet Esprit* prophétique qui plane* sur un haut Massif*, entre deux Mers*, —

qui plane entre passé et avenir, lourde nuée*, — ennemi des bas-fonds étouffants, de tout ce qui est las et ne sait ni mourir, ni vivre ;

prêt en l'ombre de son sein à lancer l'éclair*, le trait de lumière libérateur, gros d'éclairs qui diront oui, dont le rire* dira oui à des foudres prophétiques —

— et heureux qui couve ces choses ! et, en vérité, il faut que longtemps reste suspendu au Mont*, lourde nuée, celui qui devra faire naître la Lumière* de l'Avenir —

oh ! comment ne pas brûler pour l'Éternité* et pour le nuptial anneau* des anneaux, — l'anneau du Retour* ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voulais avoir des enfants, si ce n'est cette Femme* que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Eternité.

2

Si jamais ma colère effondra les tombeaux, déplaça les bornes et fit rouler en morceaux les vieilles tables aux abîmes ;

si jamais le souffle de mon sarcasme emporta les Paroles tombant en poussière, si je vins comme un balai pour les araignées* porte-croix et comme un ouragan* purificateur pour les vieux sépulcres moisis ;

si jamais je m'attardai, exultant, là où sont ensevelis d'anciens dieux, bénissant le monde, aimant le monde, près des monuments qui rappellent d'anciens dénigreur du monde —

— car j'aime jusqu'aux églises, ces tombeaux d'un Dieu, dès que le ciel regarde d'un œil* pur à travers leur voûte effondrée, j'aime m'attarder, comme l'herbe et le coquelicot, sur les églises effondrées —

oh ! comment ne pas brûler pour l'Éternité et pour le nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du Retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voulais avoir des enfants, si ce n'est cette Femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Eternité !

3

Si jamais il me vint un souffle du Souffle* créateur et de cette céleste Nécessité qui force les hasards mêmes à danser des rondes astrales ;

si jamais j'ai ri du rire de l'éclair créateur que suit, grondant, mais soumis, le long tonnerre de l'action ;

si jamais, à la table divine de la Terre, je jouai aux dés* avec les dieux*, de sorte que la Terre trembla, s'entr'ouvrit, vomit des torrents de feu —

— car c'est une table divine que la Terre, une table que font trembler, créateurs, des Paroles* neuves et de divins coups de dés —

oh ! comment ne pas brûler pour l'Éternité et pour le nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du Retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voulais avoir des enfants, si ce n'est cette Femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Eternité !

4

Si jamais je bus largement à ce Cratère* écumeux, d'assaisonnement et de mixtion, où toutes choses sont bien mélangées ;

si jamais ma main y ajouta le Très-lointain* au prochain, le Feu* à l'esprit, la Joie* à la peine, le très méchant au très bénin ;

si je suis moi-même un grain de ce Sel sauveur qui fait que dans le Cratère toutes choses se mélangent bien —

car il existe un Sel liant le bon au méchant, et le très méchant même est digne de relever le reste et de faire à la fin déborder le vase —

oh ! comment ne pas brûler pour l'Éternité et pour le nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du Retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voulais avoir des enfants, si ce n'est cette Femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Eternité.

5

Si j'aime la mer et tout ce qui est comme la mer, surtout quand j'y essuie une contradiction courroucée ;

si j'ai en moi ce désir chercheur qui pousse les voiles* vers l'inconnu, si mon désir est désir de Navigateur* ;

si jamais mon exultation cria : « Plus de rivage ! ma dernière chaîne est tombée —

— l'Immensité* mugit autour de moi, à perte de vue Espace et Temps m'offrent leur splendeur, allons, allons, vieux cœur ! » —

oh ! comment ne pas brûler pour l'Éternité et pour le nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du Retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voulais avoir des enfants, si ce n'est cette Femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Eternité.

6

Si ma vertu est vertu de danseur et si, souvent, j'ai bondi des deux pieds dans le ravissement* émeraude * et or ;

si ma méchanceté est méchanceté rieuse, qui a sa place sous des retombées de roses* et des haies de lis —

— car dans le rire s'allient toutes choses méchantes, mais sanctifiées et absoutes par leur propre Bonheur —

et si c'est mon alpha et mon oméga que toute lourdeur doit devenir légère, tout corps, danseur, tout Esprit, Oiseau*, et, en vérité, c'est mon alpha et mon oméga ; —

oh ! comment ne pas brûler pour l'Éternité et pour le nuptial anneau des anneaux, — l'anneau du Retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voulais avoir des enfants, si ce n'est cette Femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Eternité.

7

Si jamais je déployai sur moi des cieux* paisibles et m'envolai de mes propres ailes dans mes propres cieux ;

si, en me jouant, j'ai glissé dans de profonds lointains de Lumière* et s'il vint à ma liberté une sagesse* d'Oiseau —

— et la sagesse de l'Oiseau dit : « Vois, il n'est ni haut, ni bas, lance-toi de-ci, de-là, va, reviens, Léger* ! chante, ne parle plus !

tous mots ne sont-ils pas faits pour les Lourds* ? pour le Léger, tous mots ne mentent-ils pas ? chante, ne parle plus ! » —

oh ! comment ne pas brûler pour l'Éternité et pour le nuptial anneau des anneaux, l'anneau du Retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui je voulais avoir des enfants, si ce n'est cette Femme que j'aime : car je t'aime, ô Éternité !

Car je t'aime, ô Eternité.

Extr. du Zarathoustrà III. — Kr. VI, 334-339.

Cf. extr. 39, 51, 74, 79, 123.

* *

89

AU MISTRAL

CHANT DE LA DANSE*

En nov. 1884, cette pièce fut envoyée de Menton à Peter Gast, avec un billet ainsi conçu : « Voici, mon cher ami Gast, quelque chose qui vous revient, si cela fait s'éveiller cette grande danse orchestrale, de sublime intempérance, qui sommeille en vous — danse pour grand orchestre, qui sache bien rugir et mugir. Vous pourrez utiliser ce chant en préambule (ou, comme on disait jadis, en « programme », notamment pour le cas d'une publication de votre musique. » (Br. IV, 157).

Le poème devait entrer plus tard dans la

2^e éd. du Joyeux Savoir (Kr. V, 360-362).

C'est Ariane qui chante. Elle rythme de son chant sa danse avec Dionysos. Sous forme symbolique, elle chante leur naissance jumelle en Dieu, leur libre enfance céleste, leur libre Amour et, après la création dionysienne, leur libre Danse de la vie cosmique, dont le bonheur ne peut cependant leur faire oublier le « Paradis » des Hauteurs étoilées.

Mistral*, chasseur de nuées*,
tueur de tristesse, balayeur du ciel,
ô Mugissant*, que je t'aime !
Ne sommes-nous pas d'un même Sein
le couple premier-né, au même sort
éternellement promis ?

Sur ces lisses chemins de roc*,
j'accours à ta rencontre en dansant,
en dansant comme tu siffles et chantes :
toi qui, sans bateau ni rame,
de la Liberté* frère le plus libre,
bondis sur les Mers* indomptées.

A peine éveillée, j'entendis ton appel,
je m'élançai vers les gradins rocheux,
vers la jaune* falaise.
Salut à toi ! Déjà, comme un pur
torrent diamantin,
vainqueur, tu dévalais des Monts*.

Sur les aires unies du Ciel*,
j'ai vu tes chevaux courir,
j'ai vu le char qui te porte,
j'ai vu l'élan de ta main,
abattant sur le dos des coursiers
le fouet en éclair.

Je t'ai vu sauter du char,
accélérer ta chute ;
je t'ai vu, comme réduit à un trait,
piquer dans l'abîme, —
tel un rayon d'or* troue les roses
de la prime aurore.

Danse à présent sur mille dos,
mille dos de vagues, mille malices de vagues. —
Vive qui crée des danses *neuves* !
Dansons de mille façons ;
libre — soit *notre* Art,
joyeuse*, *notre* Science* !

Arrachons à chaque fleur
un fleuron, pour nous en décorer,
et deux pétales encore, pour une couronne.
Dansons, comme des troubadours,
la danse entre Saints* et Filles*,
entre Dieu* et monde !

Qui ne sait danser avec les Vents*,
qui doit de bandages
se ligoter, vieillard perclus,
qui ressemble ainsi aux cagots,
aux lourdauds d'honnêteté, aux oies de vertu,
qu'il soit banni de notre Paradis*.

Soulevons la poussière des routes
au nez de tous les malades,
faisons fuir l'engeance des malades,
délivrons toute la côte
du souffle des poitrines sèches,
des yeux sans courage !

Chassons les trouble-fête du ciel,
les noircisseurs des mondes, les pousseurs-de-nuées,
faisons clair le royaume des cieux !

Mugissons !... ô Esprit* de tous les
libres esprits, à l'unisson avec toi,
mon Bonheur *mugit* comme l'ouragan.

— Et pour éterniser la mémoire
d'un tel Bonheur, prends-en le souvenir,
enlève cette *Couronne**,
emporte-la plus haut, encore, encore,
escalade le firmament
et accroche-la — aux Étoiles.

Cf. Br. IV, 150 (à Peter Gast) : « Nous appartenons désormais tous deux à la chevalerie ou à la confrérie « de la gaya Scienza » ... et en esprit, commençant par vous, je vous ai déjà donné l'accolade pour votre réception dans ce nouvel ordre. On y devra jurer « par le Mistral. »

* *

90

[AMOR DEI]

Que quelque chose comme l'*amor dei* ait pu être encore vécu, c'est le grand événement que représente Spinoza. Contre la critique dédaigneuse de Teichmüller, qu'il existait déjà : quel bonheur que les choses les plus précieuses re-
viennent !...

Fragm. posth. de 1884. — Kr. XIII, 9.

Cf. XII, 285 : « Il est deux moyens de nous tirer de peine : la mort rapide ou le long Amour* ». »

XII, 352 : « Ils sont las de leur haine et de leurs fureurs et, sur leur route solitaire, ils ont des visions de lumière qui leur suggèrent : « Pourquoi ne pas aimer* enfin ? — Il est une si douce frénésie d'Amour ! »

* *

A QUOI BON, A QUOI BON DU VIN ?

L'Auberge que je me suis bâtie
 est plus grande que toute maison ;
 les liqueurs que j'y ai préparées,
 le monde ne saurait les boire toutes ;
 l'Oiseau qu'on nomma Phénix*
 est devenu mon hôte ;
 la souris qui accoucha d'un Mont*
 — je la suis presque.

Je suis toutes choses et rien, Auberge et Vin*,
 Phénix, Mont et souris ;
 Je retombe éternellement en moi,
 je prends éternellement essor loin de moi ; —
 je suis l'Abîme* de toutes cimes,
 la Lueur de tout abîme ;
 je suis l'Ivresse de tous les Enivrés* :
 — à quoi bon, à quoi bon du vin ?

*Automne 1884. Mis plus tard à la 2^e personne, sous le titre :
 A Hafiz, Toast ; question d'un buveur d'eau (Kr. V,
 369).*

*De même que le poète soufi, le Théosophe mystique, en ses
 extases, s'identifie à Dieu, envisagé sous ses faces les plus
 différentes : comme Immanence et comme Transcendance ;
 comme Etre des êtres et comme Etre suprême ; comme Vie,
 comme Mort et comme Renaissance ; comme rythmique Devenir
 et comme immobile Eternité ; comme Ame et Germe du Divin
 et comme pleine Réalité divine, à la fois quasi créée par le
 Dionysien et souverainement créatrice.*

92

PITIÉ POUR PITIÉ

ESSEULÉ

Les corneilles crient
et fendent l'air vers la ville :
bientôt il neigera* —
heureux qui a encore — une Patrie* !

Tu es là, transi,
tu regardes en arrière, ah ! depuis quand !
Pourquoi, fou,
t'es-tu, pour l'hiver*, enfui dans le monde ?

Le monde — porte ouverte
sur mille déserts* muets et froids !
Qui a perdu ce que tu perdis
ne s'arrête nulle part.

Tu es là, blême,
Maudit voué aux pérégrinations d'hiver,
semblable à la fumée
qui toujours cherche des cieux plus froids.

Vole, Oiseau*, râle
ton chant en Oiseau du désert ! —
Cache, fou,
ton cœur saignant sous la glace* et le sarcasme !

Les corneilles crient
et fendent l'air vers la ville :
— bientôt il neigera ;
malheur à qui est sans Patrie !

RÉPONSE

Miséricorde divine !
Celui-là croit que j'ai désiré
retourner au chaud de l'Allemagne,
au bonheur allemand des chambres à l'air vicié !

Mon ami, ce qui en ce lieu
me retient, me cloue, c'est *ta* compréhension ;
pitié que de *toi* !
pitié, la compréhension de travers allemande !

Automne 1884. — Kr. VIII, 358-359.

Cf. XII, 255 : « Es-tu une Etoile ? Alors tu dois te résigner
à errer sans Patrie, ô Vagabond ! »*

Cf. aussi extr. 2, 75.

PÉRIODE THÉOSOPHIQUE (*suite*)

ÉPOQUE DU « ZARATHOUSTRA » IV

1885

204

LA MYSTIQUE DU ZARATHOUSTRA

QUATRIÈME PARTIE

Les anciens disciples de Zarathoustra, ses « Enfants », ont de façon autonome ouvert leur cœur et leur esprit. Ils ont revêtu l'idéal dionysiaque de formes et de couleurs à eux. Peut-être ont-ils superposé au prophétisme zarathoustrien un autre messianisme, un autre millénarisme où, pieusement justificateurs, ils ont intégré, pour les réaliser, d'autres grandes Paroles du passé. Cependant leur route rejoint celle de Zarathoustra. Acteurs ou figurants du Divin, ils sont prêts à jouer, sur la scène politique et militaire du monde, le Mystère de Midi. De son côté, dans sa troisième et dernière solitude terrestre, Zarathoustra est prêt au Midi de la Connaissance, à la Fête de la Victoire et de la Moisson, à ces noces du Jour et de la Nuit qui ne se reverront plus de longtemps. Dans sa calme vieillesse, lac de bonheur comme alourdi de miel, il attend, sur sa Montagne, les signes fatidiques où il lira que toutes choses sont mûres.

C'est alors que la Tentation, déjà connue jadis de son Frère persan, vient l'assaillir en ses hauteurs. Pour le paralyser par la pitié ou autrement, et ainsi arrêter dans sa main la foudre de Midi, l'Esprit du Poids lui envoie des « hommes supérieurs » en détresse. Les uns servent les intérêts du Malin sans s'en rendre compte ; les autres représentent celui-ci plus ou moins et l'incarnent plus ou moins consciemment. C'est (95) l'Ombre de Zarathoustra, soi-disant esprit libre, papillon de la recherche vaine, juif errant de l'inquiétude sceptique, allant de désert en désert, sans croyance ni moralité, sans patrie ni but et sans bonheur.

C'est aussi le Prophète de malheur (v. 68), dont la face se plombe d'éclairs livides et de révélations sinistres, annonciateur de la grande lassitude et fauteur du grand dégoût, avec sa parole désespérante : « Tout est pareil, rien ne vaut la peine. » C'est encore (93) le vieux Magicien mélancolique, artificieux et faux dans l'âme, masque pour autrui et pour soi, poète équivoque de la tristesse vraie ou fausse, martyr ou comédien de l'expiation, ennemi du Divin avec la nostalgie peut-être simulée du Divin. C'est enfin (94) l'Homme Hideux, orgueilleux ramas de toutes laideurs, impénitent Meurtrier du Dieu qui voyait tout, Maudit dont le lourd pied bot défoncé le mauvais chemin descendant de l'Évolution.

Séducteur par excellence, Zarathoustra aura vite fait d'appriivoiser ses tentateurs et de les convertir à la joie. Dans la grotte heureuse se passe un bon soir de fête, où les hommes supérieurs forment autour du Dionysos terrestre comme le thiasse reconstitué : bacchants pleins de vénération et de gratitude, nouveaux disciples d'un jour, à l'oreille souvent bien ouverte et à l'âme accueillante en somme. Dans l'atmosphère légère et l'entrain expansif de cette réunion hautement enjouée, les hommes supérieurs redeviennent un peu des enfants exubérants, ce qui les rapproche du Divin ; et pendant une absence de leur hôte, mi-sérieux, mi-badins, ils tombent en adoration devant ce plébéien dionysiaque : l'Ane que deux d'entre eux, anciens rois, ont démocratiquement amené ; car, fera observer, non sans pénétrante ironie, l'un des nouveaux fidèles, « mieux vaut adorer Dieu sous cette forme que de ne pas l'adorer du tout. » A son retour, Zarathoustra feint d'abord de s'indigner, puis il se radoucit et juge avec une sympathique compréhension leur pieuse pétulance et leur culte symbolique du Principe divin immanent à la plus humble vie, caché sous le plus humble masque ; il leur dit : « N'oubliez pas cette nuit, ni cette fête de l'Ane, hommes supérieurs ; vous avez trouvé *cela* chez moi, j'y vois bon signe : — seuls, les convalescents font de ces trouvailles. »

Le poème se termine par la description poétique (98, 99) de deux extases très différentes entre elles, comme elles sont différentes de celle qui fait le sujet du chapitre intitulé :

A Midi (96). L'épanouissement visionnaire et mantique du *Chant Ivre* a un contenu d'un intérêt inépuisable. On est à la veille du grand Midi, point privilégié du cours des choses où Invisible et visible se rapprochent ; attachée au visible, mais amante de l'Invisible, l'âme mûrie de Zarathoustra sert entre eux de trait d'union mystique. Ici, plus que jamais, elle est emportée de la nuit terrestre à la Nuit supra-terrestre et du fugitif minuit horaire au Minuit de l'Éternité. Ce qui n'a ni figure, ni forme parle sans le secours des sons, et l'Esprit de Zarathoustra entend, et ce qu'il entend, sa bouche le redit. Il semble le redire aux hommes supérieurs qui l'entourent, mais hélas ! ils n'ont que des oreilles de chair où se perdent de telles choses : il le redit donc surtout, par anticipation, pour ses Fils spirituels, dont les meilleurs sont en route vers lui et, précédés du Lion rieur et des Colombes, arriveront demain, pour ses Enfants du présent et ceux de l'avenir. Au-dessus et au fond des choses, trop haut pour l'espace et trop profond pour le temps, c'est Minuit — ou l'Ame-Cloche de Minuit, Musique de l'Etre — qui tinte, parle et chante. Que dit l'Extase plus que divine, l'Ivresse plus que « sachante » de Minuit ? En mots clairs et en symboles, suivant la trame de multiples thèmes entrelacés, Minuit profond dit tout ce qui est profond : l'Etre, la Souffrance de l'Etre, la Joie de l'Etre, le Vouloir de l'Etre ; le Devenir, qui tue en créant et crée en tuant ; le long itinéraire qui, par le diabolique, le Divin et l'humain, va de la Souffrance à la Joie, de l'Etre à l'Etre et des Éternités aux Éternités ; la série tragique et heureuse, courant à l'infini, des grands événements théogoniques et cosmogoniques, des Midis puissants et des Minuits parfaits.

Le lendemain, à la tête de ses enfants les plus chers, Zarathoustra descendra pour la dernière fois vers les hommes, terrible et bienveillant.

LE MAGICIEN

Personnage apparenté à l'Esprit du Poids, le Poète menteur entonne un lamento qui semble faire allusion à la future expiation de l'Adversaire, enfin vaincu et amené lui-même à l'Amour et au désir de la Mort en Dieu.

Un peu modifiée, la Plainte du Magicien deviendra la Plainte d'Ariane des Dithyrambes de Dionysos (extr. 134).

Or, contournant un roc, Zarathoustra vit un peu plus bas, sur le même chemin, un homme qui gesticulait comme un furieux et finit par se jeter à plat ventre. « Tiens ! dit Zarathoustra à son cœur, voilà sans doute l'homme supérieur, c'est de sa bouche que partait le sinistre cri de détresse, — je vais voir si j'y peux quelque chose. Mais, accouru à l'endroit où l'homme était couché, il trouva un vieillard tremblant, aux yeux hagards ; et il eut beau tâcher de le relever et remettre sur pied, ce fut peine perdue. Le malheureux ne semblait pas même s'apercevoir qu'il y avait quelqu'un à ses côtés ; au contraire, il ne cessait de promener ses regards autour de lui avec des gestes pathétiques, comme un être laissé à l'abandon et dans la solitude par le monde entier. Enfin pourtant, après force frissons, soubresauts et contorsions, il se prit à se lamenter ainsi :

Qui me réchauffera, m'aimera encore ?

Donnez des mains ardentes,

donnez des braseros du cœur !

Étendu, grelottant

comme l'agonisant dont il faut chauffer les pieds —

secoué, hélas ! de fièvres inconnues,

tremblant sous les traits glacés d'après frimas,

harcelé par toi, Penser,

Innommable, Masqué, Terrible,
Chasseur derrière des nuées*,
foudroyé par toi,
Œil* railleur qui dans le noir me regarde :
— me voici à bas,
me ployant, me tordant, torturé
de tous les tourments éternels,
sous tes atteintes,
Chasseur très cruel,
Inconnu — Dieu inconnu !

Enfonce plus tes coups !
Encore un !
Perce, brise mon cœur !
Pourquoi ce supplice
à traits moussés ?
Pourquoi regarder encore,
sans que le martyr humain t'ait lassé,
avec les yeux méchants de l'éclair* divin ?
Tu ne veux pas tuer,
mais rien que torturer, torturer ?
Pourquoi — *me* torturer,
méchant Dieu inconnu ?

Ha ! ha ! doucement tu approches ?
En ce Minuit*,
que veux-tu ? dis.
Tu me serres, me presses —
ha ! de bien trop près !
Va-t-en, va-t-en !
Tu m'écoutes respirer,
tu prêtes l'oreille à mon cœur,
Jaloux ! —
jaloux de quoi donc ?
Va-t-en, va-t-en ! Pourquoi cette échelle ?
Tu veux *entrer*,
en ce cœur entrer,
par escalade ; mes plus secrètes
pensées, les escalader ?

Éhonté ! — Larron inconnu !
 Que veux-tu voler,
 quel secret surprendre ?
 quel aveu arracher par torture,
 Tortionnaire,
 — Dieu-Bourreau ?
 Peut-être faudra-t-il, comme le Chien*,
 me rouler à tes pieds ;
 et tout don, tout ravissement*,
 te montrer — un Amour* de caniche ?

Peine vaine ! Tu peux poindre encore,
 Dard très cruel ! Non,
 Chien, je ne le suis pas — mais ton gibier,
 Chasseur très cruel ;
 ton plus orgueilleux captif,
 Ravisser derrière les nuées !
 Parle, enfin !
 Que veux-tu de moi, Coupeur de routes,
 Masque-de-Foudre*, Inconnu, dis,
 que *veux-tu* — Dieu inconnu ?

Quoi ! rançon ?
 Que veux-tu en rançon ?
 Demande gros — conseil de mon premier orgueil,
 et sois bref — conseil du second !

Ha ! ha !
 c'est *moi* — que tu veux ? moi ?
 moi — tout ?...

Ha ! ha !
 et tu me tortures, insensé que tu es,
 tu martyrises mon orgueil ?
 Donne-moi *de l'amour* — qui me réchauffe encore,
 m'aime encore ? — donne des mains ardentes,
 donne des braseros du cœur ;
 à moi, le Très-seul,
 que la glace*, hélas, glace à sept épaisseurs,
 fait languir après des ennemis même,

après des ennemis,
donne,
Ennemi très cruel,
abandonne-toi à moi ! — —

Parti !
Lui-même a fui,
mon dernier, mon seul Compagnon,
mon grand Ennemi,
mon Inconnu,
mon Dieu-Bourreau ! —

— Non ! reviens,
avec toutes tes tortures !
Au dernier de tous les Solitaires,
oh ! reviens !
Tous mes pleurs
ruissellent vers toi
et ma dernière ardeur de cœur —
s'embrase pour toi.
Oh ! reviens,
mon Dieu inconnu, ma Souffrance,
mon dernier — Bonheur !

*Fragm. du Zarathoustra IV. — Kr. VI, 366-370.
Cf. extr. 10.*

* *

94

L'HOMME HIDEUX

*L'Homme Hideux, Judas si l'on veut,
incarne l'Esprit du Poids, l'antique Meur-
trier du Drame originel.*

Zarathoustra entra dans un domaine de mort. Des rocs
noirs et rouges s'y dressaient : ni herbe, ni arbres, ni voix

d'oiseau. Car c'était un val que toutes bêtes évitaient, même les bêtes de proie ; seuls, une espèce de vilains gros serpents verts, en leur vieillesse, y venaient mourir. Aussi les pâtres appelaient-ils ce val : Mort-des-Serpents.

Zarathoustra s'abîma en un noir souvenir, car il lui semblait avoir une fois déjà été dans cette vallée. Et maintes pensées lourdes vinrent peser sur son âme, si bien qu'il ralentit de plus en plus sa marche et enfin s'arrêta. Alors, ouvrant les yeux, il vit quelque chose qui était au bord du chemin, quelque chose ayant figure humaine, mais à peine figure humaine, quelque chose d'indescriptible. Et, soudain, Zarathoustra ressentit grande honte d'avoir vu de ses yeux chose pareille : rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blancs, il détourna le regard et déjà il se remettait en marche pour quitter ce lieu sinistre. Mais, alors, la morte solitude rompit son silence : du sol montèrent des glouglous et des râles, comme, la nuit, en fait l'eau dans des conduites bouchées ; et cela finit par donner une voix humaine, des paroles humaines : celles que voici.

« Zarathoustra, Zarathoustra, devine mon énigme. Dis, dis : qu'est-ce que *la Vengeance contre le Témoin* ? »

Je te retiens ; voici du verglas, prends garde que ton orgueil ne s'y casse les jambes !

Tu te crois sage, orgueilleux Zarathoustra. Devine donc l'énigme, dur casseur de noix — l'énigme que je suis. Dis donc : qui suis-je ? »

Quand Zarathoustra eut entendu ces mots — que croyez-vous qui se passa dans son âme ? *La pitié le prit* ; et il s'affaissa soudain, comme fait un chêne après une longue résistance à maints bûcherons, — d'une chute lourde, imprévue, apeurante pour ceux mêmes qui voulaient l'abattre. Mais déjà il s'était relevé et sa face durcit :

« Je te reconnais bien, dit-il d'une voix d'airain : *tu es le Meurtrier* de Dieu*. Laisse-moi m'en aller.

Tu ne supportas pas celui qui te voyait — qui te voyait toujours et de part en part, Homme hideux. Tu te vengeas de ce Témoin. »

Ainsi dit Zarathoustra et il voulait partir ; mais l'Indescriptible saisit un pan de son vêtement, en se remettant à

gargouiller et à essayer de parler : « Reste ! fit-il enfin — reste, ne passe pas ton chemin !... »

Tu as deviné, je sais bien, ce qu'éprouve en son âme celui qui le tua, — le Meurtrier de Dieu...

... C'est leur *pitié* —

— leur pitié que je fuis, me réfugiant vers toi. O Zarathoustra, protège-moi, toi, mon dernier refuge, toi, le seul qui m'ait deviné :

— tu as deviné ce qu'éprouve en son âme celui qui *le* tua. Reste ! Et si tu veux partir, impatient, ne prends pas le chemin* par où je suis venu. *Ce* chemin est mauvais.

M'en veux-tu de ce que j'écorche mes mots depuis trop longtemps ? de ce que déjà je te donne conseil ? Mais, sache-le, c'est moi l'Homme le plus laid,

— celui qui a les pieds les plus grands, les plus lourds. Où *je* suis passé, le chemin est mauvais. Mon pas apporte à tous chemins mort et perdition.

Toi, tu as passé devant moi en silence ; avec une rougeur, j'ai bien vu : par là, j'ai connu que tu étais Zarathoustra.

Tout autre m'eût jeté son aumône, sa pitié, du regard ou de la voix. Mais pour cela — je ne suis pas assez gueux, tu l'as deviné —

— pour cela, je suis trop *riche*, riche en choses grandes, terribles, hideuses, des plus inexprimables. Ta honte, ô Zarathoustra, m'a *honoré*.

A grand'peine, j'ai échappé à la cohue des compatissants — pour trouver le seul qui enseigne aujourd'hui : « la pitié est indiscreète » — toi, ô Zarathoustra...

Pour toutes les petites gens d'aujourd'hui, la pitié est la vertu même : — ils ne respectent pas la grande infortune, la grande hideur, le grand avortement...

Toi, tu rougis de la honte du grand Souffrant... Mais toi-même, garde-toi de *ta* pitié !...

Garde-toi aussi de moi. Tu as deviné ma meilleure, ma pire énigme : moi-même et ce que je fis...

Mais lui — *devait* mourir : il voyait avec des yeux qui voyaient *tout*, — il voyait les profondeurs, les bas-fonds de l'homme, toute son ignominie et sa laideur cachées.

Sa pitié ne connaissait pas de pudeur : il fouillait mes re-

coins les plus immondes. Ce Très-curieux, cet Archi-indiscret, ce Sur-compatissant devait mourir.

Il *me* voyait toujours : d'un tel Témoin, je voulus me venger — ou ne plus vivre.

Le Dieu qui voyait tout, *même l'Homme*, ce Dieu devait mourir. L'Homme ne *supporte* pas qu'un tel Témoin vive. »

Ainsi parla l'Homme Hideux. Zarathoustra, lui, se leva, se disposant à partir, car il était glacé jusqu'aux entrailles.

« Indescriptible, dit-il, tu m'as mis en garde contre ton chemin. En remerciement, je te recommande le mien. Vois, là-haut est la grotte de Zarathoustra...

Extr. du Zarathoustra IV. — Kr. VI, 382-387.

Cf. extr. 9, 40, 72, 98.

* *

95

L'OMBRE

L'Ombre, ici, c'est le disciple superficiel et partiel de Zarathoustra, qui, noué au second stade du développement de l'Esprit (V. extr. 57 ; cf. aussi 17 et 117), ne dépasse pas doute et négation.

A peine le Mendiant volontaire s'était-il enfui, laissant Zarathoustra seul encore avec lui-même, que celui-ci entendit derrière lui une nouvelle voix crier : « Arrête, Zarathoustra ! Attends donc ! C'est moi, ô Zarathoustra, moi, ton Ombre* ! »

Zarathoustra... s'arrêta et se retourna brusquement — et voilà qu'il renversa presque son poursuivant, son Ombre : tant ce dernier le serrait de près et tant il était faible. En effet, le scrutant des yeux, il s'effraya comme devant un spectre apparu soudain, tant ce poursuivant se montrait mince, noirâtre, vidé et usé.

« Qui es-tu ? demanda Zarathoustra d'un ton rude ; que

fais-tu ici ? Et pourquoi t'appelles-tu mon Ombre ? Tu ne me plais pas. »

« Pardonne-moi de l'être, répondit l'Ombre ; et si je ne te plais, je t'en félicite, je loue ton bon goût.

Je suis un voyageur depuis longtemps sur tes talons : toujours en route, mais sans but ni patrie, au point, ma foi, de représenter presque l'éternel Juif errant, sauf que je ne suis ni éternel, ni Juif.

Quoi ? serai-je toujours en route ? A tout vent tournoyant, errant, chassé de partout ? O Terre, tu fus pour moi trop ronde !

Sur toute surface, je me suis déjà posé ; ainsi qu'une poussière lasse, je me suis assoupi sur les glaces et les vitres ; tout me prend de ma substance, sans jamais rien me donner : je m'amincis — je suis presque comme une ombre.

Mais c'est toi, ô Zarathoustra, que j'ai le plus longtemps suivi en tes essors et pérégrinations, et, pour m'être caché à toi, j'en'en fus pas moins ta meilleure ombre : partout où tu séjournais, j'ai séjourné aussi.

Avec toi, j'ai parcouru des mondes très lointains, très froids, comme un fantôme* glissant volontiers par-dessus toits d'hiver et neige*.

Avec toi, j'ai convoité l'accès à tout domaine interdit, abominable ou reculé ; et si en moi quelque chose est vertu, c'est de n'avoir craint nulle défense.

Avec toi, j'ai brisé tout ce que mon cœur avait adoré, j'ai renversé toutes bornes et toutes statues ; j'ai couru après les plus dangereux désirs, — en vérité, jusqu'à dépasser tout crime.

Avec toi, j'ai perdu croyance aux mots, aux valeurs, aux grands noms...

« Rien n'est vrai, tout est permis », me suis-je dit. Aux eaux les plus froides, j'ai plongé, tête et cœur. Ah ! que de fois j'en suis resté, nu, comme une écrevisse rouge !

Que sont devenus chez moi tout bien, toute pudeur et toute foi dans les bons !...

J'ai vu s'expliquer trop de choses : rien ne m'intéresse plus. Il ne vit plus d'être que j'aime, — comment m'aimerais-je encore ?...

Ai-je encore un but ! un port vers où irait *ma* voile ?

Un bon vent ? Hélas ! celui-là seul qui sait où il va sait aussi quel vent est bon, est propice à sa barque.

Que m'est-il resté ? un cœur las et cynique ; un vouloir changeant ; des ailes qui volètent ; des reins cassés.

Cette recherche de *ma* patrie : ô Zarathoustra, sais-tu, cette recherche fut *ma* tribulation ; elle me ronge.

Où est — *ma* patrie ? Je le demande, le cherche et l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé. O éternel Partout, éternel Nulle-part, éternel En-Vain ! »

Ainsi dit l'Ombre et la face de Zarathoustra s'allongeait à ses paroles. « Tu es mon Ombre, fit-il enfin avec tristesse.

Ton péril n'est pas petit, libre esprit, libre voyageur ! Tu as eu piètre journée ; garde qu'il ne te vienne soir pire encore !...

Tu n'as plus de but : hélas ! que tu en pleures ou ries, comment faire ton deuil de cette perte ? ainsi — tu n'as plus de route.

Pauvre Errant, pauvre Papillonnant, Papillon las ! veux-tu pour ce soir repos et foyer ? Monte à ma grotte... »

Extr. du Zarathoustra IV. — Kr. VI, 395-399.

* *

96

A MIDI

Ce chap. décrit une extase de Zarathoustra, avec des visions-symboles autour du grand centre d'intérêt religieux qu'est le Minuit du Devenir.

Et Zarathoustra courut, courut encore, et il ne trouva plus personne ; et il était seul et se retrouvait toujours ; et il jouit de sa Solitude*, la savourant, et il médita de bonnes pensées — durant des heures. Mais à midi, quand le soleil

fut juste au-dessus de sa tête, il parvint devant un vieil Arbre* tordu et noueux, étreint par le riche Amour* d'un pied de Vigne* et caché ainsi à lui-même : il en pendait une profusion de raisins jaunes* qui s'offraient au promeneur. Alors il eut envie d'étancher une soif légère et de cueillir un raisin ; mais, allongeant déjà le bras dans cette intention, il eut, plus encore, envie d'autre chose : de se coucher près de l'Arbre, à Midi parfait, et de dormir.

C'est ce qu'il fit ; et aussitôt étendu par terre, dans le silence et la paix de l'herbe fleurie, il avait déjà oublié sa légère soif et il s'endormit. Car, suivant la maxime de Zarathoustra, « une chose passe avant l'autre ». Seulement, ses yeux restaient ouverts — ne se lassant pas de voir et d'exalter l'Arbre et l'Amour de la Vigne. Et, en s'endormant, Zarathoustra dit à son cœur :

« Chut ! chut ! Le Monde ne vient-il pas de devenir parfait ? Qu'ai-je donc ? »

Ainsi qu'une gentille brise, imperceptiblement, danse sur le parquet de la mer, légère, légère comme une plume — le sommeil danse sur moi.

Il ne me clôt pas même un œil, il me laisse l'âme éveillée. Léger il est, en vérité, léger comme une plume.

Il m'enjôle, je ne sais comment. Il me caresse intérieurement d'une main câline, il m'impose son Vouloir ; si bien que mon âme s'étend : —

— comme elle devient longue et lasse, mon âme singulière ! le soir d'un septième jour, lui est-il venu juste à Midi ? A-t-elle déjà voyagé trop longtemps, bienheureuse, entre de bonnes Choses* mûres ?

Elle s'allonge, s'allonge — s'allonge encore ; elle ne bouge plus, mon âme singulière. Elle a déjà goûté trop de Bonheur* ; cette mélancolie d'or* lui pèse, elle fait la moue.

Comme un bateau* entré dans son havre le plus calme — maintenant il s'appuie à la terre, las des longs voyages et des mers incertaines : la terre n'est-elle pas plus sûre ? —

comme ce bateau s'appliquant, se collant à la rive — et il suffit qu'une araignée, de la rive, tende son fil jusqu'à lui, point n'est besoin d'une plus forte amarre ; —

comme ce bateau las dans la baie la plus calme, me voici

reposant aussi près de la Terre*, fidèle, confiant, plein d'attente, retenu à elle par les liens les plus ténus.

O Bonheur ! Bonheur ! Tu veux chanter, ô mon âme ? Tu es couchée dans l'herbe ; mais c'est l'heure mystérieuse, solennelle, où nul berger* ne joue de sa flûte.

Prends garde ! Midi* ardent dort sur la Terre. Ne chante pas. Chut ! Le monde est parfait.

Ne chante pas, Oiseau* des Prés*, ô mon âme ! Ne chuchote même pas ! Vois donc — chut ! le vieux Midi dort, il remue la bouche : ne boit-il pas une goutte de Bonheur ? —

— une vieille goutte brune de Bonheur d'or, de vin* d'or ? Quelque chose de fugitif l'effleure, son Bonheur rit. Ainsi — rit un dieu*. Chut !

« Par bonheur, qu'il faut peu pour le Bonheur ! » ai-je dit un jour, me croyant sage. Mais c'était blasphème : *cela*, je viens de l'apprendre. Les sages fous parlent mieux.

C'est l'infime, le très discret, le très léger, un glissement de lézard, un souffle, une impression fugitive, un clin d'œil — c'est le *peu de chose* qui fait l'essence du *meilleur* Bonheur. Chut !

— Quoi ? qu'ai-je entendu ? Le Temps s'est envolé ? Est-ce que je ne tombe pas ? Ne suis-je pas tombé — quel bruit ! — dans le Puits* de l'Éternité* ?

— Qu'ai-je ? Chut ! Je reçois un coup — ah ! — au Cœur* ? au Cœur ! Oh ! fends-toi, fends-toi, Cœur, après ce Bonheur, après ce coup !

— Quoi ? l'Univers* ne vient-il pas de devenir parfait ? rond et mûr ? Oh ! le pauvre Cerceau* d'or — où s'en va-t-il ? Courons après. Envolé !

Chut ! — — » (et ici Zarathoustra s'étira et sentit qu'il dormait).

« Debout ! se dit-il, dormeur, dormeur de Midi ! Allons, allons, vieilles jambes ! il est temps et plus que temps ; il vous reste maint bon bout de chemin à faire. —

Vous avez dormi votre soûl ; combien de temps ? une demi-éternité* ! Allons, allons, mon vieux cœur ! combien de temps, après un tel somme, te faudra-t-il veiller pour avoir veillé ton soûl ? »

(Mais déjà il se rendormait et son âme protestait, résistait,

se recouchait) — « Laisse-moi donc ! Chût ! l'Univers ne vient il pas de devenir parfait ? Oh ! pauvre Balle* d'or ! » —
— « Lève-toi, dit Zarathoustra, petite voleuse, voleuse de Jour* ! Quoi ! toujours t'étirer, bâiller, soupirer, tomber en des Puits profonds !

Quies-tu donc, ô mon âme ? » (et, à ces mots; il eut peur, car un rayon de soleil* tombait du ciel sur son visage).

« O Ciel* au-dessus de moi, dit-il en soupirant et en se mettant sur son séant, tu me regardes ? Tu écoutes mon âme singulière ?

Quand boiras-tu cette goutte de rosée* tombée sur toutes choses terrestres — quand boiras-tu cette âme singulière ? —

Quand, Puits de l'Éternité, serein et terrible Abîme* de Midi*, quand résorberas-tu cette âme en toi ? »

Ainsi dit Zarathoustra et il se releva de sa couche au pied de l'Arbre comme d'une étrange ivresse* : or le soleil était toujours juste au-dessus de sa tête ; et on pourrait en conclure avec raison que Zarathoustra n'avait pas dormi longtemps.

Extr. du Zarathoustra IV. — Kr. VI, 400-404.

Cf. extr. 21, 31, 70, 72, 86, 98.

* *

[LA COURONNE DE ROSES]

Cette couronne du Rieur, cette couronne de roses* : cette couronne, moi-même je me la suis mise, moi-même j'ai sanctifié mon rire. Je n'ai trouvé personne qui aujourd'hui en fût capable.

C'est Zarathoustra le Danseur, Zarathoustra le Léger*, lui qui des ailes fait signe, être prêt au vol*, adressant ses signes à tous Oiseaux*, prêt, tout prêt, léger comme un Bien-heureux ; —

c'est Zarathoustra le Prophète, Zarathoustra au rire prophétique, lui qui n'a ni impatience, ni fanatisme, qui aime

sauts et écarts : c'est moi-même qui me suis mis cette couronne.

Fragm. du Zarathoustra IV (L'Homme Supérieur). — Kr. VI, 428.

Cf. extr. 58, 79, 80, 88.

* *

98

LE CHANT IVRE

Ce Chant est un poème théogonique : par la bouche de Zarathoustra, l'Âme suprême dit son Histoire, en même temps que celle de la Terre et de l'homme.

I

Cependant, ils étaient tous sortis... dans la nuit fraîche et pensive... Et la paix mystérieuse de la nuit vint de plus en plus près de leur cœur...

Il n'était pas loin de minuit...

2

... Zarathoustra était là comme un homme ivre : son regard s'éteignait, sa langue balbutiait, ses pieds titubaient. Et qui saurait dire quelles pensées lui traversaient l'âme ? Mais, visiblement, son Esprit retournait en arrière et volait* en avant ; il était dans de profonds lointains et, pour ainsi dire, « sur un haut Massif, comme il est écrit, entre deux Mers,

— entre passé et avenir planant, lourde nuée. » [Extr. 88].

Petit à petit, toutefois, tandis que les hommes supérieurs le tenaient dans leurs bras, il revint un peu à lui et il écarta de ses mains ceux qui le pressaient pour l'entourer d'hommages et de sollicitude ; mais il ne parlait pas. Tout d'un coup,

pourtant, il tourna vivement la tête, car il lui semblait entendre quelque chose : alors, il mit son doigt sur sa bouche et dit : « Venez ! »

Et, aussitôt, un mystérieux silence se fit autour d'eux ; mais d'en bas venait, en un rythme lent, le son d'une cloche. Zarathoustra prêta l'oreille ainsi que les hommes supérieurs ; puis il mit une seconde fois son doigt sur sa bouche et répéta : « Venez, venez ! Minuit approche ! » — et sa voix avait changé. Mais il ne bougeait toujours pas : alors, silence et mystère grandirent encore et tout écouta, y compris l'Ane et les Animaux de Zarathoustra, l'Aigle et le Serpent, ainsi que la grotte de Zarathoustra, la grande lune froide et la nuit même, Zarathoustra, cependant, mit une troisième fois la main sur sa bouche et dit :

« Venez, venez, venez ! Allons maintenant ! C'est l'heure : allons dans la Nuit. »

3

O hommes supérieurs, minuit approche : je vais vous dire quelque chose à l'oreille comme cette vieille Cloche* me le dit à l'oreille, —

— aussi mystérieusement, aussi terriblement, aussi tendrement que le fait cette vieille Cloche de Minuit, qui a vécu plus de choses qu'un homme :

— qui a déjà compté les battements de Cœur souffrants de vos Pères* — ah ! ah ! comme il soupire, comme il rit en Songe*, le vieux Minuit, profond, profond !

Chut ! chut ! Maintes choses s'entendent qui de jour ne peuvent se dire ; c'est maintenant, dans l'air frais, quand jusqu'au moindre bruit de votre cœur s'est tu, —

— maintenant qu'une Parole vient, qu'elle s'entend, qu'elle s'ouvre accès aux âmes nocturnes et surconscientes : ah ! ah ! comme il soupire, comme il rit en Songe !

— N'entends-tu pas comme il te parle, mystérieux, terrible, tendre, le vieux Minuit, profond, profond ?

O homme, attention !

4

Malheur ! où est passé le Temps ? Ne suis-je pas tombé en des Puits* profonds ? L'Univers* dort. —

Hélas ! le Chien* hurle, la Lune* luit. Plutôt mourir, mourir que de vous dire ce que pense mon Cœur de Minuit.

Me voici mort*. C'en est fait. Araignée*, pourquoi filer autour de moi ? Veux-tu du sang* ? Ah ! la Rosée* tombe, l'heure vient —

— l'heure où frisson et froid me prennent, et qui demande, demande et redemande : « Qui en aura le cœur ?

qui sera maître de la Terre ? qui dira : Coulez *ainsi*, rivières grandes ou petites ! » —

— L'Heure approche ; ô homme, homme supérieur, attention ! ce sont paroles pour oreilles fines, pour tes oreilles :

— *que dit Minuit profond ?*

5

Je suis transporté, mon Ame danse. Tâche du Jour* ! tâche du Jour ! Qui sera maître de la Terre ?

La Lune est froide, le Vent* se tait. Hélas ! avez-vous volé assez haut ? Vous avez dansé ; mais jambe n'est pas aile.

Bons danseurs, toute joie a passé, le vin* est devenu lie, les coupes craquent toutes, les tombes* balbutient*.

Vous n'avez pas volé assez haut ; les tombes balbutient : « Délivrez donc les morts*. Pourquoi fait-il si longtemps nuit* ? Ne sommes-nous pas soûlés de Lune ? »

Hommes supérieurs, délivrez donc les tombes, réveillez donc les cadavres* ! Ah ! pourquoi le Ver* fouille-t-il encore ? Elle approche, l'Heure, elle approche, —

— la Cloche gronde, le Cœur* râle* encore, le Ver de l'Arbre*, le Ver du Cœur fouille encore. Ah ! ah ! *l'Univers est profond.*

6

Douce Musique, douce Musique ! J'aime tes sons, tes sons de glas ivre ; — de quelle antiquité, de quelle distance ils me viennent ! de bien loin : des Étangs* de l'Amour*.

O vieille Cloche, douce Musique ! Toute Souffrance t'a pénétré le cœur : celle du Père, celle des autres Pères, celle des Pères très lointains ; maintenant, ton langage est mûr, —

— mûr comme l'automne ou l'après-midi dorés, comme mon cœur de solitaire ; — et tu dis : « Le monde* même est mûr, le Raisin* brunit,

— il veut mourir, mourir de Bonheur* ». Hommes supérieurs, ne sentez-vous pas ! mystérieuse, une odeur monte,

— un parfum : odeur d'Éternité*, odeur de vin d'or*, brune et délicieuse, venue d'un vieux Bonheur,

— de ce Bonheur ivre de la Mort de Minuit*, qui chante : « *L'Univers est profond, plus profond que le Jour n'a pensé* ».

7

« Laisse-moi, laisse-moi ! Je suis trop pur pour toi. Ne me touche pas ! Mon Univers ne vient-il pas de devenir parfait ?

Ma peau est trop pure pour tes mains. Laisse-moi, Jour niais, lourd et terne ! Minuit* n'a-t-il pas plus d'éclat ?

Les Très-purs* doivent être Maîtres de la Terre, les Très-inconnus, les Très-forts : Ames de Minuit qui ont plus d'éclat et de profondeur que n'importe quel Jour.

O Jour, tu me cherches en aveugle ? tu cherches à tâtons mon Bonheur ? Tu me crois riche, solitaire : Trésor secret, Cache d'or ?

O monde, tu *me* veux ? Me crois-tu de ta nature ? ou de celle des esprits ? de celle des dieux* ? Mais, Jour et monde, vous êtes trop balourds ; —

— ayez des mains plus sensées, cherchez à saisir un bonheur déjà profond, un malheur déjà profond, à saisir quelque dieu, mais non à me saisir :

— mon Malheur, comme mon Bonheur, est profond, ô Jour falot, sans que je sois dieu, ni enfer de dieu : *sa Douleur est profonde*.

8

Une douleur divine est déjà profonde, ô monde falot ! Cherche à saisir une douleur divine, mais non à me saisir. Ce que je suis ? une douce Musique ivre, —

— Musique de Minuit, glas vivant que nul ne comprend, mais qui *doit* parler : pour des sourds, ô hommes supérieurs, car vous ne me comprenez pas.

Adieu, adieu, ô Jeunesse, ô Midi*, ô Après-midi* ! Le Soir* est venu, et la Nuit, et Minuit, — le Chien hurle, le Vent* —

— le Vent n'est-il pas un Chien ? — il gémit, aboie, hurle. Ah ! ah ! comme soupire, comme rit, comme râle et halète Minuit ! »

Avec quel calme elle parle à présent, cette Poétesse ivre ! Elle s'est sans doute désenivrée à force d'ivresse ? Elle est devenue surconsciente ! Elle revit le passé ?

— Sa Douleur, elle la revit en Songe, la vieille, la profonde Ame de Minuit, et plus encore sa Joie*. Car la Joie, bien que la Douleur soit profonde, *la Joie est plus profonde que le Mal du Cœur.*

9

Vigne*, pourquoi me louer ? Je t'ai pourtant coupée ! Je suis cruel, ton sang coule ; pourquoi ton éloge de ma cruauté ivre ?

« Ce qui est devenu parfait, tout ce qui est mûr — veut mourir, dis-tu ; bénie, bénie soit la serpette du Vigneron* ! » Mais tout ce qui n'est pas mûr veut vivre, hélas !

La douleur dit : « Va-t-en, passe, douleur ! » Mais tout ce qui souffre veut vivre pour la maturité, la joie, le désir,

— le désir de quelque chose d'ultérieur, de plus haut, de plus lumineux : « Je veux des héritiers, dit tout ce qui souffre, je veux des enfants, je ne *me* veux pas. » —

La Joie ne veut ni héritiers, ni enfants, — la Joie se veut, veut l'Eternité*, veut le Retour*, veut l'éternelle identité de tout.

La Douleur dit : « Fends-toi, verse ton sang, ô Cœur ! Marche, jambe ! Vole, aile* ! Plus loin, plus haut, souffrance ! » Allons, allons, ô mon vieux cœur, *la Douleur dit : « Va-t'en » !*

IO

Hommes supérieurs, que vous en semble ? Suis-je prophète ? faiseur de songe ? esprit ivre* ? interprète du Songe ? Cloche de Minuit ?

goutte de Rosée ? effluve et parfum d'Éternité ? N'entendez-vous pas ? ne sentez-vous pas ? Mon Univers vient de devenir parfait. Minuit est aussi Midi, —

la souffrance, joie, la malédiction, bénédiction, la Nuit, Soleil* ; allez-vous-en, ou vous apprendrez qu'un sage est aussi un fou.

Avez-vous déjà dit oui à Une joie ? O mes amis, par là vous avez aussi dit oui à *toute* douleur. Toutes choses sont enchaînées, entre-nouées, amoureuses ; —

avez-vous jamais voulu la chose d'une fois pour une autre fois, jamais dit : « Tu me plais, bonheur, bonheur fugitif, instant ? » Par là, vous avez *tout* revoulu,

— tout se renouvelant, tout pour jamais, tout enchaîné, entre-noué, amoureux ; oh ! vous avez ainsi *aimé* l'Univers, —

— Éternels, vous l'aimez pour tout jamais, et même à la douleur vous dites : « Va-t-en, mais reviens ! » Car *toute* joie veut — *l'Éternité*.

II

Toute la joie veut l'éternité de toutes choses, veut du miel, veut de la lie, veut des tombes, veut la consolation des pleurs funéraires, veut le Couchant* doré ; —

— *que* ne veut-elle, la Joie ! elle est plus assoiffée, plus tendre, plus affamée, plus terrible, plus mystérieuse que toute douleur : elle *se* veut, elle *se* mord, le Vouloir de l'Anneau* se tord en elle ; —

— elle veut l'amour, elle veut la haine, elle est trop riche, donne, jette par les fenêtres, mendie la faveur d'être prise, remercie qui la prend ; il lui plairait d'être haïe ; —

si riche est la Joie que sa soif demande douleur, enfer, haine, honte : l'existence estropiée, le *monde* — car ce monde, oh ! vous le connaissez !

Hommes supérieurs, elle aspire à vous, la Joie, la folle, la bienheureuse Joie, — à votre douleur, êtres manqués. A ce qui est manqué aspire toute l'éternelle Joie.

Car toute la Joie se veut, donc veut aussi le Mal du Cœur. O Bonheur, ô Souffrance ! O Cœur, fends-toi ! Hommes supérieurs, sachez-le, la Joie veut l'Éternité,

— la Joie veut l'éternité de toutes choses, veut la profonde, profonde Eternité.

12

Avez-vous appris mon chant ? En avez-vous deviné le sens ? Allons, allons, hommes supérieurs, chantez ma ronde.

Chantez vous-mêmes le chant dont le titre est : « Encore une fois », dont le sens est : « pour toute Éternité » ; — chantez, hommes supérieurs, la ronde de Zarathoustra !

O homme, attention !
 Que dit Minuit profond ?
 « J'ai dormi, dormi —,
 d'un Songe profond je me suis éveillé : —
 l'Univers est profond,
 plus profond que le Jour n'a pensé.
 Profonde est sa Douleur —,
 la Joie plus profonde que le Mal du Cœur.
 La Douleur dit : va-t'en !
 mais toute la Joie veut l'Eternité —
 — veut la profonde, profonde Eternité. »

Extr. du Zarathoustra, IV — Kr. VI, 461-471.
 Cf. extr. 31, 72, 86, 88, 96.

LE SIGNE

Le dernier chap. du Zarathoustra est consacré à une nouvelle extase sachante du grand Fervent, avec l'annonce symbolique du Midi guerrier et du Midi de la Connaissance, préparée déjà par ces lignes des Vieilles Tables et T. nouvelles (VI, 287) :

« Je reste ici dans l'attente... Quand viendra mon heure ? »

« — l'heure de ma Descente, de mon Couchant ; car, une dernière fois, je veux aller aux hommes. »*

« C'est ce que j'attends ; car il faut d'abord que me viennent les signes que c'est mon heure : le lion qui rit, avec l'essaim de colom̄bes*. »*

Zarathoustra... crut soudain entendre voler autour de lui une multitude d'oiseaux ; — le bruit de tant d'ailes et la presse entourant sa tête étaient tels, qu'il ferma les yeux. Et, vraiment, cela s'abattait vers lui comme une nuée, comme une nuée de traits épandue sur un nouvel ennemi. Mais voici, c'était une nuée d'Amour et sur un nouvel ami.

« Que m'arrive-t-il ? » pensa Zarathoustra en son cœur étonné et il s'assit sur la grande pierre qu'il y avait près de l'issue de sa grotte. Mais, alors qu'il jouait des mains autour de lui, au-dessus de lui et sous lui pour se défendre des tendres oiseaux, voilà qu'il lui advint chose plus étrange encore : car, ce faisant, il fourra sa main, sans y prendre garde, dans une épaisse et chaude crinière ; et en même temps retentit devant lui un rugissement — un doux et long rugissement de lion.

« *Le Signe vient* », dit Zarathoustra et son cœur changea. Et en vérité, quand il vit clair devant lui, il avait à ses pieds un puissant animal fauve, qui serrait sa tête contre ses genoux et, par amour, ne voulait pas se détacher de lui, comme un chien retrouvant son vieux maître. Les Colombes, de leur

côté, n'étaient pas moins empressées en leur amour que le Lion ; et, chaque fois qu'une Colombe effleurait le nez du Lion, celui-ci secouait la tête, s'étonnait et riait.

Voyant tout cela, Zarathoustra n'eut que cette parole : « Mes Enfants sont proches, mes Enfants » — puis il ne dit plus mot. Mais son cœur se fondait et de ses yeux coulaient des pleurs, qui tombaient sur ses mains. Et, ne se souciant plus de rien, il restait là immobile et sans continuer à se défendre des animaux. Alors les Colombes volèrent de ci, de là, se posèrent sur son épaule et caressèrent ses cheveux blancs, inlassables de tendresse et d'allégresse. Quant au Lion, dans sa force, il ne cessait de lécher les pleurs qui tombaient sur les mains de Zarathoustra, en rugissant et grondant timidement. Ainsi faisaient ces animaux.

Tout cela dura longtemps, ou peu : car, à dire le mot, pour de telles choses il n'est *pas* de temps sur terre —...

... Tout d'un coup, il se leva : —

« *De la pitié ! la pitié pour l'homme supérieur !* cria-t-il, son visage se faisant d'airain ; eh bien ! cela — a eu son temps !

Ma douleur et ma pitié — qu'importe d'elles ! Ai-je en vue le *bonheur* ? J'ai en vue mon *œuvre*.

Allons, le Lion est venu, mes Enfants sont proches, Zarathoustra est mûr, mon heure est venue : —

Voici *mon* matin, *ma* journée commence ; *lève-toi donc, lève-toi, grand Midi* !* » —

Ainsi dit Zarathoustra, et il quitta sa grotte, ardent et fort comme un soleil* matinal surgi des montagnes sombres.

Extr. du Zarathoustra IV. — Kr. VI, 473-476.

Cf. V, 358 : « Mon Bonheur ! ».

« *Je revois les pigeons de Saint-Marc :*

paisible est la place, le matin y repose.

Dans la douce fraîcheur musant, je lance des chants, comme des volées de pigeons, dans l'azur —

... mon Bonheur ! mon Bonheur ! »

Cf. aussi extr. 25.

[VERS LES SOURCES NOUVELLES]

Attendre et se préparer ; guetter le jaillissement de sources nouvelles ; se préparer dans la solitude à des visions et des voix inconnues ; purifier de mieux en mieux son âme de la poussière et du bruit forains de ce temps ; *dépasser* tout ce qui est chrétien par quelque chose de supra-chrétien et non seulement s'en défaire — car la doctrine chrétienne était l'opposé de la doctrine dionysiaque — ; retrouver le Midi* en soi et déployer sur soi un ciel* méridional, clair, brillant et mystérieux...

Fragm. posth. de 1885. — Kr. XVI, 390.

Cf. extr. 23, 120.

* *

[L'UNIVERS]

Et savez-vous ce qu'est pour moi « l'Univers* » ? Vous le montrerai-je en mon miroir* ? Cet Univers : monstre de Force, sans commencement ni fin ; quantité de Force fixe et comme d'airain, qui ne croît ni ne décroît, qui ne s'use pas, mais ne fait que se transformer, étant en sa Totalité grandeur immuable, économie sans dépenses ni pertes, mais aussi sans gains ni recettes ; enclos dans le « néant » qui le limite, sans rien qui se dissipe, se gaspille, rien d'infiniment étendu ; enserré comme Force déterminée en un espace déterminé, et non en un espace comprenant du « vide », mais Force omniprésente ; Jeu de forces et d'ondes de forces, avec, dans ses différentes parties, des hauts et des bas simultanés ; Mer* de forces brassées de tempête et de flux, changeant éternellement, refluant éternellement, avec d'immenses Années* qui reviennent, avec une marée montante et descen-

dante de ses formes allant des plus simples aux plus complexes, de l'Etre le plus paisible, le plus immobile, le plus froid à l'existence la plus ardente, la plus déchaînée, la plus contradictoire, puis de l'exubérance revenant à la simplicité et du jeu des oppositions à la Joie* de l'Harmonie*, acquiesçant à soi en cette identité même de ses voies cycliques et de ses Années, se bénissant comme ce qui doit à jamais revenir, comme un Devenir qui ne connaît ni satiété, ni dégoût, ni lassitude — ; cet Univers *dionysien* à moi, de l'éternelle Création-de-soi, de l'éternelle Destruction-de-soi, ce mystérieux Univers des voluptés doubles, ce mien « Au delà du bien* et du mal », sans but, à moins qu'en le Bonheur du Cercle* il n'y ait but sans vouloir, à moins qu'un Anneau* ne soit enclin à tourner toujours sur son vieux sentier, autour de soi et rien qu'autour de soi : cet Univers *mien* — qui est assez lumineux pour en avoir la vision sans souhaiter d'être aveugle ? assez fort pour confronter son âme à ce Miroir ? son propre Miroir au Miroir de Dionysos* ? sa propre explication à l'énigme de Dionysos ? Et qui le pourrait ne devrait-il pas faire encore *plus* ? se fiancer *lui-même* à l'« Anneau des anneaux » ? par le ferme vœu de son propre *Retour** ? par l'anneau de l'éternelle bénédiction de soi, de l'éternel acquiescement à soi ? par la volonté de toujours vouloir encore une fois ? pour le passé, de vouloir toutes les choses qui ont jamais été ? pour l'avenir, de vouloir contribuer à tout ce qui doit jamais être ? Savez-vous maintenant ce qu'est pour moi l'Univers et ce que je veux, quand cet Univers, je le veux ?

Fragm. posth. de 1885. — Aux lignes venant après « sans but » Nietzsche a substitué cette var. : «... à moins qu'un Anneau ne soit enclin à soi ; — voulez-vous un nom pour cet Univers ? une clef pour toutes ses énigmes ? une lumière pour vous-mêmes, êtres de mystère, de force, d'intrépidité, de Minuit par excellence ? — Cet Univers est le Vouloir de Puissance* — rien de plus. Et vous aussi, vous êtes ce Vouloir de Puissance — rien de plus. » — Kr. XVI, 401-402, 515. — Cf. extr. 61.*

Dans cet important aphor., le suprême Réel que le penseur a en vue, c'est Dieu comme Tout, dont notre monde n'est qu'un symbolique aspect partiel (cf. extr. 59, 80, 83, 85, 98 § 11).

Ce que Nietzsche y dit de l'espace ne doit pas être pris au pied de la lettre : l'espace n'a qu'une valeur phénoménale ; « en soi, il n'y a pas d'espace ». (XVI, 49).

Quant aux « êtres de mystère, de force, d'intrépidité, de Minuit par excellence », ce seront surtout les Dionysiens du Soir de l'Histoire, qui assumeront la mission de préparer, dans toute la mesure des énergies terrestres, le retour « à la Joie de l'Harmonie » (cf. 98 § 7).

PÉRIODE THÉOSOPHIQUE (*suite*)

ÉPOQUE DE LA TRANSVALUATION

1886-1888

LA MYSTIQUE DE LA FIN

Après le large épanchement poétique du *Zarathoustra*, Nietzsche aura encore de belles heures ensoleillées, pleines d'émoi religieux et d'abandon au Divin, dont il essaiera de rendre le contenu par le pis-aller des mots, en particulier dans les *Dithyrambes de Dionysos*, amoureusement travaillés à travers les dernières années. « Ce sont les Chants que Zarathoustra se chanta pour supporter sa dernière solitude. » Avec des variations et des nuances nouvelles, les grands thèmes spirituels déjà traités viennent s'y dessiner encore sur le fond lumineusement velouté de la pensée extatique. Il en est deux qui dominant. L'un (133, 134, 135) est celui du Suprême Divin, Soleil mystique de toute beauté, digne de tout Amour et source de tout Bonheur. L'autre, celui de l'auguste mort voulue, en un divin don de soi : adieu à la Terre, non seulement par pur Amour et holocauste dionysiaque, mais aussi par sagesse humaine (136) ; ou (133, 134) adieu au Ciel même et fusion des dieux en Dieu.

Nietzsche a cependant des préoccupations plus terrestres, non sans lien, à vrai dire, avec les précédentes. Pour ouvrir les voies au grand mouvement spirituel, moral et social qui doit régénérer l'Europe en remplaçant les valeurs séculaires par des valeurs nouvelles, il estime nécessaire de se livrer, comme s'il était resté froidement rationaliste — et ne le redevient-il pas dans certaines pages ? — à une critique générale des conceptions anciennes, de saper les vieilles « idoles », au prestige en baisse mais encore régnautes. Dans une société encore chrétienne, c'est surtout aux idées chrétiennes qu'il s'attaque, moins par antipathie vraie que par haute rivalité religieuse devant le Très-haut. Malgré sa vénération persistante pour le Christ, modèle sublime (104), secret Ami divin dont il reste si près qu'à la fin (140) il ne se distinguera

plus de lui, il s'attaque à lui aussi par une sorte de sacrifice à sa propre mission et de violence à son propre cœur, en un sacrilège douloureusement délibéré. De même que, dans le *Zarathoustra*, il a paru prendre à son compte les diaboliques blasphèmes de l'Homme Hideux contre « l'Avocat des petites gens », de même, quoique hostile surtout aux déformateurs de sa doctrine, il s'affirme maintenant « l'Antichrist », et, ainsi, presque l'Antéchrist. Sa tâche de créateur dionysiaque l'exige. Il aimait Jésus et Dionysos, mais il lui a fallu choisir et il faut que le monde choisisse : « Dionysos ou le Crucifié ! »

D'autre part, annonciateur de Midi et de l'Après-Midi, il s'attache, notamment dans *Par delà Bien et Mal*, à préciser le plus possible cet avenir relativement proche qu'avant tout, et presque en clair, il a prophétisé. Quelle idée peut-on se faire de la Nouvelle Europe spirituelle, selon sa conception de l'Après-Midi ? Un siècle ou deux après le tourbillon cardinal de l'histoire, bien des choses ont changé. Dans les cœurs et les esprits, l'embrasement de Midi, chaleur et clarté, est pour une large part tombé. L'atmosphère se refroidit d'ombre et de souffles frais (133). Si les Maîtres laissent au peuple les religions consolatrices, personnellement, ce sont souvent des penseurs libres plutôt que des fervents ; hommes supérieurs, ils savent danser la danse du devenir, mais (98) « jambe n'est pas aile ». Avec eux seuls, le flambeau saint pourrait-il, du Feu de Midi, se transmettre vers les Minuits à embraser ? Par bonheur, il arrive que, derrière les détenteurs du pouvoir politique et de la puissance matérielle, derrière les Maîtres apparents, sceptiques ou tièdes, une élite de « haute spiritualité » (Kr. VII, 86 ; cf. VIII, 301-302) se réfugie dans l'ombre de la vie contemplative et, de là, exerce indirectement une profonde, une décisive influence jusque sur les gouvernants. Telle est la descendance la plus authentique de Zarathoustra, dépositaire fidèle de la flamme à garder, nourrir et communiquer, en même temps que des prophéties zarathoustiennes à traduire en « grande politique ».

Nietzsche ne devait pas voir le début des événements que sa pensée appelait. En janvier 1889, la folie lui vint, qu'il avait souvent jugée presque aussi secourable que la mort. Elle lui vint un peu à l'image de sa meilleure sagesse.

Entrant dans la nuit, il lui sembla (140) que c'était non la nuit de ténèbres, mais la Nuit radieuse et que sa barque y avançait en une Lumière teinte des couleurs mystiques ; et il chanta longuement son « Chant de gondole » (86), tremblant « d'une béatitude diaprée ».

* *

102

[MISSION ET DESTINÉE]

Notre lointaine destinée future nous dirige, même si nous n'en avons pas encore la moindre idée ; longtemps, notre vie n'est faite que d'énigmes. Choix des hommes et des choses, sélection des événements, élimination de ce que nous aimions le mieux et souvent révérons le plus : tout cela nous effraie, comme si, de temps à autre, un hasard, un caprice faisait éruption chez nous ainsi qu'un volcan ; mais c'est la sagesse supérieure de notre mission à venir. Vue d'avance, toute notre histoire peut bien apparaître comme le concert du hasard et de l'absurdité ; mais, si je regarde en arrière, je ne puis, pour ma part, plus rien trouver en ma vie de l'un ni de l'autre.

Fragm. posth. de 1885 ou 1886 — Kr. XIII, 33.

Cf. XII, 415 : « Je suis cet homme prédestiné qui fixe les valeurs pour des millénaires. »

XII, 353 : « Je suis airain du Destin d'airain. »

XII, 295 : « Vouloir quelque chose et le faire est regardé comme l'indice d'un caractère fort. Mais ne pas même vouloir quelque chose et le faire est le propre des plus forts, qui se sentent fatum incarné. »

II, 12 : « Ce qui m'est arrivé arrive toujours à celui en qui une mission veut prendre corps et « venir au monde », sa puissance, la nécessité latente de celle-ci exerce son action sous les événements de sa vie et en eux, comme une grossesse ignorée, longtemps avant qu'il ait pris conscience de cette mission et en sache le nom. Notre vocation dispose de nous, même quand

nous ne la connaissons pas encore ; c'est l'avenir qui détermine notre aujourd'hui. »

Br. IV, 144 : « En définitive, tout vient à l'heure qu'il faut. »

* *

103

[NÉCESSITÉ ET ART DU SILENCE]

Quand j'étais jeune, j'ai rencontré une Divinité dangereuse et je ne voudrais conter à personne ce qui alors m'envahit l'âme — en fait de bonnes autant que de mauvaises choses. Ainsi, j'appris à me taire, et aussi qu'on doit apprendre à parler en vue de mieux se taire ; qu'un homme à arrières-plans a besoin de premiers plans dans l'intérêt d'autrui comme dans le sien : car il faut des premiers plans pour se délasser de soi et pour permettre aux autres de vivre avec nous.

Fragm. posth. de 1885 ou 1886. — Kr. XIV, 348.

Cf. XII, 257 : « Je suis le plus secret de tous les hommes secrets. »

XVI, 330, 332 : « Qu'est-ce qui est noble ?... savoir se taire ; mais motus là-dessus, si l'on nous écoute. »

Cf. aussi extr. 29, 75, 106, 107, 114, 126.

* *

104

[LE CRUCIFIÉ]

Ironie pour ceux qui croient le christianisme dépassé par les sciences modernes de la nature. Les jugements de valeur chrétiens ne sont nullement dépassés. « Christ en croix » est le plus sublime symbole, même à présent.

Fragm. posth. de 1885 ou 1886. — Kr. IV, 303.

Cf. extr. 9, 23, 81, 100, 136.

* *

105

[DIONYSOS]

Comme il advient, mes amis, à quiconque est longtemps, curieux, par voies et chemins, et en terre étrangère, j'ai vu passer sur ma route plus d'un Esprit étrange et non sans danger, mais un surtout, revenant toujours : rien de moins que le dieu Dionysos*, le grand Ambigu, le Dieu-Tentateur, à qui, jadis, comme vous savez, j'ai en toute « humaine révérence » offert mes prémices — c'était, flamme et fumée, un vrai sacrifice de jeunesse, et fumée plus que flamme !

Entre temps, j'en ai encore appris long, trop long, sur la philosophie de ce dieu — et peut-être me viendra-t-il un jour de telle paix et de tel Bonheur alcyonien que ma bouche ne puisse que déborder de tout ce que je sais — vous disant, mes amis, la philosophie de Dionysos. A mi-voix, comme de juste, car il s'agit là de maintes choses secrètes, neuves, étranges, déconcertantes, voire sinistres...

Fragm. posth. de l'hiv. 1885-1886. — Kr. XIV, 391.

Cf. extr. 115.

* *

106

[EXOTÉRISME ET ÉSOTÉRISME]

Nos vues les plus hautes ne peuvent — et ne doivent — apparaître que comme des folies ou, en certains cas, comme des crimes, quand leur expression vient indûment aux oreilles de ceux qui, ni par nature, ni par prédestination, ne sont faits pour elles. L'exotérisme et l'ésotérisme, selon la distinction philosophique jadis en usage chez les Hindous, comme chez les Grecs, les Persans et les Musulmans, bref, partout où l'on crut à une hiérarchie et *non* à l'égalité et à des droits égaux, ne contrastent pas surtout par le fait que l'Exoté-

rique reste à l'extérieur et voit, apprécie, mesure, juge du dehors, non du dedans : ce qui est plus essentiel, c'est qu'il voit les choses de bas en haut — tandis que l'Esotérique les voit *de haut en bas*... Ce qui sert à la nourriture ou au réconfort d'une classe supérieure d'hommes ne peut qu'être quasi-poison à une autre classe très différente et moindre... Il est des livres qui, pour l'âme et sa santé, ont une valeur inverse selon que, de deux âmes, c'est l'âme la plus basse, la force vitale inférieure, ou, au contraire, l'âme la plus haute et puissante qui en use : dans le premier cas, ce sont livres dangereux, émiettants, dissolvants ; dans l'autre, appels de héros mettant les plus braves en demeure de déployer *leur* bravoure. Les livres de tout le monde sont toujours livres mal odorants : l'odeur des petits y adhère. Les endroits où le vulgaire mange et boit, ou même s'adonne à un culte, sentent d'ordinaire mauvais. Il ne faut pas aller dans les églises, si l'on veut respirer de l'air *pur* — —

Extr. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 49-50.

Cf. extr. 69, 103, 107, 126.

* *

107

[LE MASQUE DIONYSIAQUE]

Tout ce qui est profond aime le masque ; les choses les plus profondes de toutes ont même la haine de l'image et du symbole. L'*inverse* ne serait-il pas le seul déguisement convenable pour draper la pudeur d'un dieu ? Question troublante ; il serait étonnant qu'aucun mystique n'eût encore eu personnellement pareille hardiesse... Ce n'est pas des pires choses qu'on a la pire honte... Je concevrais qu'un homme ayant à cacher quelque chose de précieux et de vulnérable roulât à travers la vie, rond et grossier comme un muid de vin* lourdement cerclé et vert de vieillesse : la délicatesse de sa pudeur l'exige. Un homme profond dans sa pudeur

rencontre ses destinées mêmes et les délicates expériences qui en décident sur des voies où peu parviennent jamais et dont l'existence doit rester ignorée de ceux qui ont avec lui les rapports les plus intimes et les plus confiants : son mortel danger se cache à leurs yeux, ainsi que sa sécurité vitale reconquise. Un tel Mystérieux, qui d'instinct se sert des paroles pour se taire et dissimuler, et qui est inépuisable en subterfuges pour ne pas se communiquer, *veut* et tend à faire qu'un masque de lui-même le remplace dans le cœur et la tête de ses amis ; et, supposé qu'il ne le veuille pas, il s'apercevra un jour qu'il s'y trouve néanmoins un masque de lui-même — et que c'est ce qu'il faut. Tout esprit profond a besoin d'un masque ; bien plus, autour de tout esprit profond se forme sans cesse un masque, grâce à l'interprétation toujours fausse, parce que *plate*, de chaque parole qu'il dit, de chaque chose qu'il fait, de chaque signe de vie qu'il donne. —

Extr. de Par delà le Bien et Mal. — Kr. VII, 60-61.

Cf. VII, 43 : « Allez à l'écart, Réfugiez-vous dans l'ombre. Et ayez votre masque et votre subtilité, afin d'être pris pour un autre — ou un peu craint. Et n'oubliez pas le jardin, le jardin à grille d'or » (v. extr. 126).

XVI, 330-331 : « Qu'est-ce qui est noble ?... Toujours porter déguisement : plus l'homme est de haute lignée, plus il lui faut l'incognito. Dieu, s'il y en avait un, devrait, ne fût-ce que pour des raisons de convenance, se produire dans le monde simplement comme homme. »

Cf. aussi extr. 29, 75, 103, 106, 108.

* *

108

[SOUS LES MANTEAUX DE LA LUMIÈRE]

Quoi d'étonnant à ce que nous autres « libres Esprits* », nous ne soyons pas précisément les esprits les plus communicatifs ? à ce que nous ne désirions pas divulguer en tout point

de quoi un Esprit peut se libérer et où ensuite il peut être porté ?... Nous sommes... doués d'âmes à perspective profonde, que nul ne pénètre aisément en leurs intentions dernières, avec des premiers plans et des arrière-plans dont nul coureur ne saurait atteindre le bout : les Mystérieux sous les manteaux de la Lumière...

Fragm. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 65-66.

Cf. XVI, 349 : « Que mon bouclier « Beauté » me garde de vous et de vos mains ! »*

Cf. aussi extr. 74 (« le dieu se voile de sa Beauté ») et 75.

* *

109

[L'ANCIEN TESTAMENT]

Dans l'« Ancien Testament » juif, le livre de la Justice divine, il est des hommes, des choses et des paroles de si grand style que les littératures grecque et hindoue n'ont rien à mettre en parallèle. On s'arrête avec crainte et respect devant ces prodigieux vestiges de ce que l'homme fut jadis... Le goût de l'Ancien Testament est pierre de touche pour le « Grand » et le « petit »...

La façon dont le respect de la Bible a été dans l'ensemble maintenu jusqu'ici en Europe est peut-être le meilleur trait de discipline et de civilisation morales dont l'Europe ait obligation au christianisme : de tels livres, profonds et d'extrême importance, ont besoin d'être protégés par une tyrannie d'autorité venant du dehors, pour parvenir à ces millénaires de *durée* qu'il faut pour en épuiser et dégager tout à fait le sens...

Fragm. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 77 et 249-250.

* *

II O

[LE SACRIFICE DE DIEU]

Il est une grande échelle de cruauté religieuse, à maints degrés, mais trois d'entre eux sont les plus marquants. Jadis, on sacrifiait à son dieu des hommes, peut-être précisément ceux qu'on aimait le mieux... Puis on a sacrifié à son Dieu les instincts les plus forts qu'on possédât, sa « nature »... A la fin, que restait-il à sacrifier ? Ne fallait-il pas, pour finir, sacrifier tout ce qu'il y avait de consolant, de sacré, de sauveur, tout espoir, toute foi en de l'harmonie cachée, en des perspectives de béatitude et de justice ? Ne fallait-il pas sacrifier Dieu même et, par cruauté pour soi, adorer pierre, sottise, Poids, Fatalité, Néant ? Sacrifier Dieu pour le néant — ce mystère paradoxal de suprême cruauté était réservé à la génération qui monte présentement : nous en savons tous quelque chose. —

Extr. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VI, 79.

Cf. extr. 40, 41.

* *

III

[LE GRAND DRAMATURGE]

[L'optimiste dionysiaque crie] *bis* insatiablement, non seulement pour soi, mais pour toute la pièce, pour tout le Drame*, et non seulement pour un Drame, mais au fond pour Celui qui a précisément besoin de ce Drame — et le détermine : parce que, encore et toujours, il a besoin de soi — et se détermine — —...

Fragm. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 80.

*Cf. VII, 296 : « Du jour où nous disons de plein cœur :
« En avant ! notre vieille morale elle-même rentre dans la Co-*

médie », nous avons découvert pour le Drame dionysien du Destin de l'Âme* un nouveau nœud de l'action, une possibilité nouvelle : — et il l'utilisera, on peut en être sûr, le grand, l'antique, l'éternel Dramaturge* de notre existence. »

Cf. aussi extr. 47, 123, 125.

* *

II2

[LE SAVANT ET L'HOMME RELIGIEUX]

Combien de naïveté, de vénérable, enfantine et infiniment lourdaude naïveté, n'y a-t-il pas dans cette croyance du savant en sa supériorité, dans la conscience tranquille de sa tolérance, dans l'assurance béate et simple avec laquelle son instinct traite l'homme religieux comme un type de valeur moindre et de niveau inférieur, qu'il a lui-même cessé de représenter, dépassé et dominé, — lui, le petit nain, le petit plébéien prétentieux !...

Fragm. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 83.

* *

II3

[LE MONDE ÉSOTÉRIQUE]

Ce monde qui nous intéresse, où nous trouvons tous nos objets de crainte et d'amour, ce monde presque invisible et inaudible des commandements discrets et des discrètes obéissances, monde du « presque » à tout égard, difficile et captieux, hérissé et délicat : certes, il est bien défendu contre les spectateurs grossiers et la curiosité trop familière !...

Fragm. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 181.

Cf. XII, 314 : « C'est par des fils invisibles qu'on est attaché le plus fort. »

Cf. aussi extr. 70, 138.

* *

II4

[LE SOUHAIT DU VOYAGEUR]

— Voyageur*, qui es-tu ? Je te vois aller ton chemin sans sarcasme ni amour, avec des yeux ne laissant rien deviner ; mouillé et triste comme une sonde qui, après avoir plongé en tout abîme, est remontée insatisfaite au jour — que cherchait-elle en ces profondeurs ? — ; avec un sein qui ne soupire pas, une lèvre qui cache son dégoût, une main qui ne prend plus que lentement : qui es-tu, qu'as-tu fait ? Repose-toi ici : ce lieu est accueillant à chacun, — remets-toi. Et qui que tu sois, qu'est-ce qui t'agréerait maintenant ? qu'est-ce qui t'apporterait réconfort ? Dis : tout ce que j'ai, je te l'offre. — « Réconfort ? réconfort ? ô curieux, que dis-tu là ? Donne-moi donc, je te prie — — ». — Quoi ? quoi ? parle ! — « Un masque de plus, un second masque. » —

Extr. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 262.

Cf. extr. 107.

* * *

II5

[LE GÉNIE DU CŒUR]

Le Génie du Cœur*, comme l'a ce grand Mystérieux, le Dieu-Tentateur, le Magicien-né à la flûte preneuse de consciences, dont la voix sait descendre au monde souterrain de chaque âme, qui ne dit pas un mot, ne jette pas un regard où il n'y ait intention secrète, recoin de séduction, qui en sa virtuosité s'entend à paraître — et à paraître non ce qu'il est, mais ce qui est pour ceux qui le suivent une impérieuse invite *de plus* à se rapprocher de lui sans cesse davantage, à le suivre de façon sans cesse plus intime et plus profonde ; — le Génie du Cœur, qui fait taire tout ce qui est bruit et suffisance, et lui apprend à écouter, qui polit les âmes rugueuses

et leur permet de goûter un désir nouveau — celui de s'étaler, égales comme un miroir*, pour que le Ciel* profond se mire sur elles ; — le Génie du Cœur, qui instruit la main lourde et brusque à se faire timide et à prendre plus gentiment ; qui devine le trésor caché et oublié, la goutte de bonté et de douce spiritualité sous la grosse glace* trouble, baguette magique propre à extraire toute parcelle d'or* depuis longtemps emprisonnée sous des amas de boue et de sable ; le Génie du Cœur, dont la touche laisse chacun plus riche, non gratifié et surpris, non comblé et accablé d'un bien étranger, mais plus riche en soi, plus neuf pour soi qu'avant, entr'ouvert comme glace fondante, caressé et écouté en ses secrets par un vent de dégel*, plus flottant peut-être, plus délicat, plus fragile, plus disjoint, mais plein d'espoirs encore sans nom, plein d'un vouloir, d'un flux nouveau, plein aussi d'un contre-vouloir, d'un reflux nouveau — — Mais que fais-je, mes amis ? De qui est-ce que je parle ? Me suis-je oublié au point de ne pas même vous dire son nom ? A moins que déjà, de vous-mêmes, vous n'ayez deviné quel est cet Esprit*, ce dieu déconcertant, qui appelle de telles *louanges*. Car, comme il advient à quiconque a toujours, dès l'enfance, été par voies et chemins, et en terre étrangère, j'ai vu passer sur ma route maints Esprits étranges et non sans danger, mais avant tout celui dont je viens de parler, revenant toujours : rien de moins que le dieu *Dionysos**, le grand Ambigu, le Dieu-Tentateur, à qui jadis, comme vous savez, en tout mystère et toute révérence, j'ai offert mes prémices — (et je fus le dernier, je crois, à lui offrir un *sacrifice*, car je n'ai trouvé personne qui eût compris ce que j'avais fait là). Entre temps, j'en ai encore appris long, trop long sur la philosophie de ce dieu et, comme je l'ai dit, par des entretiens de vive voix — moi, le dernier disciple, le dernier initié du dieu Dionysos...

Extr. de Par delà Bien et Mal. — Kr. VII, 271-272.

Cet extr. se trouve en grande partie cité dans Ecce Homo (XV, 59-60), avec les quelques mots d'introduction suivants : « Pour donner une idée de moi comme psychologue, j'emprunte une page curieuse à Par delà Bien et Mal — j'inter-

dis du reste toute supposition sur la question de savoir qui je dépeins en ce passage. »

Par « Génie du Cœur », Nietzsche entend, semble-t-il, le Dionysien comme médiateur d'Amour spirituel entre Dieu et l'âme humaine.

Cf. extr. 27, 82, 105.

* *

II6

[L'AMI DE MIDI]

... O Midi* de la Vie, seconde Jeunesse,

ô Jardin d'Été* !

Bonheur inquiet dans la halte, les aguets, l'attente !

J'attends les Amis, prêt jour et nuit,

les Amis nouveaux. Venez, il est temps, il est temps !

Ce chant est fini, — le doux cri du désir

a expiré dans ma bouche :

un magicien en est cause, l'Ami venu à point,

l'Ami de Midi — non, ne demandez pas qui — ;

c'est à Midi qu'Un devint Deux...

Sûrs de la commune Victoire*, nous célébrons

la Fête des fêtes :

l'Ami* Zarathoustra est venu, l'Hôte des hôtes.

Maintenant l'Univers* rit, le vilain voile* s'est déchiré,

les noces sont venues pour la Lumière* et l'ombre*.

Fragm. de Par delà Bien et Mal (Sur les Hauts Monts).

— *Kr. VII, 279.*

Cf. extr. 49.

* *

II7

[LE GRAND DÉTACHEMENT
PRÉ-MYSTIQUE]

L'esprit appelé à une mysticité originale et créatrice doit commencer par reprendre sa liberté d'appréciation, en retirant sa créance aux valeurs de lui reçues et en récusant leur autorité. Ce peut être un grand et brusque détachement : rupture de tous liens antérieurs d'autant plus pleine que ces liens étaient plus forts.

Quelle est la plus solide attache ? quels liens défient presque la rupture ? Chez les hommes de nature rare et choisie, ce seront les devoirs ; ce respect qui convient à la jeunesse, cette crainte et cette tendresse devant toute chose anciennement vénérée et vénérable, cette gratitude... pour le sanctuaire où ils ont appris la pitié, — leurs plus nobles instants mêmes, seront leur plus solide attache, leur créeront leurs plus durables obligations. Pour ces attachés, le grand détachement vient soudain, comme un tremblement de terre ; la jeune âme est, d'un coup, secouée, arrachée, chassée, — elle-même ne comprend pas ce qui se passe. Une impulsion, une poussée s'exerce et la maîtrise comme un ordre ; un vœu, un vouloir s'éveille de s'en aller n'importe où, à tout prix ; la violente, la dangereuse curiosité d'un monde inexploré brûle et flambe en tous ses sens. « Plutôt mourir que vivre ici » — dit l'impérieuse voix, l'impérieux entraînement ; et cet « ici », ce « chez-soi », c'est tout ce qu'elle a jusqu'alors aimé. Une soudaine défiance apeurée de ce qu'elle aimait, un éclair de mépris pour ce qui était son « devoir », un désir séditieux, despotique, volcanique, la poussant vers le voyage, l'étranger, la désaffection, le refroidissement, le dégrisement, le gel*, une haine de l'Amour, peut-être un geste et un regard sacrilèges *en arrière*, vers où elle a jusqu'alors adoré et aimé, peut-être une rougeur de honte, à la pensée de ce qu'elle

vient de faire et en même temps une jubilation de l'avoir fait, un frémissement ivre, profond, exultant, où s'accuse une victoire — victoire sur quoi, sur qui ? victoire énigmatique, troublante, suspecte, mais la *première* victoire quand même — : ces choses mauvaises et douloureuses rentrent dans l'histoire du grand détachement. C'est une maladie capable de ravager l'homme que cette première explosion de force et de volonté d'auto-détermination, de valorisation propre, que ce vouloir de *libre* vouloir ; et que de maladie se traduit dans les expériences et les bizarreries sans frein par lesquelles le Libéré, le Détaché cherche maintenant à se prouver sa maîtrise sur les choses ! Il rôde féroce avec une avidité inassouvie ; ce qu'il capture doit faire les frais de la dangereuse tension de son orgueil ; il déchire ce qui l'attire. Avec un mauvais rire, il retourne ce qu'il trouve voilé, protégé par quelque pudeur : il veut voir à quoi ressemblent ces choses si on les retourne. Un peu par caprice et bon plaisir, il peut accorder sa faveur à ce qui fut jusqu'à là mal famé, — fureter, curieux et expérimentateur, autour de ce qui est le plus défendu. A l'arrière-plan de son agitation vagabonde — car il est inquiet et sans but en sa marche, comme dans un désert* — se dresse le point d'interrogation d'une curiosité de plus en plus dangereuse. « Ne peut-on retourner toutes valeurs ? et le bien ne serait-il pas mal ? et Dieu simple invention habile du Diable ? Tout, en son fond dernier, ne serait-il pas faux ? Et si nous sommes trompés, n'en devenons-nous pas trompeurs ? Ne sommes-nous pas *condamnés* à être trompeurs ? » — De telles pensées l'entraînent et l'égarent toujours plus loin, plus à l'écart. La Solitude l'encercle, l'enserme de ses anneaux, toujours plus menaçante, plus étouffante, plus angoissante, cette terrible déesse, cette *mater saeva cupidinum* — mais qui sait aujourd'hui ce qu'est la *Solitude* ?...

De cet esseulement morbide, du désert de telles années d'essais, le chemin est encore long jusqu'à la *mûre* liberté de l'Esprit...

Extr. de la 2^e éd. de Choses humaines, trop humaines (Préface). — Kr. II, 6-8.

Cf. IV, 266 : « Croyez-vous donc que nous nous risquions par pure folie au voyage à travers nos déserts*, nos marais* et nos glaciers* ? »

XII, 245 : « A quoi bon libérer l'esprit, s'il ne doit pas avoir des ailes pour s'envoler ? »

XII, 252-253 : « Je m'éloignai de toute ferveur, — autour de moi tout se fit étranger et désert. Mais en moi la ferveur même — secrètement germa ; et j'ai vu pousser l'Arbre* à l'ombre duquel je suis assis, l'Arbre de l'Avenir. »

XII, 259 : « Quand s'allient scepticisme et désir, la mysticité naît. »

XII, 322 : « Le nouveau sentiment de Puissance : l'état mystique et le plus clair, le plus hardi rationalisme servant de voie pour y parvenir. »

Cf. aussi extr. 57, 95.

* *

118

[« LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE »]

C'est un livre... sans dessein de netteté logique, très convaincu et, par suite, se dispensant de prouver, doutant même de la *convenance* de la preuve en tant que livre pour initiés, que « musique » pour ceux qui, ayant reçu le baptême de la musique, sont unis depuis l'origine des choses par les mêmes rares expériences d'art, en tant que signe de ralliement pour de proches parents *in artibus*... Ici parlait... une voix étrangère, le disciple d'un « Dieu inconnu » encore, qui s'était provisoirement caché sous la capuche de l'érudit, sous la lourdeur et la morosité dialectique de l'Allemand, voire sous les mauvaises manières du Wagnérien ; il y avait ici un esprit à besoins étranges et encore innommés, une mémoire regorgeant d'interrogations, d'expériences, de secrets, auprès de quoi le nom de Dionysos* venait comme un point d'interrogation de plus. Ici parlait... comme une âme mystique, de ménade presque, qui, de façon laborieuse et intentionnelle,

ne sachant si elle voulait se livrer ou se dérober, balbutiait pour ainsi dire en une langue étrangère. Elle aurait dû *chanter*, cette « âme nouvelle » — et non parler ! Ce que j'avais à dire, quel dommage de n'avoir osé le dire en poète ! peut-être l'aurais-je pu...

Un « sachant* » parle là, l'initié et le disciple de son Dieu...

Fragm. de la Préface de 1886 (Essai d'Autocritique). — Kr. I, 4-6.

Cf. extr. 14, 15, 16, 105, 115.

* *

119

LE SIGNAL DE FEU

Pièce intitulée aussi Feu des Hauteurs et composée sans doute en oct. 1886 (cf. Br. IV, 198, lettre de Ruta Ligure datée du 10 de ce mois : « Souvent, je fais flamber devant moi de grands feux. Voir se dresser la pure et inquiète flamme au ventre cendré vers le ciel serein... bonheur de fin d'été. »)

Le Signal de Feu, c'est le signe mystique de ralliement par lequel, du sein de son intimité avec Dieu, l'Ame de Zarathoustra rappelle à Dieu, pour l'avenir très lointain, les autres Ames dionysiennes, de la Terre ou de l'Infini.

Ici, où entre deux Mers* l'Ile* a grandi,
table de sacrifice dressée à pic,
ici, sous un ciel noir,
Zarathoustra allume son feu* des Hauteurs, — *
fanal pour Marins* égarés,
point d'interrogation pour ceux qui peuvent répondre...

Cette flamme au ventre cendré
 — vers de froids lointains son désir darde sa langue,
 vers des Hauteurs toujours plus pures elle tord son cou,
 serpent dressé d'impatience — :
 voilà le signal que j'ai arboré devant moi.

C'est mon âme même que cette flamme :
 insatiable, vers des lointains toujours nouveaux,
 jaillit, jaillit sa muette ardeur.
 Pourquoi Zarathoustra a-t-il fui bête et homme ?
 Pourquoi a-t-il rompu avec toute terre ferme ?
 Six solitudes lui sont déjà connues —,
 mais la Mer même ne lui fut pas assez solitaire ;
 l'Île l'a laissé monter, monté, il s'est fait flamme ;
 en quête d'une *Septième Solitude**,
 il jette l'hameçon au-dessus de sa tête.

Marins égarés, restes d'anciens Astres* !
 O Mers de l'avenir, Cieux* inexplorés !
 Vers tout ce qui est solitaire, je jette l'hameçon :
 répondez à l'impatience de la flamme,
 faites avoir au pêcheur des hauts Monts*
 sa Septième et Dernière Solitude !

Extr. des Dithyrambes de Dionysos. — Kr. VIII, 425.

Cf. extr. 30, 86, 88 § 1, 133.

* *

120

[FOI NOUVELLE]

Nous sommes... de *bons Européens*, les héritiers de l'Europe, les héritiers riches, comblés, mais aussi ultra-riches en obligations, de siècles successifs d'esprit européen : comme tels, sortis du christianisme, et éloignés de lui justement parce que nous *en* sommes nés, parce que nos pères étaient des chrétiens d'intransigeante loyauté chrétienne, qui, de bon cœur, sacrifièrent à leur foi bien et sang, situation et

patrie. Nous — nous faisons de même. Pour quoi donc ? pour notre incroyance ? pour toute sorte d'incroyance ? Non, vous savez mieux ce qu'il en est, mes Amis. Le oui caché en vous est plus fort que tous les non et les peut-être dont vous êtes malades avec votre époque ; et si, Émigrants*, il vous faut prendre la Mer*, ce qui vous y obligera, ce sera encore — une foi...

Fragm. de la 2^e éd. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 337.

Cf. XIII, 318 : « Nous ne sommes plus chrétiens ; nous avons dépassé le christianisme, non pour avoir vécu trop loin, mais pour avoir vécu trop près de lui et surtout parce que nous en sommes issus ; — c'est notre piété même, devenue plus rigoureuse et plus difficile à satisfaire, qui aujourd'hui nous interdit d'être encore chrétiens. — »

XII, 284 : « Qui pourrait aujourd'hui m'accuser d'un péché ? Je ne connais que des péchés envers mon Dieu ; mais qui connaît mon Dieu ? »*

Cf. aussi extr. 23, 100.

* *

121

[DES YEUX POUR L'AVENIR]

Pour arriver à voir notre moralité européenne avec grand recul, pour la mesurer à d'autres moralités passées ou futures, il faut faire comme le voyageur qui veut savoir la hauteur des tours d'une ville : il sort de la ville... Il faut être *très léger** pour porter son vouloir de connaissance aussi loin et en quelque sorte par delà son temps, pour se créer des yeux embrassant des millénaires, avec, par surcroît, du Ciel* pur en ces yeux...

Fragm. de la 2^e éd. du Joyeux Savoir. — Kr. V, 339-340.

Cf. XII, 254 : « Je suis un Voyant... »

XIV, 306 : « Comment vivrais-je si je n'avais des visions d'avenir — au delà de vous ! »

XV, 137-138 : « Celui qui prend ici la parole... esprit hardi,

oseur, qui s'est égaré déjà en tout labyrinthe* de l'avenir, esprit d'Oiseau* prophétique. »

XV, 103 : « Zarathoustra a plus longue vue encore que le tsar. »

Cf. aussi extr. 68, 72, 88, 96, 98, 123.

* *

122

[ENFER ET CIEL]

Non seulement une âme riche et puissante surmonte la souffrance, même affreuse, des pertes, des privations, des spoliations ou des mépris, mais elle sort de tels enfers avec une richesse, une puissance plus grandes et, pour dire l'essentiel, avec un accroissement de la béatitude d'Amour*. Qui a un peu deviné les conditions les plus profondes de toute croissance de l'Amour comprendra, je crois, Dante écrivant sur la porte de son Enfer : « Moi aussi, je fus créé par l'éternel Amour*. »

Fragm. posth., 1883-1888. — Kr. XVI, 377-378.

Cf. V. 261 : « Nous avons besoin, Toi et moi, d'épouvantes, d'appauvrissements, de Minuits*, d'aventures, de témérités, de bévues, autant que de leur contraire, et en somme, pour m'exprimer en termes mystiques, le chemin de notre Ciel* passe toujours par notre propre enfer. »

Cf. aussi extr. 63, 134.

* *

123

[LE TERME DE L'HISTOIRE]

... L'Europe actuelle ne soupçonne pas encore autour de quelles terribles crises tout mon être gravite, ni à quelle roue de problèmes je suis lié — ni que par moi se prépare une catastrophe, dont je sais le nom, que pourtant je ne dirai pas.

Lettre à Fr. Overbeck, avr. 1887. — Br. VI, 375.

Il convient d'entendre ici « catastrophe » au sens dramaturgique (v. extr. 39, 47, 88 § 3 et 4, 98 § 6, 111). Quant au nom que Nietzsche veut laisser ignorer jusqu'au Midi de la Connaissance, c'est sans doute celui de « Minuit ».

Cf. XII, 18 : « Sauver l'homme de l'Apparence, coûte que coûte : la vie dût-elle y sombrer. »

XIV, 104 : « Ma mission : pousser l'humanité à des résolutions décidant de tout l'Avenir. »

XV, 187 : « La période de la Catastrophe : la montée d'une doctrine qui trie les hommes..., qui porte les faibles à certaines déterminations et les forts également —. »

XIV, 102 : « L'homme le plus grand : celui qui a l'œil le plus clair et le plus perçant, le bras le plus long et le cœur le plus dur, le plus résolu ; l'homme de la plus consciente, de la plus vaste responsabilité. »

XIV, 58 : « Les hommes les plus grands, souverains de la Terre et créateurs de l'Avenir (à la fin se brisant —) ».

* *

124

[DIEU EST PUISSANCE]

Écartons du concept de Dieu* la suprême bonté : — elle est indigne d'un Dieu. Écartons-en également la suprême sagesse : — c'est à la vanité des philosophes qu'est due cette extravagance, un Dieu monstre de sagesse ; il fallait qu'il leur ressemblât le plus possible ! Non, Dieu puissance suprême, cela suffit. De là, tout s'ensuit, de là s'ensuit — « l'Univers* ». »

Fragm. posth. de 1887. — Kr. XVI, 380.

Cf. XIV, 334 : « La religion — essentiellement doctrine de la hiérarchie, voire essai en vue d'un ordre cosmique de rang et de puissance. »

Cf. extr. 101, 125, 127.

* *

[L'APOGÉE DIVINE DU DEVENIR]

La seule possibilité de maintenir un sens à l'idée de Dieu serait de considérer Dieu*... comme un *Etat maximal*, comme une *Epoque*, un point dans l'évolution du *Vouloir de Puissance** ; point à partir duquel s'expliqueraient l'évolution ultérieure ainsi que les choses antérieures dont il est l'aboutissement.

Fragm. posth. de 1887. — Kr. XVI, 115.

Il s'agit ici de la pleine Réalité divine, pure de toute réalité créée, dont, selon la théogonie nietzschéenne, l'Ame éternelle de Dieu se revêt à chaque Minuit du Devenir.

Cf. XII, 354 : « Regardez donc ce Ciel pur ! N'a-t-il pas englouti et résorbé toutes les Etoiles* ? — et il n'en a pas moins retrouvé son innocence. »*

XVI, 101 : « Imprimer au Devenir le caractère de l'Etre : tel est le suprême Vouloir de Puissance. »

XVI, 170 : « Dieu, stade d'Apogée ; l'existence, éternelle promotion à Dieu, éternel éloignement de Dieu... Apogée de puissance. »

Cf. aussi extr. 96, 101, 124.

* *

[JARDINS ET BONHEURS SECRETS]

... Je spécialisai mon problème ; des réponses naquirent questions, recherches, conjectures, vraisemblances nouvelles : jusqu'à ce qu'enfin j'eusse un pays à moi, un sol à moi, tout un monde caché en croissance et en fleur, des jardins secrets, pour ainsi dire, dont nul ne devait rien soupçonner... Oh ! que nous sommes *heureux*, nous autres *Connaissants**, pourvu que nous sachions garder le silence assez longtemps !...

Un jardin dont la grille même est dorée n'a pas à se défendre que des voleurs et des vagabonds : ses pires dangers viennent de ses indiscrets admirateurs, qui cueillent partout quelque chose et ne voudraient que trop emporter ceci ou cela en souvenir. — Et ne voyez-vous donc pas, flâneurs en nos jardins, que vous ne sauriez même vous justifier auprès de nos herbes potagères et de nos mauvaises herbes, qui vous jettent au visage : Hors d'ici, importuns, intrus !

Ce merveilleux esprit, qui maintenant se suffit, qui est bien défendu et retranché contre les irrutions — vous lui en voulez de son enceinte, de son mystère, et vous n'en regardez pas moins, curieux, à travers la grille d'or dont il a enclos son domaine ? — curieux et séduits : car un parfum inconnu, indistinct, vous fait méchamment sentir son haleine, évoquant un peu jardins et Bonheurs* secrets.

Fragm. de la Généalogie de la Morale (Kr. VII, 290) et fragm. posth. (XIII, 46 et XIV, 230).

Cf. extr. 103, 106, 107, 113, 114.

* *

127

[AU DELÀ DU BIEN ET DU MAL]

Dieu*, conçu comme la liberté conquise sur la morale, renfermant toute l'exubérance des oppositions vitales et les rachetant, les innocentant en son divin martyre ; — Dieu : l'Au-delà, l'Au-dessus par rapport à la misérable morale de portefaix qu'est celle « du bien et du mal ».

Fragm. posth. de 1887-1888. — Kr. XVI, 379.

Cf. XII, 329 : « Vous dites que c'est la décomposition de Dieu, mais ce n'est qu'une mue : — il se dépouille de son épiderme moral ; et vous le reverrez bientôt par delà bien et mal. »

XIII, 75 ; « En concevant le monde comme un jeu divin

par delà bien et mal, j'ai la philosophie du Vedânta et Héraclite pour précurseurs. »

Ibid. : « La réfutation de Dieu : — seul, à vrai dire, le Dieu moral est réfuté. »

Cf. aussi extr. 101, 124.

* *

128

[RÉVÉLATIONS DU DIVIN]

Chez moi, en qui l'instinct religieux... s'éveille parfois mal à propos, quelle dissemblance, quelle diversité dans les révélations du divin ! J'ai déjà vu passer tant de choses étranges, en ces moments hors du temps qui tombent dans la vie comme de la lune et où on ne sait plus du tout l'âge d'homme qu'on a, ni l'âge d'enfant qu'on doit ravoïr !

Fragm. posth. de 1888. — Kr. XVI, 380.

Cf. XII, 352 : « Sur leur route solitaire, ils ont des visions de Lumière... »

Cf. aussi extr. 8, 24, 50, 65, 70, 71, 72, 80, 96, 98, 99, 103, 105, 115, 116, 134, 135, 136.

* *

129

[CE QU'EST LE DIONYSIAQUE]

Le mot « dionysiaque » exprime un besoin d'unité, un dépassement de la personne, de la banalité quotidienne, de la société, de la réalité, franchissant l'abîme du périssable ; l'épanchement d'une âme passionnée et douloureusement débordante en des états de conscience plus indistincts, plus pleins et plus légers ; un acquiescement extasié à la propriété générale qu'a la Vie d'être la même sous tous changements, également

puissante, également bienheureuse ; la grande sympathie panthéiste de joie et de souffrance, qui approuve et sanctifie jusqu'aux caractères les plus redoutables et les plus déconcertants de la Vie ; l'éternel vouloir de génération, de fécondité, de Retour* ; le sentiment d'unité embrassant la nécessité de la création et celle de la destruction.

Fragm. posth. de 1888. — Kr. XVI, 386-387.

Cf. extr. 14, 26, 82, 115.

* *

130

[LE GRAND OUBLI]

Jette ton faix à l'Abîme*.
 Homme, oublie. Homme, oublie.
 Divin est l'art d'oublier.
 Si tu veux voler*,
 être chez toi dans les Hauteurs*,
 jette ton plus lourd faix à la Mer*.
 Voici la Mer, jette-toi dans la Mer.
 Divin est l'art d'oublier.

Fragm. posth., 1882-1888. — Kr. VIII, 392.

L'oubli du moi dont il s'agit ici peut s'entendre soit de l'extase (cf. 14, 50), soit de la mort volontaire et de l'autre vie. (cf. 32, 136).

* *

131

[DANS L'AU-DELA]

Mon Bonheur* d'Au-delà !
 Ce qui m'est aujourd'hui bonheur
 jettera ombre en sa Lumière.

.....

L'éclatante profondeur !
Ce qui fut Étoile*
est devenu tache.

Fragm. posth., 1882-1888. — Kr. VIII, 380.
Cf. extr. 32, 38, 80, 86, 132, 133.

* *

132

[LES HYPERBORÉENS]

Par delà le Nord, la Glace*, l'Aujourd'hui,
outre-mort,
réservés :
*notre Vie, notre Bonheur**.
Ni par terre,
ni par eau,
tu ne trouveras le chemin
des Hyperboréens* :
ce fut prédit de nous par une bouche de sagesse*.

Fragm. posth., 1882-1888. — Kr. VIII, 403.

Cf. VIII, 217 : « Regardons-nous en face. Nous sommes des Hyperboréens — nous savons assez comme notre vie est à part. « Ni par terre, ni par eau, tu ne trouveras le chemin des Hyperboréens » : cela, Pindare déjà le savait de nous. Par delà le Nord, la Glace, la mort — notre Vie, notre Bonheur... »*

Cf. aussi extr. 32, 38, 131.

* *

133

LE SOLEIL SE COUCHE

Var. : Second Couchant.**Zarathoustra est ici le Voyant de son multiple avenir, charnel et spirituel, de sa fin charnelle dans la mort de la Terre et de sa fin spirituelle dans la rentrée de tout divin en Dieu.*

I

Tu n'auras plus longtemps soif,
cœur brûlé !
Il y a promesse dans l'air ;
des bouches inconnues m'envoient leur souffle
— la grande fraîcheur vient...

Mon Soleil*, sur ma tête, ardaît à Midi* :
soyez les bienvenus,
vents subits,
esprits froids de l'Après-midi* !

L'air passe, étrange et pur.
D'une œillade
séductrice,
la Nuit* ne me regarde-t-elle pas ?...
Reste fort, mon cœur vaillant,
ne demande pas pourquoi.

2

Jour* de ma vie !
Le Soleil décline.
Déjà l'onde unie
est dorée.
Le roc* a une chaude haleine.

Le Bonheur*, à Midi,
y aura fait sa sieste ?
En des feux verts*,
l'abîme brun fait encore gicler du Bonheur.

Jour de ma vie !
le Soir* approche.
Déjà ton Œil rougit,
mi-éteint,
déjà tombent
les pleurs de ta Rosée*,
déjà passe, muette sur les Mers* blanches,
la pourpre de ton Amour*,
ton dernier Bonheur qui muse...

3

Sérénité, Sérénité d'or*, viens,
de la Mort*
avant-goût très mystérieux, très doux !
— Mon voyage s'est-il trop hâté ?
Ici seulement, quand mon pied s'est lassé,
ton Regard me rattrape,
ton *Bonheur* me rattrape.

Autour de moi, rien qu'Onde et Jeu*.
Tout ce qui eut poids
a coulé dans l'oubli bleu ;
oisive, ma Barque* ne bouge plus.
Tempête, voyage — comme c'est loin !
Désir, espoir ont sombré ;
unies s'étaient Ame et Mer.

*Septième Solitude !**

Jamais je ne sentis
douce assurance plus proche,
Regard solaire plus chaud :
— la glace* de mes cimes* ne s'est-elle pas rallumée ?
D'argent, légère, Poisson*
qui nage, ma Barque s'en va.

Extr. des Dithyrambes de Dionysos. — Kr. VIII, 426-428.

Cf. extr. 31, 39, 86, 119, 123.

* *

134

LA PLAINTÉ D'ARIANE

C'est la Plainte précitée du Magicien (extr. 93), à quelques mots près et avec l'addition suivante :

(Un éclair. Dionysos* apparaît en une Beauté* d'émeraude*).*

DIONYSOS :

Sois fine, Ariane*...

Tu as des oreilles menues, tu as mes oreilles ;

reçois-y une parole fine : —

ne faut-il pas se haïr, pour finir par s'aimer* ?...

Je suis ton Labyrinthe*.

Extr. des Dithyrambes de Dionysos. — Kr. VIII, 429-432.

Cf. extr. 89.

* *

135

GLOIRE ET ÉTERNITÉ

Cet hymne chante une vision extatique de Dieu en sa Gloire solaire de Minuit.

... Chut ! —

Pour les grandes choses — et je vois du grand —
il faut se taire

ou parler grandement :
 parle grandement, ma sagesse* ravie*.

J'ai les yeux levés —
 là-haut roulent des Mers* de Lumière* :
 ô Nuit,* ô silence, ô Bruit silencieux comme les morts !...
 Je vois un Signe céleste —
 des plus profonds lointains,
 étincelant et lent, un Astre* descend vers moi...

Astre suprême de l'Être,
 Table de créations éternelles,
 Tu viens à moi ? —
 Ce que nul n'a contemplé,
 ta muette Beauté* —
 quoi ? elle ne fuit pas mes regards ?

Soleil* de la Nécessité,
 Table de créations éternelles !
 — mais tu le sais,
 ce qui répugne à tous,
 c'est tout ce que j'aime :
 que tu sois *éternel*,
 que tu sois *nécessaire*.
 Mon amour ne s'embrasera
 jamais que pour la Nécessité.

Soleil de la Nécessité,
 Astre suprême de l'Être,
 — que n'atteint nul désir,
 que ne tache nul non,
 éternel Oui de l'Être,
 je suis à jamais ton Oui :
*car je t'aime, ô Eternité**. — —

Extr. des Dithyrambes de Dionysos. — Kr. VIII, 435-436.
Cf. extr. 128.

136

LA PAUVRETÉ DU TRÈS RICHE

*Dans une nouvelle extase, Zarathoustra
entend Ariane-Vérité lui donner le même
conseil, le même ordre que jadis, « à l'heure
très silencieuse » : « Brise-toi. »*

... Loin de moi, loin de moi, vérités
à l'œil sombre !
Sur mes Monts*, je ne veux pas
voir d'après, d'impatientes vérités.
C'est dorée de Sourire
qu'aujourd'hui la Vérité doit m'approcher,
sucrée de Soleil*, brunie par l'Amour*, —
je ne cueillerai à l'Arbre* qu'une Vérité mûre...

Mon âme, —
de sa langue, insatiable,
elle a déjà goûté toutes choses, bonnes ou mauvaises ;
en tout gouffre elle a plongé ;
mais toujours, pareille au liège,
toujours elle remonte,
pour se jouer comme de l'huile sur les mers* brunes :
c'est cette âme qui me vaut le nom de Bienheureux.

Qui ai-je pour père et mère ?
N'ai-je pas pour père le Prince Abondance*
et pour mère Rire-Silencieux* ?
N'est-ce pas cette union qui m'engendra,
moi, l'énigme vivante,
moi, le monstre de Lumière*,
moi, le prodigue de toute sagesse*, Zarathoustra ?

Malade aujourd'hui de douceur,
Vent* de dégel*,

Zarathoustra attend, attend sur ses Monts, —
en son propre suc
sucré et mûri,
en bas de sa Cime*,
en bas de sa Glace*,
las et bienheureux,
Créateur à son septième jour.

— Chut !

Une Vérité plane au-dessus de moi
comme une nuée ;
d'invisibles éclairs elle me point.
Sur de larges et lents degrés,
son Bonheur descend vers moi :
viens, viens, Vérité aimée !

— Chut !

C'est *ma* Vérité ! —
jailli d'yeux timides,
d'un frémissement velouté,
son regard me point,
charmant, cruel, regard de vierge...
Elle a deviné la *raison* de mon Bonheur,
elle *m'a* deviné — ah ! que trame-t-elle ?
Pourpré, un dragon épie
en l'abîme de son regard de vierge.

— Chut ! Ma Vérité *parle* ! —

Malheur à toi, Zarathoustra !
Tu es comme quelqu'un
qui aurait avalé de l'or* :
on finira par t'ouvrir le ventre !...
Tu es trop riche,
fléau public ;
tu fais trop d'envieux,
tu fais trop de pauvres...
A moi-même ta clarté* jette ombre —
je grelotte : va-t-en, Riche ;
Zarathoustra, va-t'en de ton Soleil !

Tu voudrais donner, dissiper ton superflu,
mais toi-même, tu es le Très-superflu !
Sois avisé, Riche ;
avant tout, donne-toi, ô Zarathoustra !

Dix ans ont passé —
et pas une goutte d'eau ne t'est venue ?
pas un vent humide, pas une rosée d'amour ?
Mais aussi qui t'aimerait,
Trop-riche ?
Ton Bonheur dessèche partout,
appauvrit d'amour
— une terre *sevrée de pluie !*

Nul ne te remercie plus,
c'est toi qui remercies quiconque
reçoit de toi :
à cela, je te reconnais,
Trop-riche,
le *plus pauvre* de tous les riches !
tu te prodigues, ta richesse te *martyrisant*, —
tu te renonces,
tu ne te ménages pas, ne t'aimes pas :
tu cèdes sans cesse au grand martyr,
celui des granges *trop pleines*, du Cœur *trop plein*, —
mais nul ne te remercie plus...

Il faut t'*appauvrir*,
sage en ta folie,
si tu veux être aimé.
On n'aime que les souffrants,
l'aumône d'amour va au meurt-de-faim :
avant tout, donne-toi, ô Zarathoustra !

— Je suis ta Vérité...

Extr. des Dithyrambes de Dionysos. — Kr. VIII, 437-441.

Cf. extr. 56, 70, 81, 104, 130.

[L'ÉTAT DIONYSIAQUE ET L'ART]

Que signifie l'opposition de l'*apollinien* et du *dionysiaque*, conçus tous deux comme formes de l'ivresse*, que j'ai introduite dans l'esthétique? — L'ivresse apollinienne excite surtout l'œil, qui devient capable de Vision. Le peintre, le sculpteur, le poète épique sont des visionnaires par excellence. Dans l'état dionysiaque au contraire, tout l'affectivité est excitée et exaltée, de sorte qu'elle décharge d'un coup tous ses moyens d'expression et fait se manifester à la fois les facultés de représentation, d'imitation, de transposition, de transformation, toute espèce de mimétisme et d'instinct théâtral. L'essentiel reste la facilité de métamorphose, l'incapacité de ne *pas* réagir (— comme chez certains hystériques qui, à la moindre incitation, endossent *n'importe quel* rôle). Il est impossible à l'homme dionysiaque de ne pas saisir une suggestion, quelle qu'elle soit; nul signe émotif ne lui échappe; il atteint le plus haut degré de l'instinct de compréhension divinatoire, comme celui de l'art communicatif. Il entre dans la peau, dans le sentiment de tout personnage, il se transforme sans cesse. — La musique, comme nous la comprenons aujourd'hui, est également excitation et décharge généralisées de l'affectivité, mais ce n'est que le reliquat d'un monde d'expressions affectives bien plus riche, un simple *residuum* de l'histriionisme dionysiaque. Pour rendre possible la musique comme art particulier, on a condamné à l'inactivité plus d'un sens et surtout le sens musculaire (relativement du moins, car, en une certaine mesure, tout rythme parle encore à nos muscles): ainsi, l'homme n'imité et ne représente plus physiquement tout ce qu'il sent. Ce n'en est pas moins là, de fait, l'état dionysiaque normal, en tout cas l'état primitif...

Extr. du Crépuscule des Idoles. — Kr. VIII, 124-125.

Cf. aussi extr. II, 14, 15, 129.

138

[L'ACCÈS AU VRAI MONDE NIETZSCHEEN]

C'est une distinction sans égale d'entrer en ce monde noble et délicat... ; c'est au reste une distinction qu'il faut avoir méritée. Mais qui m'est apparenté par l'*élévation* du vouloir y trouvera de véritables extases de Connaissance neuve : car je viens de hauteurs que nul oiseau n'atteignit jamais, je connais des gouffres où nul pas ne s'est encore égaré...

Fragm. d'Ecce Homo. — Kr. XV, 54.

Cf. VI, 303 : « Je trace des cercles autour de moi, des frontières sacrées : de moins en moins de compagnons montent avec moi sur des Monts de plus en plus hauts ; je dresse un Massif avec des Monts de plus en plus saints. »*

XIV, 60 : « J'ai trouvé impossible d'enseigner la « Vérité » là où l'on pense basement. »*

Cf. aussi XIV, 415, sur le Zarathoustra : « livre si distant, si beau, qu'il faut avoir dans les veines du sang des dieux* pour entendre sa voix d'Oiseau*. »*

* *

139

[L'INSPIRATION]

— Quelqu'un, à la fin du XIX^e siècle, a-t-il idée nette de ce que les poètes des époques fortes nommaient *inspiration* ? Pour le cas contraire, je vais en faire la description. Si l'on gardait le moindre reste de superstition, on ne saurait guère, en vérité, écarter la pensée qu'on n'est qu'incarnation, organe, médium de puissances supérieures. L'idée de révélation, en ce sens que soudain, avec une netteté et une finesse de détail indicibles, Quelque Chose devient *visible*, audible,

Quelque Chose qui à l'extrême nous remue et nous bouleverse, traduit simplement les faits. On entend sans chercher ; on reçoit sans demander qui donne ; une pensée fulgure et s'impose, sans flottement dans la forme — je n'ai jamais eu le choix. Extase dont la tension inouïe se résout parfois en un torrent de pleurs et où le pas, sans qu'on le veuille, tantôt se précipite et tantôt se ralentit ; plein ravissement*, avec la conscience très distincte d'une infinité de subtils frémissements et frôlements fluant jusqu'aux orteils ; abîme de Bonheur*, où le très douloureux, le très sombre n'intervient pas comme opposé, mais comme partie intégrante, élément requis, nuance *indispensable* au sein d'une telle profusion de clarté* ; instinct de rapport rythmique embrassant une vaste échelle de formes, car l'ampleur, le besoin d'un rythme *étendu* est presque la mesure de la force qu'a l'inspiration, une sorte de réaction d'équilibre à sa pression et à sa tension. Tout se passe de la façon la plus involontaire, mais comme en un tourbillon de liberté, de souveraineté, de puissance, de divinité... Le caractère involontaire de l'image, du symbole, est le point le plus remarquable ; on ne sait plus ce que c'est qu'image ou que symbole, tout s'offre comme l'expression la plus naturelle, la plus juste, la plus simple. Il semble vraiment, pour rappeler ce que dit Zarathoustra, que ce soient les choses mêmes qui viennent s'offrir en symboles : — « Ici, toutes choses approchent, câlines, de ta parole et te caressent, car elles veulent être portées par ton vol. Sur l'aile de tout symbole, tu vas ici à toute vérité. Ici, s'ouvrent à toi les paroles, les trésors de paroles de toute l'Existence ; toute existence veut ici devenir parole, tout devenir veut que tu lui apprennes à parler — ». Voilà *mon* expérience de l'inspiration ; je ne doute pas qu'il ne faille remonter à des milliers d'années en arrière pour trouver quelqu'un pouvant dire : « C'est aussi la mienne ». —

Extr. d'Ecce Homo. — Kr. XV, 90-91.

Cf. extr. 14, 24, 76, 96.

140

[« LES CIEUX SE RÉJOUISSENT »]

A mon maestro Pietro.

Chante-moi un chant neuf : le monde est transfiguré et les Cieux se réjouissent.

LE CRUCIFIÉ

Dernier billet à Peter Gast, début de janv. 1889 (Br. IV, 437).

Ce billet est un de ceux que Nietzsche fit parvenir à ses amis quand se déclara sa maladie mentale ; mais si, en un écho des croyances du jeune âge et comme en une réminiscence des Psaumes, il vibre d'une ivresse mystique très inquiétante, il ne porte pas la marque irrécusable de la folie. Peter Gast note à ce sujet (Br. IV, 521) : « Quand, le 8 janvier, ... je reçus la feuille à Berlin, elle ne m'apparut, à en juger par la teneur et l'écriture, que comme un trop-plein de cette exubérance divinement féconde où je savais Nietzsche à Turin. »

272

INDEX EXPLICATIF
DU VOCABULAIRE
THÉOSOPHIQUE DE NIETZSCHE

... Je me suis constitué une langue pour
les têtes et les cœurs virils et hardis, qui, en
quelque coin de la Terre, pourraient attendre
mes choses étranges.

(Fragm. posth. de 1885. — Kr. XIV, 356).

ABIME(S). — 63, 72, 73, 85, 91, 96, 130 : l'Être des êtres
(v. Dieu), en son Devenir infini et en sa pure Unité péri-
odique où tout vient se perdre ; ou encore (cf. 68) le vertige
dionysiaque où tout se perd en Dieu.

ABONDANCE (LE PRINCE). — 136, cf. 14. : Dionysos, parfois
confondu dans l'antiquité avec Ploutos.

AIGLE. — 1^o 47, 85, 98 : Oiseau de Zarathoustra, dont il
représente l'Ame, avec ses attributs et vertus célestes,
sa libre vie dans l'Au-delà, ses ravissements extatiques
et sa fierté.

2^o 62, 63 : symbole des esprits dionysiens.

AILE. — 17, 43, 77, 98 : v. *vol.*

AIMER. — 75, 86, 88, 89, cf. 134 : v. *Amour*.

ALBATROS. — 32 : le puissant vol plané de cet oiseau sym-
bolise la vie supérieure de l'Ame surhumaine, dans l'élé-
vation de l'extase ou de l'autre vie.

ALPA. — 68 : sans doute, le nom ou le mot de passe figé du
château-fort dressé sur la Montagne de Zarathoustra, qui,
après avoir été l'Alpe de Vie, est devenue l'Alpe de mort.

AMANT. — 64 : v. *Amour*.

AME. — Parfois (47, III), l'« Ame » tout court désigne l'Ame
des âmes, celle du suprême Divin.

AMI : qualification mystique d'un Dionysos (59, 71, 116)
ou de Dieu même (41).

AMOUR. — 1^o 65, 66, 75, 90, 93, 96, 122, 133, 136 ; cf. 64,
117 : en un sens religieux, familier au soufisme notamment,
l'Amour spirituel.

2^o 98, 122 : en un autre sens ésotérique, celui-ci empédocléen, l'ineffable état divin où tend chaque cycle du Devenir (v. *Dieu*).

ANGE. — 86, cf. 68 : Ame céleste.

ANNEAU. — 85, 88, 91, 101 : signe évocateur du circulaire Devenir divin et aussi des Fiançailles surhumaines avec l'éternelle Beauté nocturne.

ANNÉE. — 85, 101 : une grande Année, c'est la durée d'un des cycles identiques qui se succèdent dans le cours des choses ; cf. la « grande Année », dite platonicienne, des philosophes antiques.

APRÈS-MIDI. — 98 §§ 4, 5, 8 ; 133 : premier millénium de Zarathoustra, où les Maîtres assument une mission d'organisation, de direction et d'éducation sociales.

ARAIGNÉE. — 46, 72, 98 ; cf. 74, 86, 88 : l'Araignée fileuse est l'image de l'Esprit du Poids démiurge.

ARBRE. — Quand il ne s'en sert pas pour représenter notre monde (77), Nietzsche fait de l'Arbre un symbole dionysiaque (46, 54, cf. 75) ou supra-dionysiaque (27, 62, 65, 78, 96, 98, 117, 136). Cf. les épithètes antiques de Dionysos : *Dendritès*, *Endendros* ; et l'« Arbre de Vie » de la Genèse.

ARIANE. — 134 : principe personnifié de l'Éternel-Réceptif ou Éternel-Féminin. Dans la théogonie nietzschéenne (89), Ariane forme avec Dionysos le Couple premier-né. Selon des allusions variées, elle se confond avec la Vie (87) : la Vie terrestre (89) et surtout la Vie dans la « mort » (64) ; elle représente la Nuit mystique (64, 133), l'Éternité (88) ; elle est aussi Mémoire et Sagesse divines (74), Vérité (75, 136) et Destinée (70). Enfin, elle est ivresse d'Amour extasié (39, 80), cet Amour allant à Dionysos (89, 134) et le dépassant (80, 134). — V. *Lumière*, *Mer*.

ASTRE : symbole dionysiaque (34, 37, 84, 119) ou hautement divin (135). — V. *Etoile*, *Soleil*.

AURORE. — 1^o 48 : début de l'ensoleillement intérieur.

2^o 80 : « Matin » (Cf. Kr. VI, 115), première période de l'Histoire.

AVEUGLE (L'). — 62, 63 : celui qui n'a pas l'usage des yeux spirituels.

- BALBUTIER. — 80, 98, 118 : parler très imparfaitement des choses ineffables.
- BALLE D'OR. — 96 : en sa perfection géométrique et matérielle, la sphère de métal précieux (cf. le *Sphairos* divin d'Empédocle) est un emblème de l'Être parfait ; sa disparition fait allusion au Drame d'après le grand Minuit.
- BARQUE. — 87, 133 ; cf. 31 : image, empruntée aux Anciens, de la Psyché migratrice. La merveilleuse Barque d'or (86) représente peut-être l'Esprit céleste de Dionysos.
- BATEAU. — 38, 52, 96 : v. *Barque*.
- BEAUTÉ. — 64, 74, 108, 134, 135 : Nietzsche attache à ce terme un sens métaphysique (cf. Br. IV, 272 : « Le Soir, sur le pont du Pô, spectacle splendide, par delà bien et mal »), sens répondant d'ailleurs, chez lui, à certaines perceptions spirituelles, sans doute de nature lumineuse.
- BERGER. — 72 ; cf. 15 (« la pastorale métaphysique »), 87, 96 : une des personnifications symboliques du Divin, comme dans la Bible.
- BIEN. — 59 : un peu comme chez Platon, mais en un sens extra-moral, comme chez Boehme, le Bien ne fait qu'un avec l'Être suprême.
- BIEN ET MAL (PAR DELA). — 50, 74, 87, 101 ; cf. 127 : au sein du pur Divin.
- BONHEUR : béatitude de l'Amour unitif, soit en ce monde (29, 33, 35, 37, 58, 62, 63, 74, 75, 78, 80, 96, 126, 133 §¹, 139), soit dans l'autre (38, 51, 78, 96, 98, 131, 132, 133 § §² et ³). — V. *Joie*.
- CADAVRES. — 98, cf. 68 ; v. *morts*.
- CENDRE. — 55, 68 : marque figurative de vie spirituelle éteinte ou presque éteinte.
- CEP. — 86 : v. *vigne*.
- CERCEAU D'OR. — 96 : v. *Balle d'or*.
- CERCLE. — 83, 85, 101 : le Devenir, qui, parti de Dieu, revient à Dieu ; cf. le « Cercle génétique » de l'orphisme.
- CERCUEIL. — 68 : v. *morts*.
- CHAUVE-SOURIS. — 87 : v. *Crépuscule*.
- CHEMIN. — 94 : le Chemin du Meurtrier de Dieu, c'est la voie d'En-bas, l'Évolution.
- CHERCHEUR. — 72 ; sous-entendu : du Divin.

- CHIEN. — 67, 72, 93, 98 ; cf. 87 : substitut symbolique de Dionysos, qui est le fidèle Serviteur du divin Maître, le Chien du Berger mystique. Cf. le mystérieux Chien Venghâperé, des anciens Persans, qui, à minuit, lutte contre le Serpent des Ténèbres ; et aussi l'appellation antique de Pan : « le Chien de la Grande Mère ». Les symb. dionysiaques du Chien et de la Mer se combinent parfois (78), ce que rappelle pour celle-ci (44, 49) la qualification de « Monstre »
- CHIEN DE FEU (LE). — 67 : la forme guerrière ou tumultueusement révolutionnaire de l'Esprit du Poids.
- CHOSÉS. — 86, 96 : en un sens exceptionnel, les Essences ou les Êtres purs de l'Au-delà.
- CHOUETTE : emblème de sagesse, soit arianéenne (87), soit dionysienne (68).
- CIEL : figurément, comme dans la plupart des grandes religions, le « Lieu » étranger aux lieux du pur Divin (32, 65, 74, 88, 89, 100, 115, 119, 121, 122, 125) et, en particulier, d'Ariane Nyctélia (74) ou de Dieu même (75) ; ou encore la béatitude paradisiaque de l'Amour mystique et de ses extases (122).
- CIME. — 133, 136 ; v. *Mont*.
- CIMETIÈRE. — 68 : v. *morts*.
- CLARTÉ. — 35, 68, 76, 136, 139 : v. *Lumière*.
- CLOCHE. — La Cloche de Minuit (87, 98), c'est Dieu, comme Ame du Devenir et Tendence immanente à la perfection de l'Être.
- CŒUR. — 1^o 115 : en un sens psychologique particulier, faculté de sentiment religieux et d'Amour spirituel.
2^o 87, 96, 98, cf. 16 : en un sens plus proprement théosophique, Dieu, comme Centre vivant, aux pulsations cosmiques, de toute réalité ; cette figure se rencontre déjà dans Bœhme et dans Schelling.
- COLOMBES. — 70, 99 : emblème, à antécédents variés, d'Amour, de Bonheur et de Connaissance mystiques.
- CONNAISSANCE. — 25, 63, 66, 79 : au sens fort, dans la période théosophique, vue intuitive du réel ayant pleine valeur de Vérité.
- CONNAISSANTS (LES). — 61, 126 : ceux qui ont la Connaissance par excellence, les Initiés.

COUCHER, COUCHANT. — 47, 80, 81, 98, 99 : symbole de chute et surtout de mort volontaires. Le second Couchant de Zarathoustra représente soit (80) sa lointaine fin terrestre comme Surhomme, soit (133), en un sens plus ésotérique encore, la très lointaine mort de son Ame céleste. Ces images rentrent dans le cadre d'un persévérant analogisme solaire (v. *Soleil*).

COURONNE. — 89 : attribut mythologique d'Ariane, qui, dès l'antiquité, rappelait l'autre vie bienheureuse.

CRATÈRE. — 88 : emblème dionysiaque, de signification cosmique.

CRÉPUSCULE : le jour terne de ce monde (72, cf. 98 § 1^{er}), surtout (68) vers le Soir de l'Humanité, caractérisé, avant l'avènement du Surhomme, par une grande et morne décadence.

CRYPTÉ. — 68, 85 : v. *morts*.

DANSE. — 74, 80, 85, 87, 89, 98 : en une large acception cosmique et supra-cosmique, le Devenir même ; un Dieu qui danse (58, 80) est un Dieu-Devenir. En même temps que pieuse traduction figurative d'un Devenir supérieur, l'élan des danses orgiaques est, d'ailleurs (79), pieuse ébauche du « vol » unitif et, en quelque sorte, prière pour le demander.

DÉ. — 56, 74, 75, 88 : les dés sont l'emblème dionysiaque de l'action-jeu.

DÉGEL. — 82, 115, 136 : au figuré, entrée en fervente activité de croyances neuves, après un temps de froideur spirituelle.

DÉMON. — 46 : v. *Esprit* 2^o.

DÉSERT. — 57, 92, 117 : image du scepticisme sec et privé de joie.

DIEU. — Au monothéisme judéo-chrétien, de caractère surtout moral, Nietzsche oppose les conceptions suivantes de Dieu, coordonnées et toutes de religiosité pure, « par delà bien et mal ».

1^o 83, 85, 91, 124 : Dieu est l'Etre des êtres, l'Abîme du Tout, l'« Univers » infini, consistant en un éternel Devenir sciemment orienté, dans son Vouloir de Puissance, vers l'avènement d'une forme parfaite du Divin, d'un Etre suprême, avec retour identique des états intermédiaires (cf.

la conception du Dieu-Devenir chez Empédocle, et aussi chez Eckart, Boëhme et Schelling).

2^o 86, 91, 96, 98, 125, 135 : Dieu est l'Être suprême lui-même, l'Un en sa perfection parachevée et en son règne absolu, comme intermittente Réalité, reconstituée à chaque Minuit du Devenir et à jamais Cause de soi.

3^o 87, 98 : Dieu est l'Être suprême dans l'intervalle des états parfaits, comme Divin en survivance ou en formation, Virtualité sachante, Ame et Tendence du Devenir, « Cloche de Minuit ».

4^o 50, 89, 90, 120, 127 ; v. *Mont, Soleil* : Dieu est l'Être suprême, regardé comme objet d'amour et sans la distinction (car n'est-elle pas humaine, trop humaine ?) entre actualité et virtualité.

DIEUX. — 64, 74, 80, 88, 96, 138 : les libres Ames médiatrices entre Dieu et le monde (cf. 89, str. 7 ; 124) ; elles sont au-dessus de la mort, réserve faite de leur absorption finale dans le Suprême Divin.

DIONYSOS. — 101, 105, 115, 118 : en lui se personnifient le principe de l'Éternel-Actif ou Éternel-Masculin et le ressort immanent du retour à Dieu sous toutes ses formes. Dans le mythe théogonique (89), il constitue avec Ariane le Couple premier-né. Il est le Serviteur aimant de Dieu et l'ennemi de son Ennemi, l'Esprit du Poids (cf. 72). Parfois, (86, 115, 134), il se distingue mal de son mystérieux Maître, dont il est comme l'apparence perceptible aux yeux spirituels, comme la Face de Lumière.

DIONYSOS (LES) : les représentants divins du Dionysien dans le Devenir, en particulier dans le Devenir terrestre. Zarathoustra (64, cf. 101) et les Surhumains sont des Dionysos.

DORMANTS. — 20, 55 : par figure, les hommes ordinaires, qui ont les yeux charnels ouverts, mais non les yeux spirituels, plus précieux pour la Connaissance.

DRAMATURGE (LE GRAND). — III : Dieu.

DRAME. — III : le grand Drame, c'est le Devenir entre deux Minuits successifs, avec toutes ses vicissitudes et ses tragédies partielles, du Ciel et de la Terre.

FAUX. — 87 : v. *Mer*.

ÉCLAIR. — 74, 88, 93, 134 : v. *foudre*.

EMBARQUER (S'). — 72, cf. 39 : quitter la Terre pour les Mers célestes de l'extase ou de la mort dionysienne.

ÉMERAUDE. — 44, 88, 134 : v. *vert*.

ÉMIGRANTS. — 120 ; sous-entendu : vers l'Au-delà.

ENFANT. — 55, 57, 70 ; cf. 68 : comme en certaines conceptions mythologiques (dionysiaques notamment), ou théosophiques (v. par ex., le 12^e *Hymne spirituel* de Novalis), l'Enfance représente ici le jeu de la libre, de l'innocente, de la divine activité créatrice.

ESPRIT. — 1^o 47, 57, 61, 63, 86, 88, 89 : au sens psychologique fort, principe de libre action sachante, qui est comme un souffle animateur venant de l'Éternel.

2^o 38, 56, 65, 105, 108, 115 : l'être, séparable de son corps, qui a ce souffle en partage.

ESQUIF. — 39 : v. *Barque*.

ÉTANG DE L'AMOUR. — 98 : allusion symbolique à l'Être suprême.

ÉTÉ. — 62, 116 : mystique chaleur d'âme.

ÉTERNITÉ. — 1^o 65, 68, 72, 96 : durée d'un cycle du Devenir.

2^o 25, 85, 87, 98 : durée sans fin du Devenir même.

3^o 65 ; cf. 50, 80 : durée différente du temps proprement dit, sorte de présent absolu et ineffable, qui règne dans certaines extases et dans l'autre vie.

4^o 32, 51, 58 : l'autre vie même, ou Ariane, qui la représente.

5^o 32, 74, 96, 98 § 8 et 10 ; 135 : Dieu, dont la Perfection resplendit hors du temps et qui embrasse toutes formes d'éternité.

ÉTOILE. — 32, 74, 92, 125, 131 : Ame dionysienne, surtout dans la Nuit mystique. En une lettre à Peter Gast (B. I. IV, 122), Nietzsche exprime sa joie d'avoir par hasard appris que, pour les Persans, Zarathoustra signifiait : « Étoile d'or » ; cf. Daniel, XII et Apocalypse, I.

ÉVEILLÉ. — Un Éveillé (20, 55), c'est celui qui vit de la vie spirituelle, supérieure en plénitude et en riche réalité à la vie ordinaire, autant que l'état de veille est supérieur au sommeil.

ÉVOLUTION. — 59 : stade du Devenir où les choses s'éloignent de Dieu.

FANTOME. — 6, 38, 57, 72, 95 : Esprit hors de la chair, perceptible aux yeux spirituels.

FEMME : parfois (75, 88) mis pour Ariane, l'Éternel-Féminin.

FEU, FLAMME. — D'origine immémoriale, ce symbole du Divin est, chez Nietzsche, d'application dionysiaque (30, 43, 55, 64, 67, 68, 74, 79) ou supra-dionysiaque (41, 88) ; v. *Soleil*.

FILLE. — 89 : v. *Femme*.

FOND. — 74 : le substrat, divin et pourtant sombre, de l'existence ; cf. le *Grund* de Boehme et de Schelling.

FOUDRE : attribut hautement dynamique des êtres dionysiens (56, 84, 88) ou de Dieu même (54, 93).

GEL, GLACE. — Ces mots et leurs dérivés indiquent soit l'absence d'amour (64, 93, 132) et, en particulier, d'amour divin (27, 75, 92, 115, 117, 132), soit la paix alcyonienne de l'Être suprême, délicieusement fraîche à l'Ame brûlante (62, 63, 133, 136).

GONDOLE. — 86 : v. *Barque*.

GOUFFRE. — 72, cf. 138 : v. *Abîme*.

HARMONIE. — 101 : v. *Amour* 2^o.

HAUT. — 42 : Nietzsche donne ce qualificatif à certains états extatiques planant au-dessus de la vie terrestre.

HAUTEUR(S). — 58, 62, 70, 78, 119 : v. *Mont*.

HIVER : froideur spirituelle, vraie (75, 82, 92) ou feinte (75).

HYPERBORÉENS. — 132 : les Esprits étrangers à ce monde froid et dont le chaud Bonheur dionysien a sa Patrie loin de la sphère humaine.

ILE. — 87, 119 ; cf. 88 § 1 : figuration estompée du Très-Haut, dominant l'Océan des éternités.

IMMENSITÉ. — 88 : v. *Infini*.

INCRÉÉ (L'). — 86 : Dieu.

INFINI. — 1^o 39 : le « vaste empire de la Nuit » mystique, dont notre monde n'est qu'une enclave étroitement limitée, en comparaison de cette Étendue inimaginable.

2^o 47, 52 : l'ensemble des deux mondes en Dieu ou Dieu lui-même.

INNOMMÉ (L'). — 86 : allusion à Dieu.

INVOLUTION. — 59 : stade du Devenir commençant au grand

- Midi et où les choses, après avoir évolué, retournent à leur Principe.
- IVRE, IVRESSE. — 14, 80, 91, 96, 98 : il s'agit de la félicité débordante et du vertige d'âme que donnent extase et ravissement.
- JAUNE. — 89, 96 : v. *or*.
- JEU. — 50, 57, 133 : le libre et ingénu Devenir divin.
- JOIE, JOYEUX. — Ces mots expriment, avant tout (49, 62, 69, 88, 89), le Bonheur trouvé dans la contemplation unitive ; ou encore (87, 98, 101) celui de l'Un même (v. *Dieu*).
- JOUR. — 74, 87, 96, 98, 133 : la vie terrestre, avec sa lumière précieuse, mais inférieure, simple reflet de la Clarté supra-terrestre ; cf. Wagner, *Tristan et Iseult*.
- LABYRINTHE. — 134, cf. 121 : v. *Abîme*.
- LAC. — 50, cf. 87 : image de divine sérénité.
- LÉGERS (LES). — 80, 88, 97, 121 ; cf. 79, 86 : les êtres divins, surtout hors de la nature physique.
- LIBÉRATEUR (LE). — 86 : Dieu est le souverain Libérateur, car après avoir délivré les Ames de la pesanteur corporelle, il les délivre de leur survie séparée en les recevant dans son sein.
- LIBERTÉ. — 89 : attribut des dieux, ici personnifié en Ariane.
- LION : symbole de puissance, notamment, chez les passionnés d'indépendance, dans la révolte sceptique et négatrice (57) ou encore, chez les Enfants de Zarathoustra, dans le Vouloir dionysien qui dicte et conduit à la Victoire les guerres de Midi (99).
- LOURDS (LES). — 88 : les vivants charnels de ce monde, marcheurs pesants, vus de l'Au delà.
- LUMIÈRE. — Perçue par la vue spirituelle dans le rêve (77), l'extase (80, 128, 135) ou la vie céleste (88, 131, 133), la Lumière mystique devient naturellement symbole du Divin, soit du Supra-dionysien (28, 68, 88 § 1, 116) ou du Dionysien (43, 53, 64, 66, 108, 136), sources de Clarté, soit de l'Arianéen, Clarté même (74, 80, 86, 88 § 2), Mer de Clarté (135). Reflet de la Lumière divine, la lumière physique en est, à son tour (74 et pass.), le substitut conceptuel.
- LUNE. — 66, 68, 72, 98 : elle est symboliquement apparentée à l'Esprit du Poids. Quant au clair de Lune ésotérique

(42, 72, cf. 31), c'est le « jour » de notre monde, pâle et terne (98) auprès de l'éclatante Nuit céleste.

LUTTEUR. — 74 : bénisseur dans la paix de l'autre vie, l'Esprit dionysien est puissamment combatif dans les nécessaires oppositions, destructives et constructives, de la discorde terrestre.

MAISON (LA). — 72, 85 : le Chez-soi de l'âme aimante, la Demeure des demeures, le Suprême Divin.

MAÎTRE (LE). — 86 : un des noms mystiques de Dieu.

MARAIS. — 68, 117 : image de petitesse et de plate bassesse humaines.

MARIAGE. — 78 : faible figure de l'Unification divine en l'Amour, qui clôt chaque cycle du Devenir. Cf. le « Mariage des Saisons » de Novalis.

MARIN. — 79, 119 : v. *Voyageur*.

MASSIF. — 88, 138 : v. *Mont*.

MER : en ce qu'elle a de dynamique, de « mugissant », symbole dionysiaque (44, 74), Monstre dionysiaque (44, 49, 78) ou même supra-dionysiaque (68, 101) ; comme milieu élémentaire, symbole arianéen (63, 66, 72, 88, 89), soit de l'existence terrestre, et souvent c'est la Mer « sombre » qui la représente (38, 136 ; cf. 31, 87 §¹ et 133 §²), soit surtout du lumineux Au-delà (51, 52, 55, 65, 75, 86, 88, 119, 120, 130, 133 §§² et ³, 135).

MEURTRIER DE DIEU (LE). — 94 ; cf. 72, 98 : dans le mythe nietzschéen, c'est l'Esprit du Poids. D'après l'une de ses explications étymologiques, le nom de l'Ahriman iranien signifiait déjà « le Meurtrier ».

MIDI. — 1^o Sens psychologique (50, 62, 100, 116) : ferveur unitive.

2^o Sens métaphysique (80) : l'Au-delà, dans la pleine irradiation du Soleil des soleils.

3^o Sens historique et théogonique (80, 84, 85, 98, 99, 116, 133) : milieu du Devenir humain, ainsi que du Devenir cosmique et divin. Il y a un Midi politique et guerrier (pass., cf. 19, 98 §§⁴ et ⁵) et un Midi de la Connaissance (25) ; ils coïncident avec le Midi proprement mystique ou grand Midi, Victoire de Zarathoustra et tournant du Devenir, charnière des temps, où l'Évolution fait place à l'Involu-

tion. Parfois (52, 96), Midi semble confondu avec Dieu et, parfois aussi (96), il semble personnifié en Zarathoustra.

MINUIT. — 68, 87, 93, 98 ; cf. 31, 96, 125 : terme de chaque cycle du Devenir, consistant en la réalisation de la forme parfaite du Divin, qui résorbe toutes choses et jusqu'à l'Esprit du Poids ; ou, en un sens voisin, l'Etre suprême lui-même. Ce grand Minuit est préfiguré et préparé par des Minuits partiels, étapes successives de l'odyssée divine : tel le Minuit terrestre, Victoire du Surhomme (88 §³, 98 §§⁶ et ⁷, 101, 123 ; cf. 122).

MIROIR : comme dans la tradition orphique, attribut dionysiaque ; le Miroir de Dionysos (61, 101, 115), c'est l'Ame dionysienne, avec sa Connaissance contemplative qui, sous la Lumière arianéenne, reflète le Divin et aussi notre monde lui-même, déjà reflet du Divin.

MISTRAL (LE). — 89 : le plus puissant des libres Esprits de salut, Dionysos.

MONT, MONTAGNE : symbole du Divin (41, 63, 70, 72, 74, 78, 88, 89, 91, 119) ou de l'intime union avec lui (47, 48, 56, 58, 61, 68, 74, 75, 76, 80, 136, 138). Cf. la Sion mystique.

MORT. — La mort ordinaire (48) est la fin du corps et de l'âme à la fois ; mais la mort dionysienne terrestre (38, 51, 53, 132) laisse survivre l'Ame jusqu'à ce que vienne le temps de sa mort céleste, de sa bienheureuse rentrée en Dieu (133).

MORT DE DIEU. — 40 : allusion nette à l'extinction, réelle ou supposée, de la foi judéo-chrétienne et allusion voilée au Drame théogonique des extr. 72, 96, 98 §⁴.

MORTS (LES). — 98 : en comparaison des vrais vivants de l'Au-delà, les prétendus vivants de ce monde, surtout s'ils sont fermés à la vie unitive ; cette idée se trouve déjà chez les Orphiques, ainsi que dans le Nouveau Testament (« Laisse, dit Jésus à un de ses disciples, les morts ensevelir leurs morts. »).

MUGISSANT (LE). — 89 ; cf. 68, 74 : Dionysos *Bromios*, de qui tient tout Dionysos terrestre.

NAIN (LE). — 72, 80 : l'Esprit du Poids démiurge.

NAVIGATEUR. — 30, 65, 88 : v. *Voyageur*.

NEIGE : symbole soit (62, 92, 95) de la froideur spirituelle,

soit (41, 62, 63) de la liliale pureté de l'Etre suprême, en sa splendeur sereine, « que n'atteint nul désir, que ne tache nul non. »

NUAGE, NUÉE. — La nuée d'orage, qui couve et lance la foudre est chose dionysiaque (56, 84, 88) ou supra-dionysiaque (93), mais les nuages à pluie ordinaires (74, 86, 89) évoquent l'Esprit du Poids.

NUIT. — 1^o 35, 64, 68, 74, 86, 87, 98 §⁵ : le terrestre, l'humain, en tant qu'ils dépendent de l'Esprit du Poids et diffèrent du Divin.

2^o 68, 86, 98, 135 : l'Au-delà, perçu spirituellement, imaginé ou conçu comme une Nuit embrasée de Lumière (cf. Novalis, *Hymnes à la Nuit*, Wagner, *Tristan et Iseult*, et extr. 17) ; parfois (133), elle se personnifie et c'est alors Ariane.

3^o 68, cf. 74 : chaque période acosmique du Devenir.

OcéAN. — 39 : v. *Mer*.

ŒIL. — L'Œil de l'Infini (52, 93), souvent sous l'image du soleil physique (47, 75, 88), c'est le mystique Astre des astres, l'Etre suprême.

OISEAU. — 39, 58, 63, 79, 88, 92, 96, 97, 121, 138 : Ame dionysienne, avec son libre essor de la vie céleste ou, dès cette vie, du ravissement spirituel.

OLIVIER. — 75 : v. *Arbre*.

OMBRE. — 1^o 28, cf. 50 : affaiblissement de l'illumination intérieure.

2^o 37, 64, 74, 86, 95, 116 : v. *Nuit* 1^o.

3^o 95 : symbole de négation sans contre-partie ou de doute triste.

4^o 70 : fantôme, ou modèle idéal ; sur les Ombres « lumineuses », v. Kr. III, 329-330.

ONDE. — 113 : v. *Mer*.

OR : substitut du Feu dionysiaque (47, 67, 86, 87, 89, 96, 98) ou supra-dionysiaque (81, 96, 133), ainsi que de la Lumière arianéenne (39).

OURAGAN. — 64, 76, 88 : v. *Vent*.

PAIX. — 41 : allusion à la sereine unification de tout en Dieu.

PAPILLON : image, léguée par l'antiquité, de la Psyché

dégagée du corps, soit dans le rêve (77), soit dans l'autre vie (38) ; cf. 68.

PARADIS. — 89 : l'Au-delà, séjour des Esprits bienheureux.

PAROLE. — 70, 76, 80, 85, 88, 139 : sorte de Vérité transcendante appelée à prendre corps dans le réel, et non sans lien avec l'Idée platonicienne et le Verbe alexandrin ou chrétien.

PASSER OUTRE. — 56 : passer de l'humanité à la surhumanité ou, en un sens plus ésotérique, de ce monde dans l'autre.

PATRIE (LA). — 2, 16, 62, 76, 92 : pour l'Ame fervente, l'Au-delà où la Solitude pleine de divin, hors desquels il n'est qu'exil.

PÈRE. — 98 : un des noms mystiques de l'Être suprême, de qui naissent tous les êtres.

PERFECTIONNEMENT. — 53, cf. 41 : synonyme de Salut.

PHÉNIX. — 91 : appellation symbolique de la forme périodiquement parfaite du Divin (v. *Dieu*) ; cf. Schelling, *Les Ages du Monde*.

PIN. — 54 : v. *Arbre*.

PLANER. — 86, 88 : v. *vol*.

POIDS (ESPRIT DU). — 68, 72, 78, 80 : Principe de l'Évolution, en opposition et lutte avec le Principe dionysien. Dans le mythe théogonique et démonologique, c'est le Désir premier-né de Dieu, antérieur au Couple premier-né de l'Éternel-Masculin et de l'Éternel-Féminin. V. *Meurtrier de Dieu*.

POISSON. — 113, cf. 87 : l'Ame, dans la Mer ou le Lac de l'Au-delà.

PONT. — 1^o 56 : figure du passage à la Surhumanité, ou, comme dans le mythe iranien du pont Cinvat, à l'autre vie.

2^o 56, 69, 80 : image de l'humanité, surtout parce qu'elle mène à la Surhumanité.

PORTE, PORTIQUE. — 72 : l'Être suprême, Moment souverain du Devenir, est la Porte mystique entre deux éternités.

POURPRE. — 78, 80, 86, 133 : v. *sang*.

PRÉ(s). — 87, 96 ; sous-entendu, d'Ariane-Perséphone : l'Au-delà.

PROMONTOIRE. — 77, 78 : v. *Mont*.

PUISSANCE (VOULOIR DE) : « essence la plus intime de l'être », s'identifiant avec ce « Vouloir » tout court où Schopenhauer voyait, pour ainsi dire, « l'en-soi des choses » (Kr. XVI, 155-156) ; au sens le plus religieux (69, 101, 125, cf. 78), il n'est autre que Dieu, envisagé surtout en son immanence.

PUITS PROFOND : la profondeur divine de l'âme dionysienne (76) et surtout celle de l'Être suprême en sa plus insondable Éternité (96, 98).

PURS (LES). — 37, 78, 98 : les êtres divins, affranchis de l'impure matière physique, ou bien qui l'ont été et doivent l'être encore.

RAISIN. — 96, 98 : c'est le symbole dionysiaque traditionnel, ici de signification cosmique.

RALE. — 68, 85, 98 : indice suggestif d'un indéfinissable état, comme d'agonie, entre la vie divine et la mort.

RAVIR, RAVISSEMENT. — 14, 16, 63, 65, 80, 88, 93, 135, 139 : mots pris au sens fort, concernant l'extase la plus vive, la plus impétueuse.

RECONCILIATION. — 69 : expression vaguement approximative de la divine absorption unifiante (v. *Mariage*).

RETOUR. — 88 : retour à la Vie céleste ; 101 : retour éternel à Dieu ; 98, 129 : Retour éternel en général.

RÊVE, RÊVERIE. — 39, 86, cf. 72 : v. *songe*.

RIRE. — Par équivalence synesthésique, ce mot désigne parfois soit (88) la lumière physique, soit (67, 80, cf. 68) la Lumière spirituelle.

RIRE-SILENCIEUX (136) : autre nom d'Ariane, la Lumineuse.

ROC. — 89, 133 ; cf. 65. : substitut symbolique de la Terre.

ROSÉE. — 70, 96, 98, 113 : comme la Manne biblique chez certains auteurs religieux, image de création.

ROUE. — 85 : figure, remontant à l'orphisme, de cyclique Devenir divin.

SACHANTS (LES). — 62, 118 : ceux qui ont le Savoir le plus profond.

SAGESSE. — 74 : l'Éternel-Féminin, comme divine Connaissance contemplative ; c'est la Sophia de la tradition religieuse et théosophique ; chez Nietzsche, elle se confond avec Ariane. La « bouillante » sagesse de Zarathoustra (63, 80, 86, 87, 88, 135, 136) ou de tout autre Initié diony-

siaque (132) est comme une émanation de cette source divine.

SAINT (LÆ). — 18, 29, 55, 89 : l'être privilégié qui, soit par son aimante nature dionysienne, soit du moins par l'Amour unitif, vit d'une vie hautement spirituelle.

SALUT : au sens ésotérique, accès à une forme supérieure (81) et surtout à la forme suprême (69) du Devenir.

SANG. — 31, 98, 138 : sceau figuratif de la souffrance et de la mort dionysiennes ou supra-dionysiennes, du Vouloir de sacrifice et, en général, de l'Esprit et du Divin.

SAVOIR, SCIENCE : souvent (49, 74, 89), c'est la Connaissance intuitive de l'Initié.

SÉPULCRE. — 68, 78, 88 : v. *morts* ; cf. les « sépulcres blanchis » de l'Évangile.

SERPENT. — 1^o 87 : emblème de la réalité terrestre et des puissances chthoniennes.

2^o 47, 85, 98 : l'un des Animaux de Zarathoustra, dont il représente la nature terrestre et les qualités humaines, la prudence surtout.

3^o 25 : figure, comme l'Anneau, du Devenir divin, un peu semblable, en son Cercle, à un serpent qui se mord la queue.

SERPENT NOIR (LÆ) : image, au long passé, de l'Esprit du Poids (72) ou d'un pessimisme procédant de ce dernier (85).

SOIR. — 80, 98 § 5, 6, 7 et 8, 133 : période finale de l'Histoire terrestre, où contrastent Surhomme et Dernier Homme. Il y a aussi (cf. 86, 93, 133) un Soir céleste précédant le grand Minuit.

SOLEIL. — 1^o 64, 66, 72, 84, 99, 133 : symbole dionysiaque ; Dionysos et ses Fils sont des Soleils, ont une nature et un destin solaires, en leurs vies de flamme aimante aux Couchants de pourpre.

2^o 28, 40, 43, 62, 63, 72, 75, 80, 81, 86, 98, 133 § 3, 135 : symbole plus haut encore, non sans rapports avec le Soleil intelligible de Platon et le Soleil de Minuit des Initiés antiques. Le Soleil mystique par excellence, dont le soleil physique (47, 74, 81, 96, etc.) n'est qu'une terne image, c'est Dieu, « Astre suprême de l'Être ».

3^o La chaleur du soleil physique traduit (75, 133 § 1, 136)

la chaleur unitive de l'âme, sa lumière (25), la Connaissance du Divin.

SOLITUDE. — 47, 55, 61, 68, 70, 76, 96 : la retraite, où l'être aimant se trouve seul à seul avec le Divin, La Septième Solitude mystique (119, 133) semble être celle de l'Un suprême, partagée par l'âme, morte enfin à l'existence personnelle.

SOMMEIL. — 31, 85 : celui de la mort et surtout de la mort en Dieu.

SONGE : la contemplation de l'extase, comme dans Novalis (70, 98 §¹⁰ ; cf. 72, 86) ; — ou celle de la Pensée des pensées, latente et ineffable au sein de l'Éternité (87, 98 §§^{3, 10 et 12}).

SOUFFLE. — 53, 88 : v. *Esprit*.

SOURCE(S). — 62, 63, 68, 74 : le Divin et surtout le Divin suprême, ou l'Amour du Divin.

SURHOMME (LE). — 56, 80 : le Dionysos terrestre du Millénium final des temps historiques, Ame divine éparse dans les « Ames de Minuit » (98 §⁷, 101), dont Zarathoustra est déjà le prototype.

TABLE (DIVINE) : symbole arianéen de réceptivité, soit terrestre (88), soit céleste (74).

TAUPE. — 72, 80 : appellation péjorative de l'Esprit du Poids, sombre et presque sans yeux spirituels.

TAUREAU. — 82 : substitut mythologique de Dionysos.

TEMPÊTE. — 86 : v. *Vent*.

TEMPS. — 69, 80 : un des noms humains de l'Être des êtres, en tant qu'il est Devenir.

TERRE (LA). — 51, 96 : dans l'Océan de l'Au-delà, l'Être suprême est, figurément, la Terre mystique où vont les Navigateurs dionysiens.

TOMBE(S). — 85, 98 ; cf. l'équivalence orphique *sôma* = *sêma* : v. *morts*.

TONNERRE. — 85, 86 : v. *Mugissant*.

TRAGÉDIE. — 47 : la Tragédie par excellence, celle de Dionysos et du Supra-dionysien, dont l'action se noue au grand Midi, consiste dans le retour de toutes choses à Dieu, conduisant à la plus grande des Morts (au Drame théogonique des extr. 72, 96, 98 §⁴).

TRÈS-LOINTAIN (LE) : par opposition au prochain de la morale

traditionnelle, c'est le Surhumain (59) et surtout le Divin en sa future Perfection (51, 59, 88), car, à des titres différents et très inégaux, tous deux sont distants qualitativement et chronologiquement, et tous deux appellent l'amour.

UNIVERS : Dieu, soit (59, 67, 74, 80, 87, 98, 101, cf. 116) comme Totalité pratiquement infinie du réel, soit (96 et 98 § 4) comme Etre suprême de Minuit.

VACHE-TACHETÉE (LA). — 57 : nom emprunté à la mythologie hindoue et rappelant le principe arianéen.

VAGUE. — 44 : v. *Mer*.

VAINQUEUR. — 32, 71 : v. *Victoire*.

VENDANGEUR (LE). — 86 : un des noms ésotériques de Dieu.

VENT. — 62, 63, 68, 78, 82, 89, 136 : Souffle, Esprit dionysien ; parfois (98, cf. 89), Dionysos même. Au sujet des anges, la même figure se répète dans la Bible,

VER (DE L'ARBRE*, DU CŒUR). — 98 : l'Esprit du Poids, Ennemi acharné de Dieu (*Wurm* signifie à la fois Ver et Serpent).

VÉRITÉ : la sûre Connaissance contemplative (79, 138), personnifiée en Ariane (75, 136).

VERRE. — 17, 68 : substitut figuré de la fragile matière organique des corps vivants.

VERT. — 133 ; v. *émeraude* : objet de lumineuse perception extatique, la couleur verte, pour cette raison entre autres, devient couleur dionysiaque.

VÊTEMENT. — 80 : le corps est comme le vêtement de l'Ame, glorieusement nue en sa préexistence céleste ; c'est le *chiton* orphique.

VICTOIRE. — 32, 84, cf. 116 : Salut dionysien par la mort volontaire.

VIE. — 87, 116 et pass. : devenir, et surtout devenir terrestre, en ce qu'il y a de plus réceptif, de plus arianéen.

VIGNE. — 96, 98 : non sans une part de réminiscences chrétiennes, attribut de Dionysos, comme dans la mythologie antique, ou du Principe d'Amour qu'il représente.

VIGNERON (LE). — 86, cf. 98 : Dieu, ainsi que dans l'Évangile de Jean, XV.

VIN. — 68, 76, 86, 91, 96, 98, cf. 107 : excitant orgiaque très

ancien, le vin a été regardé souvent — et c'est le cas ici — comme un vénérable symbole d'ivresse spirituelle ou de vie supérieure.

VOILE (LA). — 88 : v. *Barque*.

VOILE (LE). — 116 : image de la séparation entre ce monde profane et la sainteté du monde céleste ; cf. le « voile de Maïa » (14, 15), hindou et schopenhauerien, et surtout le « voile du Temple », figure qu'on rencontre chez les Romantiques allemands et dans Schelling.

VOL. — 58, 62, 64, 74, 79, 80, 97, 98, 130 : libre essor de l'Ame dionysienne, dans la vie divine du ravissement extatique ou de l'Au-delà ; de façon un peu analogue, le « vol de l'esprit » a été décrit plus d'une fois par les mystiques chrétiens.

VOULANTS (LES). — 44 : les êtres animés du Vouloir par excellence.

VOULOIR : au sens fort, faculté, soit dionysienne (44, 49, 57, 64, 65, 69, 74, 78, 84, 86), soit supra-dionysienne (69, 75), d'activité véritable, de libre causalité et de création unitive ; ou état d'âme offrant ces caractères.

VOYAGEUR. — 77, 114 ; sous-entendu : de l'Infini.

ZARATHOUSTRA. — Pass. : le Dionysos terrestre de Midi. Ambivalente, semble-t-il, cette figure mythique a une signification non seulement individuelle, mais collective. Zarathoustra est à la fois un et multiple : d'une part, c'est l'« Ombre chère » (Kr. VIII, 353) dont Nietzsche a eu l'intense vision (50) et dont il s'est fait longuement l'interprète ; de l'autre, c'est l'Ame « solaire » (64) qui a vécu dans les grands créateurs du Matin de l'Histoire, vit en ceux de Midi et vivra en ceux du Soir.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	9
Références et abréviations	36

PÉRIODE CHRÉTIENNE

Le christianisme de Nietzsche jeune

1. Noël	41	7. Le christianisme du	
2. Mal du Pays.....	42	cœur	44
3. Au loin	42	8. Tu as appelé : Seigneur,	
4. Ce monde est trop petit.	43	je viens	45
5. Bonne vieille	43	9. Getsémani et Golgotha..	46
6. Fantômes d'automne ..	44	10. Au Dieu inconnu.....	48

PÉRIODES ROMANTIQUE ET POSITIVISTE

Le romantisme métaphysique de Nietzsche

11. Rôle mystique de la mu-		18. Philosophes, artistes et	
sique.....	57	saints.....	66
12. A la Mélancolie	59	19. Le sentiment tragique..	68
13. Après un orage de nuit .	60	20. Les deux réalités.....	70
14. L'ivresse dionysiaque...	61	21. Quand vient Midi	70
15. Le dithyrambe.....	63	22. La prière pour demander	
16. Identification à l'Être..	64	la folie.....	71
17. La musique de « Tris-		23. Eloge du christianisme.	72
tan ».....	65		

PÉRIODE THÉOSOPHIQUE

Le Divin dans la dernière philosophie de Nietzsche

ÉPOQUE DU « JOYEUX SAVOIR »

Le renouveau spirituel de 1881-1882

24. Les grandes heures mystiques de 1881	89	40. Le Fou.....	99
25. Le Midi de la Connaissance	90	41. Excelsior	100
26. L'illusion du moi	90	42. « Hauts » états d'âme...	101
27. Sanctus Januarius	91	43. Les messagers de Lumière	102
28. A un ami de la Lumière.	92	44. Vouloir et Vague.....	103
29. Le Saint déguisé	92	45. Hommes prophétiques.	104
30. Ecce Homo	92	46. L'idée du Retour éternel.	104
31. Le mystère de la Nuit ..	93	47. Incipit Tragœdia.....	105
32. L'Albatros.....	94	48. « Le Voyageur et son Ombre » : un livre....	107
33. Mon Bonheur.....	95	49. « Le Joyeux Savoir » ..	107
34. Égoïsme d'Astre.....	95	50. Sils-Maria	108
35. Chute	96	51. Le nouveau Colomb ...	109
36. Hommes des Hauteurs.	96	52. Vers des Mers nouvelles	110
37. Morale d'Astre.....	97	53. Entre ennemis	110
38. Bonheur silencieux	97	54. Pin et foudre	111
39. En l'horizon de l'Infini.	98		

ÉPOQUE DU ZARATHOUSTRA I ET II

La mystique du Zarathoustra : 1^{re} et 2^e parties

55. Les deux Saints.....	120	64. Le Chant Nocturne....	133
56. Ceux qui tombent.....	122	65. Le Chant des Morts ...	135
57. Les trois métamorphoses	123	66. La connaissance « immaculée » et l'autre.....	138
58. Élévation	126	67. Forces adverses	139
59. La causalité dionysienne.	127	68. Le Prophète	141
60. Un nouveau Livre sacré.	128	69. Le Salut.....	145
61. L'Enfant au Miroir.....	129	70. L'Heure silencieuse....	147
62. La Source de la Joie... ..	130	71. Vouloir suprême.....	151
63. L'Esprit dionysien	132		

ÉPOQUE DU ZARATHOUSTRA III

La mystique du Zarathoustra : 3^e partie

72. La Vision-énigme	157	75. Sur le Mont aux oliviers.	165
73. La Pensée d'Abîme....	162	76. Le retour	168
74. Avant le lever du Soleil..	163	77. La pesée du monde	170

78. La pesée des trois vices	171	87. L'autre Chant de la	
79. L'Esprit de Légèreté..	173	Danse	188
80. Dans la Lumière.....	175	88. Les sept Sceaux	192
81. Couchant d'or	177	89. Au Mistral.....	196
82. Le Dégel de Dionysos .	177	90. Amor dei	199
83. L'Âme suprême.....	178	91. A quoi bon, à quoi bon	
84. Victoire.....	179	du vin ?	200
85. Le Convalescent	180	92. Pitié pour pitié.....	201
86. Le grand Désir	185		

ÉPOQUE DU ZARATHOUSTRA IV

La mystique du Zarathoustra : 4^e partie

93. Le Magicien	208	98. Le Chant ivre	220
94. L'Homme hideux.....	211	99. Le Signe.....	227
95. L'Ombre.....	214	100. Vers les sources nou-	
96. A Midi	216	velles	229
97. La couronne de roses...	219	101. L'Univers	229

ÉPOQUE DE LA TRANSVALUATION

La mystique de la fin

102. Mission et destinée....	237	117. Le grand détachement	
103. Nécessité et art du si-		pré-mystique.....	248
lence	238	118. « La naissance de la	
104. Le Crucifié	238	Tragédie »	250
105. Dionysos.....	239	119. Le Signal de Feu....	251
106. Exotérisme et ésoté-		120. Foi nouvelle.....	252
risme	239	121. Des yeux pour l'ave-	
107. Le masque diony-		nir.....	253
siaque.....	240	122. Enfer et Ciel	254
108. Sous les manteaux de		123. Le terme de l'Histoire.	254
la Lumière	241	124. Dieu est Puissance....	255
109. L'Ancien Testament ..	242	125. L'apogée divine du De-	
110. Le sacrifice de Dieu ..	243	venir.....	256
111. Le grand Dramaturge.	243	126. Jardins et Bonheurs ..	
112. Le savant et l'homme		secrets	256
religieux.....	244	127. Au delà du Bien et du	
113. Le monde ésotérique..	244	Mal	257
114. Le souhait du Voya-		128. Révélations du Divin .	258
geur	245	129. Ce qu'est le Diony-	
115. Le Génie du Cœur ...	245	siaque	258
116. L'Ami de Midi.....	247	130. Le grand Oubli	259

131. Dans l'Au-delà.....	259	137. L'état dionysiaque et l'art	268
132. Les Hyperboréens	260	138. L'accès au vrai monde nietzschéen.....	269
133. Le Soleil se couche	261	139. L'inspiration	269
134. La Plainte d'Ariane...	263	140. « Les Cieux se réjouis- sent »	271
135. Gloire et Éternité	263		
136. La pauvreté du Très- riche	265		
INDEX EXPLICATIF			275

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR ROBERT LAFFONT
ÉDITEUR A PARIS SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE A SAINT-AMAND
LE 19 NOVEMBRE 1945

